

PR 155, 1/2



Presented to the
LIBRARY *of the*
UNIVERSITY OF TORONTO
by
Prof. Robert Finch

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa



Œ U V R E S

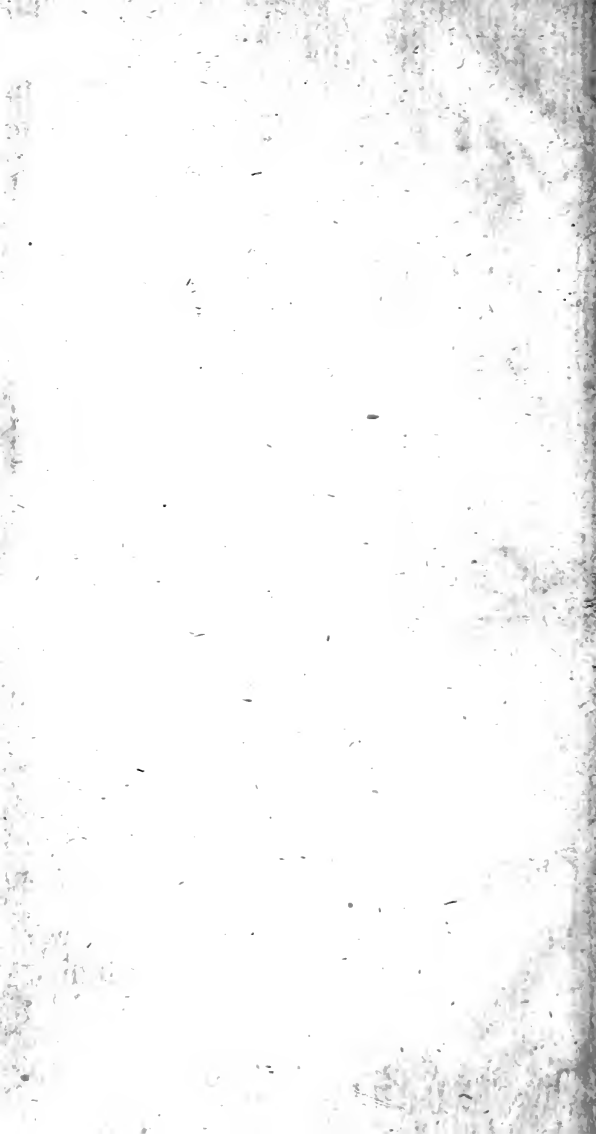
D E

J. J. ROUSSEAU,

D E G E N E V E .

A V E C F I G U R E S .

T O M E D O U Z I E M E .



LA NOUVELLE
HÉLOÏSE,

OU

LETTRES

DE DEUX AMANS;

HABITANS

D'UNE PETITE VILLE AU PIED DES ALPES.

TOME DEUXIEME.



A PARIS,

Chez DEFER DE MAISONNEUVE,
Libraire, rue du Foin.

1791.

10101111

10101111

10101111

10101111

10101111

10101111

10101111

10101111

10101111

10101111

10101111

10101111



LETTRES

DE

DEUX AMANS,

HABITANS

D'UNE PETITE VILLE

AU PIED DES ALPES.

LETTRE PREMIÈRE.

A JULIE. (1)

J'ai pris & quitté cent fois la plume ;
j'hésite dès le premier mot ; je ne fais

(1) Je n'ai guères besoin, je crois, d'avertir que, dans cette seconde Partie & dans la suivante, les deux amans séparés ne font que déraisonner & battre la campagne ; leurs pauvres têtes n'y font plus.

quel ton je dois prendre, je ne fais pas où commencer; & c'est à Julie que je veux écrire! Ah! malheureux! que suis-je devenu? Il n'est donc plus ce temps où mille sentimens délicieux couloient de ma plume comme un intarissable torrent! Ces doux momens de confiance & d'épanchemens sont passés. Nous ne sommes plus l'un à l'autre, nous ne sommes plus les mêmes, & je ne fais plus à qui j'écris? Daignerez-vous recevoir mes lettres? Vos yeux daigneront-ils les parcourir? Les trouverez-vous assez réservées, assez circonspectes? Oserois-je y garder encore une ancienne familiarité? Oserois-je y parler d'un amour éteint ou méprisé, & ne suis-je pas plus reculé que le premier jour où je vous écrivis? Quelle différence, ô ciel! de ces jours si charmans & si doux à mon effroyable misère! Hélas! je commençois d'exister, & je suis tombé dans l'anéantissement; l'espoir de vivre animoit mon cœur; je n'ai plus devant moi que l'image de la mort, & trois ans d'intervalle ont fermé le cercle fortuné de mes jours. Ah!

que ne les ai-je terminés, avant de mē survivre à moi-même ! Que n'ai-je suivi mes pressentimens après ces rapides instans de délices, où je ne voyois plus rien dans la vie qui fût digne de la prolonger ! Sans doute, il falloit la borner à ces trois ans où les ôter de sa durée ; il valoit mieux ne jamais goûter la félicité, que la goûter & la perdre. Si j'avois franchi ce fatal intervalle, si j'avois évité ce premier regard qui me fit une autre ame, je jouirois de ma raison ; je remplirois les devoirs d'un homme, & ferois peut-être de quelques vertus mon insipide carrière. Un moment d'erreur a tout changé. Mon œil osa contempler ce qu'il ne falloit point voir. Cette vue a produit enfin son effet inévitable. Après m'être égaré par degrés, je ne suis plus qu'un furieux dont le sens est aliéné, un lâche esclave sans force & sans courage, qui va traînant dans l'ignominie sa chaîne & son désespoir.

Vains rêves d'un esprit qui s'égaré ! desirs faux & trompeurs, défavoués à l'instant par le cœur qui les a formés !

que sert d'imaginer à des maux réels de chimériques remèdes qu'on rejetteroit, quand ils nous seroient offerts? Ah! qui jamais connoîtra l'amour, t'aura vue, & pourra le croire, qu'il y ait quelque félicité possible que je voulusse acheter au prix de mes premiers feux? Non, non; que le ciel garde ses bienfaits & me laisse, avec ma misère, le souvenir de mon bonheur passé. J'aime mieux les plaisirs qui sont dans ma mémoire & les regrets qui déchirent mon ame, que d'être à jamais heureux sans ma Julie. Viens, image adorée, remplir un cœur qui ne vit que pour toi: suis-moi dans mon exil, console-moi dans mes peines, ranime & soutiens mon espérance éteinte. Toujours ce cœur infortuné sera ton sanctuaire inviolable, d'où le sort ni les hommes ne pourront jamais t'arracher. Si je suis mort au bonheur, je ne le suis point à l'amour qui m'en rend digne. Cet amour est invincible comme le charme qui l'a fait naître. Il est fondé sur la base inébranlable du mérite & des vertus; il ne peut périr dans

une ame immortelle ; il n'a plus besoin de l'appui de l'espérance , & le passé lui donne des forces pour un avenir éternel.

Mais toi , Julie , ô toi qui fus aimer une fois ! comment ton tendre cœur a-t-il oublié de vivre ? Comment ce feu sacré s'est-il éteint dans ton ame pure ? Comment as-tu perdu le goût de ces plaisirs célestes que toi seule étoit capable de sentir & de rendre ? Tu me chasses sans pitié ; tu me bannis avec opprobre ; tu me livres à mon désespoir , & tu ne vois pas , dans l'erreur qui t'égare , qu'en me rendant misérable , tu t'ôtes le bonheur de tes jours. Ah ! Julie ! crois-moi ; tu chercheras vainement un autre cœur ami du tien. Mille t'adoreront , sans doute ; le mien seul te favois aimer.

Réponds - moi maintenant , amante abusée ou trompeuse ; que sont devenus ces projets formés avec tant de mystère ? Où sont ces vaines espérances dont tu leurras si souvent ma crédule simplicité ? Où est cette union sainte & désirée , doux objet de tant d'ardens soupirs , & dont

ta plume & ta bouche flattoient mes vœux ?
 Hélas ! sur la foi de tes promesses, j'osois
 aspirer à ce nom sacré d'époux, & me
 croyois déjà le plus heureux des hommes.
 Dis, cruelle ! ne m'abusois-tu que pour
 rendre enfin ma douleur plus vive, &
 mon humiliation plus profonde ? Ai-je
 attiré mes malheurs par ma faute ? Ai-je
 manqué d'obéissance, de docilité, de
 discrétion ? M'as-tu vu désirer assez foi-
 blement pour mériter d'être éconduit, ou
 préférer mes fougueux desirs à tes volontés
 suprêmes ? J'ai tout fait pour te plaire,
 & tu m'abandonnes ! Tu te chargeois de
 mon bonheur, & tu m'as perdu ! Ingrat !
 rends-moi compte du dépôt que je t'ai
 confié, rends-moi compte de moi-même,
 après avoir égaré mon cœur dans cette
 suprême félicité que tu m'as montrée, &
 que tu m'enlèves. Anges du ciel, j'eusse
 méprisé votre sort. J'eusse été le plus heu-
 reux des êtres. Hélas ! je ne suis plus
 rien, un instant m'a tout ôté. J'ai passé
 sans intervalle du comble des plaisirs aux
 regrets éternels. Je touche encore au

bonheur qui m'échappe.... J'y touche
encore , & le perds pour jamais!.....
Ah! si je le pouvois croire! si les restes
d'une espérance vaine ne soutenoient....
O rochers de Meillière que mon œil
égaré mesura tant de fois, que ne ser-
vîtes-vous mon désespoir! J'aurois moins
regretté la vie, quand je n'en avois pas
fenti le prix.



L E T T R E I I.

DE MYLORD ÉDOUARD A CLAIRE.

NOUS arrivons à Befançon ; & mon premier foïn est de vous donner des nouvelles de notre voyage. Il s'est fait, sinon paisiblement, du moins fans accident, & votre ami est auffi fain de corps qu'on peut l'être avec un cœur auffi malade. Il voudroit même affecter à l'extérieur une forte de tranquillité. Il a honte de fon état, & fe contraint beaucoup devant moi ; mais tout décèle fes fecrettes agitations ; & , fi je feins de m'y tromper, c'est pour le laisser aux prises avec lui-même, & occuper ainfi une partie des forces de fon ame à réprimer l'effet de l'autre.

Il fut fort abattu la première journée : je la fis courte, voyant que la vitesse de notre marche irritoit fa douleur. Il ne me

parla point, ni moi à lui; les consolations indiscrettes ne font qu'aigrir les violentes afflictions. L'indifférence & la froideur trouvent aisément des paroles; mais la tristesse & le silence font alors le vrai langage de l'amitié. Je commençai d'appercevoir hier les premières étincelles de la fureur qui va succéder infailliblement à cette léthargie: à la dînée, à peine y avoit-il un quart-d'heure que nous étions arrivés, qu'il m'aborda d'un air d'impatience. Que tardons-nous à partir, me dit-il avec un souris amer? Pourquoi restons nous un moment si près d'elle? Le soir il affecta de parler beaucoup, sans dire un mot de Julie. Il recommençoit des questions auxquelles j'avois répondu dix fois. Il voulut savoir si nous étions déjà sur terre de France, & puis il demanda si nous arriverions bientôt à Vevai. La première chose qu'il fait à chaque station, c'est de commencer quelque lettre qu'il déchire ou chiffonne un moment après. J'ai sauvé du feu deux ou trois de ces brouillons sur les-

quels vous pourrez entrevoir l'état de son
ame. Je crois pourtant qu'il est parvenu
à écrire une lettre entière.

L'emportement qu'annoncent ces pre-
miers symptômes est facile à prévoir ;
mais je ne saurois dire quel en sera l'effet
& le terme ; car cela dépend d'une com-
binaison du caractère de l'homme, du
genre de sa passion, & des circonstances qui
peuvent naître de mille choses que nulle
prudence humaine ne peut déterminer.
Pour moi, je puis répondre de ses fureurs,
mais non pas de son désespoir ; & quo-
iqu'on fasse, tout homme est toujours
maître de sa vie.

Le me flatte, cependant, qu'il respec-
tera sa personne & mes soins ; & je
compte moins pour cela sur le zèle de
l'amitié qui n'y sera pas épargné, que
sur le caractère de sa passion & sur celui
de sa maîtresse. L'ame ne peut guères
s'occuper fortement & long-temps d'un
objet, sans contracter des dispositions
qui s'y rapportent. L'extrême douceur
de Julie doit tempérer l'âcreté du feu

qu'elle inspire ; & je ne doute pas , non plus , que l'amour d'un homme aussi vif ne lui donne à elle-même un peu plus d'activité qu'elle n'en auroit naturellement sans lui.

J'ose compter aussi sur son cœur ; il est fait pour combattre & vaincre. Un amour pareil au sien n'est pas tant une foiblesse qu'une force mal employée. Une flamme ardente & malheureuse est capable d'absorber pour un temps , pour toujours peut-être une partie de ses facultés ; mais elle est elle-même une preuve de leur excellence , & du parti qu'il en pourroit tirer pour cultiver la sagesse ; car la sublime raison ne se soutient que par la même vigueur de l'ame qui fait les grandes passions , & l'on ne sert dignement la philosophie qu'avec le même feu qu'on sent pour une maîtresse.

Soyez-en sûre , aimable Claire ; je ne m'intéresse pas moins que vous au sort de ce couple infortuné ; non par un sentiment de commisération qui peut n'être qu'une foiblesse ; mais par la considéra-

tion de la justice & de l'ordre, qui veulent que chacun soit placé de la manière la plus avantageuse à lui-même & à la société. Ces deux belles ames sortirent l'une pour l'autre des mains de la nature ; c'est dans une douce union, c'est dans le sein du bonheur que, libres de déployer leurs forces & d'exercer leurs vertus, elles eussent éclairé la terre de leurs exemples. Pourquoi faut-il qu'un insensé préjugé vienne changer les directions éternelles, & bouleverser l'harmonie des êtres pensans ? Pourquoi la vanité d'un père barbare cache-t-elle ainsi la lumière sous le boisseau, & fait-elle gémir dans les larmes des cœurs tendres & bienfaisans, nés pour essuyer celles d'autrui. Le lien conjugal n'est-il pas le plus libre, ainsi que le plus sacré des engagements ? Oui, toutes les loix qui le gênent sont injustes ; tous les pères qui l'osent former ou rompre sont des tyrans. Ce chaste nœud de la nature n'est soumis ni au pouvoir souverain, ni à l'autorité paternelle, mais à la seule autorité du

père commun qui fait commander aux cœurs, & qui, leur ordonnant de s'unir, les peut contraindre à s'aimer (1).

Que signifie ce sacrifice des convenances de la nature aux convenances de l'opinion? La diversité de fortune & d'état s'éclipse & se confond dans le mariage, elle ne fait rien au bonheur; mais celle d'humeur & de caractère de-

(1) Il y a des pays où cette convenance des conditions & de la fortune est tellement préférée à celle de la nature & des cœurs, qu'il suffit que la première ne s'y trouve pas pour empêcher ou rompre les plus heureux mariages, sans égard pour l'honneur perdu des infortunés qui sont tous les jours victimes de ces odieux préjugés. J'ai vu plaider au Parlement de Paris une cause célèbre, où l'honneur du rang attaquoit insolamment & publiquement l'honnêteté, le devoir, la foi conjugale, & où l'indigne père gagna son procès, osa déshériter son fils pour n'avoir pas voulu être un malhonnête-homme. On ne sauroit dire à quel point, dans ce pays si galant, les femmes sont tyrannisées par les loix. Faut-il s'étonner qu'elles s'en vengent si cruellement par leurs mœurs?

meure, & c'est par elle qu'on est heureux ou malheureux. L'enfant qui n'a de règle que l'amour, choisit mal; le père qui n'a de règle que l'opinion, choisit plus mal encore. Qu'une fille manque de raison, d'expérience, pour juger de la sagesse & des mœurs, un bon père y doit suppléer sans doute. Son droit, son devoir même est de dire: ma fille, c'est un honnête-homme, ou, c'est un frippon; c'est un homme de sens, ou, c'est un fou. Voilà les convenances dont il doit connoître; le jugement de toutes les autres appartient à la fille. En criant qu'on troubleroit ainsi l'ordre de la société, ces tyrans le troublent eux mêmes. Que le rang se règle par le mérite, & l'union des cœurs par leur choix; voilà le véritable ordre social: ceux qui le règlent par la naissance ou par les richesses, sont les vrais perturbateurs de cet ordre; ce sont ceux-là qu'il faut décrier ou punir.

Il est donc de la justice universelle que ces abus soient redressés; il est du devoir de l'homme de s'opposer à la violence,

de concourir à l'ordre ; & s'il m'étoit possible d'unir ces deux amans veno dépit d'un vieillard sans raison ; ne doutez pas que je n'achevassé ; en cela ; l'ouvrage du ciel ; sans m'embarrasser de l'approbation des hommes.

Vous êtes plus heureuse ; & aimable Claire ; vous avez un père qui ne prétend point savoir mieux que vous en quoi consiste votre bonheur. Ce n'est ; peut-être ; ni par de grandes vues de sagesse ; ni par une tendresse excessive qu'il vous rend ainsi maîtresse de votre sort ; mais qu'il importe la cause ; si l'effet est le même ; & si ; dans la liberté qu'il vous laisse ; l'indolence lui tient lieu de raison ? Loin d'abuser de cette liberté ; de choix que vous avez fait à vingt ans auroit l'approbation du plus sage père. Votre cœur ; absorbé par une amitié qui n'eut jamais d'égale ; a gardé peu de place au feu de l'amour. Vous lui substituez tout ce qui peut y suppléer dans le mariage : moins amante qu'amie ; si vous n'êtes la plus tendre épouse ; vous ferez la plus vertueuse ; &

cette union qu'a formé la sagesse doit croître avec l'âge & durer autant qu'elle. L'impulsion du cœur est plus aveugle, mais elle est plus invincible : c'est le moyen de se perdre que de se mettre dans la nécessité de lui résister. Heureux ceux que l'amour assortit comme auroit fait la raison, & qui n'ont point d'obstacles à vaincre & de préjugés à combattre ! Tels seroient nos deux amans, sans l'injuste résistance d'un père entêté. Tels, malgré lui, pourroient-ils être encore, si l'un des deux étoit bien conseillé.

L'exemple de Julie & le vôtre montrent également que c'est aux époux seuls à juger s'ils se conviennent. Si l'amour ne règne pas, la raison choisira seule ; c'est le cas où vous êtes : si l'amour règne, la nature a déjà choisi ; c'est celui de Julie. Telle est la loi sacrée de la nature qu'il n'est pas permis à l'homme d'enfreindre, qu'il n'enfreint jamais impunément, & que la considération des états & des rangs ne peut abroger qu'il n'en coûte des malheurs & des crimes.

Quoique l'hiver s'avance , & que j'aie à me rendre à Rome , je ne quitterai point l'ami que j'ai sous ma garde , que je ne voye son ame dans un état de consistance sur lequel je puisse compter. C'est un dépôt qui m'est cher par son prix , & parce que vous me l'avez confié. Si je ne puis faire qu'il soit heureux , je tâcherai au moins de faire qu'il soit sage , & qu'il porte en homme les maux de l'humanité. J'ai résolu de passer ici une quinzaine de jours avec lui , durant lesquels j'espère que nous recevrons des nouvelles de Julie & des vôtres , & que vous m'aidez toutes deux à mettre quelque appareil sur les blessures de ce cœur malade , qui ne peut encore écouter la raison que par l'organe du sentiment. Je joins ici une lettre pour votre amie : ne la confiez , je vous prie , à aucun commissionnaire , mais remettez-la vous-même.



Quoique l'hiver s'avance, & que j'aie

à me rendre à Rome, je ne quitterai point

l'amour de mon FRÈRE GEMÉIN. Sur tout

vous l'avez dans un état de confiance

JOINTS A LA LETTRE PRÉCÉDENTE.

Sur lequel je puis compter. C'est un

déjà qui m'est cher, & parce

que vous me l'avez confié. Si je ne puis

Pourquoi n'ai-je pu vous voir avant

mon départ? Vous avez craint que je

n'expirasse en vous quittant? Cœur pi-

toyable! rassurez-vous. Je me porte bien...

je ne souffre pas... je vis encore... je pense

à vous... je pense au temps où je vous fus

cher... j'ai le cœur un peu ferré... la voi-

ture m'étourdit... je ne pourrai long-tems

vous écrire aujourd'hui. Demain, peut-

être, aurai-je plus de force... ou n'en

aurai-je plus besoin....

I I.

Où m'entraînent ces chevaux avec tant de vitesse? Où me conduit avec tant de zèle cet homme qui se dit mon ami? Est-ce loin de toi, Julie? Est-ce par ton ordre? Est-ce en des lieux où tu n'es pas.... Ah!

fille insensée !... je mesure des yeux le
 chemin que j'en parcourus si rapidement.
 D'où viens-je ? où vais-je ? & pourquoi
 tant de diligence ? Avez-vous eue peur,
 cruels, que je ne coure pas assez à ma
 perte ? O amitié, ô amour ! est-ce là votre
 accord ; Sont-ce là vos bienfaits ?...
 niol er viv ... elle b niol rimm & er viv
 I I I. ... ! elle b

As-tu bien consulté ton cœur, en me
 chassant avec tant de violence ? As-tu pu,
 dis, Julie, as-tu pu renoncer pour jamais...
 Non, non, ce tendre cœur m'aime ; je le
 fais bien. Malgré le fort, malgré lui-
 même, il m'aimera jusqu'au tombeau....
 Je le vois, tu t'es laissé suggérer (1)....
 quel repentir éternel tu te prépares !...
 hélas ! il fera trop tard... Quoi ! tu pour-
 rois oublier.... quoi ! je t'aurois mal con-
 nue !... Ah ! songe à toi, songe à moi ;
 songe à... Ecoute, il en est temps encore...

(1) La suite montre que ces soupçons tom-
 boient sur Mylord Edouard, & que Claire les a
 pris pour elle.

Tu m'as chassé avec barbarie. Je fuis plus vite que le vent... Dis un mot, un seul mot, & je reviens plus prompt que l'éclair. Dis un mot, & pour jamais nous sommes unis. Nous devons l'être;.... nous le ferons... Ah! l'air emporte mes plaintes!... & cependant je fuis; je vais vivre & mourir loin d'elle.... vivre loin d'elle!...



L E T T R E I I I.

DE MYLORD ÉDOUARD A JULIE.

VOTRE cōsine vous dira des nouvelles de votre ami. Je crois d'ailleurs qu'il vous écrit par cet ordinaire. Commencez par satisfaire là-dessus votre empressement, pour lire ensuite posément cette lettre ; car je vous préviens que son sujet demande toute votre attention.

Je connois les hommes : j'ai vécu beaucoup en peu d'années ; j'ai acquis une grande expérience à mes dépens, & c'est le chemin des passions qui m'a conduit à la philosophie. Mais de tout ce que j'ai observé jusqu'ici, je n'ai rien vu de si extraordinaire que vous & votre amant. Ce n'est pas que vous ayez ni l'un ni l'autre un caractère marqué, dont on puisse au premier coup-d'œil assigner les différences, & il se pourroit bien que cet embarras de vous définir vous fît prendre pour des ames

communes par un observateur superficiel. Mais c'est par cela même qui vous distingue, qu'il est possible de vous distinguer, & que les traits d'un modèle commun, dont quelqu'un manque toujours à chaque individu, brillent tous également dans les vôtres. Ainsi chaque épreuve d'une estampe a ses défauts particuliers qui lui servent de caractère, & s'il en vient une qui soit parfaite, quoiqu'on la trouve belle au premier coup-d'œil, il faut la considérer longtemps pour la reconnoître. La première fois que je vis votre amant, je fus frappé d'un sentiment nouveau, qui n'a fait qu'augmenter de jour en jour, à mesure que la raison l'a justifié. A votre égard, ce fut toute autre chose encore, & ce sentiment fut si vif, que je me trompai sur sa nature. Ce n'étoit pas tant la différence des sexes qui produisoit cette impression, qu'un caractère encore plus marqué de perfection que le cœur sent, même indépendamment de l'amour. Je vois bien ce que vous feriez sans votre

ami ; je ne vois pas de même ce qu'il
feroit sans vous ; beaucoup d'hommes
peuvent lui ressembler, mais il n'y a
qu'une Julie au monde. Après un tort
que je ne me pardonnerai jamais, votre
lettre vint m'éclairer sur mes vrais sen-
timens. Je connus que je n'étois point
jaloux, ni par conséquent amoureux ; je
connus que vous étiez trop aimable pour
moi ; il vous faut les prémices d'une
âme, & la mienne ne seroit pas digne
de vous. Dès ce moment je pris pour votre
bonheur & mutuel un tendre intérêt qui
ne s'éteindra point. Croyant lever toutes
les difficultés, je fis auprès de votre père
une démarche indiscrette, dont le mal-
vais succès n'est qu'une raison de plus
pour exciter mon zèle. Daignez m'écou-
ter, & je puis réparer encore tout le mal
que je vous ai fait. Sondéz bien votre cœur, & ô Julie !
& voyez s'il vous est possible d'étein-
dre le feu dont j'ai été dévoré. Il fut

un temps, peut-être, où vous pouviez en arrêter le progrès; mais si Julie pure & chaste a pourtant succombé, comment se relevera-t-elle après sa chute? Comment résistera-t-elle à l'amour vainqueur, & armé de la dangereuse image de tous les plaisirs passés? Jeune amante, ne vous en imposez plus, & renoncez à la confiance qui vous a séduite: vous êtes perdue, s'il faut combattre encore; vous serez avilie & vaincue, & le sentiment de votre honte étouffera par degrés toutes vos vertus. L'amour s'est insinué trop avant dans la substance de votre ame pour que vous puissiez jamais l'en chasser; il en renforce & pénètre tous les traits comme une eau forte & corrosive; vous n'en effacerez jamais la profonde impression sans effacer à la fois tous les sentimens exquis que vous reçûtes de la nature, & quand il ne vous restera plus d'amour, il ne vous restera plus rien d'estimable. Qu'avez-vous donc maintenant à faire, ne pouvant

vant plus changer l'état de votre cœur ? Une seule chose , Julie ; c'est de le rendre légitime. Je vais vous proposer pour cela l'unique moyen qui nous reste ; profitez-en , tandis qu'il est temps encore ; rendez à l'innocence & à la vertu cette sublime raison dont le ciel vous fit dépositaire , ou craignez d'avilir à jamais le plus précieux de ses dons.

J'ai dans le duché d'Yorck une terre assez considérable , qui fut long-temps le séjour de mes ancêtres. Le château est ancien , mais bon & commode ; les environs sont solitaires , mais agréables & variés. La rivière d'Ouse , qui passe au bout du parc , offre à la fois une perspective charmante à la vue , & un débouché facile aux denrées ; le produit de la terre suffit pour l'honnête entretien du maître & peut doubler sous ses yeux. L'odieux préjugé n'a point d'accès dans cette heureuse contrée. L'habitant paisible y conserve encore les mœurs simples des premiers temps , & l'on y trouve une image du Valais décrit avec

des traits si touchans par la plume de votre ami. Cette terre est à vous, Julie, si vous daignez l'habiter avec lui; c'est-là que vous pourrez accomplir ensemble tous les tendres souhaits par où finit la lettre dont je parle.

Venez, modèle unique des vrais amans; venez, couple aimable & fidèle, prendre possession d'un lieu fait pour servir d'asyle à l'amour & à l'innocence. Venez-y ferrer, à la face du ciel & des hommes, le doux nœud qui vous unit. Venez honorer de l'exemple de vos vertus un pays où elles feront adorées, & des gens simples portés à les imiter. Puissiez-vous en ce lieu tranquille goûter à jamais, dans les sentimens qui vous unissent, le bonheur des ames pures; puisse le ciel y bénir vos chastes feux d'une famille qui vous ressemble; puissiez-vous y prolonger vos jours dans une honorable vieillesse, & les terminer enfin paisiblement dans les bras de vos enfans; puissent nos neveux, en parcourant avec un charme secret ce monument de la félicité conjugale, dire

un jour dans l'attendrissement de leur cœur : ce fut ici l'asyle de l'innocence ; ce fut ici la demeure des deux amans !

Votre sort est entre vos mains, Julie ; pesez attentivement la proposition que je vous fais, & n'en examinez que le fond ; car d'ailleurs, je me charge d'assurer d'avance & irrévocablement votre ami de l'engagement que je prends ; je me charge aussi de la sûreté de votre départ, & de veiller avec lui à celle de votre personne jusqu'à votre arrivée. Là vous pourrez aussi-tôt vous marier publiquement sans obstacle ; car parmi nous une fille nubile n'a nul besoin du consentement d'autrui pour disposer d'elle-même. Nos sages loix n'abrogent point celles de la nature, & s'il résulte de cet heureux accord quelques inconvéniens, ils sont beaucoup moindres que ceux qu'il prévient. J'ai laissé à Veyai mon valet-de-chambre, homme de confiance, brave, prudent, & d'une fidélité à toute épreuve. Vous pourrez aisément vous concerter avec lui de bouche ou par écrit, à l'aide de

Regianino , fans que ce dernier fache de quoi il s'agit. Quand il fera temps , nous partirons pour vous aller joindre , & vous ne quitterez la maifon paternelle que fous la conduite de votre époux.

Je vous laiffé à vos réflexions : mais (je vous le répète) craignez l'erreur des préjugés & la féduction des fcrupules , qui menent fouvent au vice par le chemin de l'honneur. Je prévois ce qui vous arrivera , fi vous rejettez mes offres. La tyrannie d'un père intraitable vous entraînera dans l'abyme , que vous ne connoîtrez qu'après la chute. Votre extrême douceur dégénere quelquefois en timidité : vous ferez facrifiée à la chimère des conditions (1). Il faut contracter un engagement défavoué par le cœur. L'approbation publique fera démentie inceffamment par le cri de la confcience : vous ferez honorée

(1) La chimère des conditions ! C'est un Pair d'Angleterre qui parle ainfi ; & tout ceci ne feroit pas une fiction ! Lecteur , qu'en dites-vous ?

& méprisable. Il vaut mieux être oubliée
& vertueuse.

P. S. Dans le doute de votre résolution, je vous écris à l'insu de notre ami, de peur qu'un refus de votre part ne vînt détruire en un instant tout l'effet de mes soins.



L E T T R E I V.

D E J U L I E A C L A I R E.

O MA chère ! dans quel trouble tu m'as laissée hier au soir, & quelle nuit j'ai passée en rêvant à cette fatale lettre ! Non, jamais tentation plus dangereuse ne vint assaillir mon cœur ; jamais je n'éprouvai de pareilles agitations, & jamais je n'aperçus moins le moyen de les apaiser. Autrefois une certaine lumière de sagesse & de raison dirigeoit ma volonté ; dans toutes les occasions embarrassantes, je discernois d'abord le parti le plus honnête, & le prenois à l'instant. Maintenant avilie & toujours vaincue, je ne fais que flotter entre des passions contraires : mon foible cœur n'a plus que le choix de ses fautes, & tel est mon déplorable aveuglement, que, si je viens par hasard à prendre le meilleur parti, la vertu ne m'aura point guidée, & je n'en aurai pas moins de remords. Tu fais quel époux mon père

me destine; tu fais quels liens l'amour m'a donnés. Veux-je être vertueuse: l'obéissance & la foi m'imposent des devoirs opposés. Veux-je suivre le penchant de mon cœur: qui préférer d'un amant ou d'un père? Hélas! en écoutant l'amour ou la nature, je ne puis éviter de mettre l'un ou l'autre au désespoir; en me sacrifiant au devoir, je ne puis éviter de commettre un crime; & quelque parti que je prenne, il faut que je meure à la fois malheureuse & coupable.

Ah! chère & tendre amie, toi qui fus toujours mon unique ressource, & qui m'as tant de fois sauvée de la mort & du désespoir, considère aujourd'hui l'horrible état de mon ame, & vois si jamais tes secourables soins me furent plus nécessaires! Tu fais si tes avis sont écoutés; tu fais si tes conseils sont suivis! tu viens de voir, au prix du bonheur de ma vie, si je fais déférer aux leçons de l'amitié! Prends donc pitié de l'accablement où tu m'as réduite; acheve, puisque tu as commencé; supplée à mon courage

abattu, pense pour celle qui ne pense plus que par toi. Enfin, tu lis dans ce cœur qui t'aime; tu le connois mieux que moi. Apprends-moi donc ce que je veux, & choisis à ma place, quand je n'ai plus la force de vouloir, ni la raison de choisir.

Relis la lettre de ce généreux Anglois; relis-la mille fois, mon ange. Ah! laisse-toi toucher au tableau charmant du bonheur que l'amour, la paix, la vertu peuvent me promettre encore. Douce & ravissante union des ames, délices inexprimables, même au sein des remords; Dieu! que seriez-vous pour mon cœur au sein de la foi conjugale? Quoi! le bonheur & l'innocence seroient encore en mon pouvoir! Quoi! je pourrois expirer d'amour & de joie entre un époux adoré, & les chers gages de sa tendresse!... & j'hésite un seul moment, & je ne vole pas réparer ma faute dans les bras de celui qui me la fit commettre! & je ne suis pas déjà femme vertueuse & chaste mère de famille!... O que les auteurs de mes

jours ne peuvent-ils me voir sortir de mon avilissement ! Que ne peuvent-ils être témoins de la manière dont je saurai remplir à mon tour les devoirs sacrés qu'ils ont remplis envers moi !... Et les tiens, fille ingrate & dénaturée ! qui les remplira près d'eux , tandis que tu les oublies ? Est-ce en plongeant le poignard dans le sein d'une mère , que tu te prépares à le devenir ? Celle qui déshonore sa famille apprendra-t-elle à ses enfans à l'honorer ? Digne objet de l'aveugle tendresse d'un père & d'une mère idolâtres , abandonne-les au regret de t'avoir fait naître ; couvre leurs vieux jours de douleur & d'opprobre & jouis , si tu peux , d'un bonheur acquis à ce prix.

Mon Dieu ! que d'horreurs m'environnent ! quitter furtivement son pays ; déshonorer sa famille , abandonner à la fois père , mère , amis , parens & toi-même ! & toi , ma douce amie ! & toi , la bien-aimée de mon cœur ! toi dont à peine , dès mon enfance , je puis rester éloignée un seul jour ; te fuir , te quitter , te per-

dre , ne te plus voir ! ah ! non : que jamais Que de tourmens déchirent ta malheureuse amie ! elle sent à la fois tous les maux dont elle a le choix , sans qu'aucun des biens qui lui resteront la console. Hélas ! je m'égare. Tant de combats passent ma force & troublent ma raison ; je perds à la fois le courage & le sens. Je n'ai plus d'espoir qu'en toi seule. Ou choisis , ou laisse-moi mourir.



L E T T R E V.

R É P O N S E.

TES perplexités ne sont que trop bien fondées, ma chère Julie; je les ai prévues & n'ai pu les prévenir; je les sens & ne les puis appaiser; & ce que je vois de pire dans ton état, c'est que personne ne t'en peut tirer que toi-même. Quand il s'agit de prudence, l'amitié vient au secours d'une ame agitée; s'il faut choisir le bien ou le mal, la passion qui les méconnoît peut se taire devant un conseil désintéressé. Mais ici quelque parti que tu prennes, la nature l'autorise & le condamne, la raison le blâme & l'approuve, le devoir se taît ou s'oppose à lui-même; les suites sont également à craindre de part & d'autre; tu ne peux ni rester indécise, ni bien choisir; tu n'as que des peines à comparer, & ton cœur seul en est le juge. Pour moi, l'importance de la délibération m'épouvante, & son effet

m'attriste. Quelque fort que tu préfères ; il fera toujours peu digne de toi , & ne pouvant ni te montrer un parti qui te convienne , ni te conduire au vrai bonheur , je n'ai pas le courage de décider de ta destinée. Voici le premier refus que tu reçus jamais de ton amie , & je sens bien , par ce qu'il me coûte , que ce sera le dernier ; mais je te trahirois en voulant te gouverner dans un cas où la raison même s'impose silence , & où la seule règle à suivre est d'écouter ton propre penchant.

Ne sois pas injuste envers moi , ma douce amie , & ne me juge point avant le temps. Je fais qu'il est des amitiés circonspéctes qui , craignant de se compromettre , refusent des conseils dans les occasions difficiles , & dont la réserve augmente avec le péril des amis. Ah ! tu vas connoître si ce cœur qui t'aime connoît ces timides précautions ! souffre qu'au lieu de te parler de tes affaires , je te parle un instant des miennes.

N'as-tu jamais remarqué , mon ange ,

à quel point tout ce qui t'approche s'attache à toi ? Qu'un père & une mère chérissent une fille unique, il n'y a pas, je le fais, de quoi s'en fort étonner ; qu'un jeune homme ardent s'enflamme pour un objet aimable, cela n'est pas plus extraordinaire ; mais qu'à l'âge mûr un homme aussi froid que M. de Wolmar s'attendrisse en te voyant, pour la première fois de sa vie ; que toute une famille t'idolâtre unanimement ; que tu sois chère à mon père, cet homme si peu sensible, autant & plus, peut-être, que ses propres enfans ; que les amis, les connoissances, les domestiques, les voisins & toute une ville entière, t'adorent de concert, & prennent à toi le plus tendre intérêt : voilà, ma chère, un concours moins vraisemblable, & qui n'auroit point lieu, s'il n'avoit en ta personne quelque cause particulière. Sais-tu bien quelle est cette cause ? Ce n'est ni ta beauté, ni ton esprit, ni ta grace, ni rien de tout ce qu'on entend par le don de plaire : mais c'est cette ame tendre & cette douceur d'attachement qui

n'a point d'égale ; c'est le don d'aimer, mon enfant, qui te fait aimer. On peut résister à tout, hors à la bienveillance ; il n'y a point de moyen plus sûr d'acquérir l'affection des autres, que de leur donner la sienne. Mille femmes sont plus belles que toi ; plusieurs ont autant de graces ; toi seule as, avec les graces, je ne fais quoi de plus séduisant qui ne plaît pas seulement, mais qui touche, & qui fait voler tous les cœurs au-devant du tien. On sent que ce tendre cœur ne demande qu'à se donner, & le doux sentiment qu'il cherche va le chercher à son tour.

Tu vois, par exemple, avec surprise l'incroyable affection de Mylord Edouard pour ton ami ; tu vois son zèle pour ton bonheur ; tu reçois avec admiration ses offres généreuses ; tu les attribues à la seule vertu ; & ma Julie de s'attendrir ! Erreur, abus, charmante cousine ! A Dieu ne plaise que j'exténue les bienfaits de Mylord Edouard, & que je déprise sa grande ame. Mais crois-moi, ce zèle, tout pur qu'il est, seroit moins ardent, si, dans la

même circonstance, il s'adressoit à d'autres personnes. C'est ton ascendant invincible & celui de ton ami, qui, sans même qu'il s'en apperçoive, le déterminent avec tant de force, & lui font faire par attachement ce qu'il croit ne faire que par honnêteté.

Voilà ce qui doit arriver à toutes les âmes d'une certaine trempe; elles transforment, pour ainsi dire, les autres en elles-mêmes; elles ont une sphère d'activité dans laquelle rien ne leur résiste: on ne peut les connoître sans les vouloir imiter, & de leur sublime élévation, elles attirent à elles tout ce qui les environne. C'est pour cela, ma chère, que ni toi ni ton ami ne connoîtrez peut-être jamais les hommes; car vous les verrez bien plus comme vous le ferez, que comme ils feront d'eux-mêmes. Vous donnerez le ton à tous ceux qui vivront avec vous: ils vous fuiront ou vous deviendront semblables, & tout ce que vous aurez vu n'aura peut-être rien de pareil dans le reste du monde.

Venons maintenant à moi , cousine ; à moi qu'un même sang , un même âge , & sur-tout une parfaite conformité de goûts & d'humeurs avec des tempéramens contraires , unit à toi dès l'enfance.

Congiunti erant gl' alberghi ,

Ma più congiunti i cori :

Conforme era l'etate ,

Ma'l pensier più conforme.

Que pense-tu qu'ait produit sur celle qui a passé sa vie avec toi , cette charmante influence qui se fait sentir à tout ce qui t'approche ? Crois-tu qu'il puisse ne régner entre nous qu'une union commune ? Mes yeux ne te rendent-ils pas la douce joie que je prends chaque jour dans les tiens , en nous abordant ? Ne lis-tu pas dans mon cœur attendri le plaisir de partager tes peines & de pleurer avec toi ? Puis-je oublier que , dans les premiers transports d'un amour naissant , l'amitié ne te fut point importune , & que les murmures de ton amant ne purent t'engager à m'éloigner de toi , & à me dérober le spectacle

de ta foiblesse ? Ce moment fut critique , ma Julie ; je fais ce que vaut dans ton cœur modeste le sacrifice d'une honte qui n'est pas réciproque. Jamais je n'eusse été ta confidente , si j'eusse été ton amie à demi ; & nos ames se sont trop bien senties en s'unissant , pour que rien les puisse désormais séparer.

Qu'est-ce qui rend les amitiés si tièdes & si peu durables entre les femmes , je dis entre celles qui sauroient aimer ? Ce sont les intérêts de l'amour ; c'est l'empire de la beauté ; c'est la jalousie des conquêtes. Or , si rien de tout cela nous eût pu diviser , cette division seroit déjà faite ; mais quand mon cœur seroit moins inepte à l'amour , quand j'ignorerois que vos feux sont de nature à ne s'éteindre qu'avec la vie , ton amant est mon ami , c'est-à-dire , mon frère ; & qui vît jamais finir par l'amour une véritable amitié ? Pour M. d'Orbe , assurément il aura longtemps à se louer de tes sentimens , avant que je songe à m'en plaindre , & je ne

suis pas plus tentée de le retenir par force, que toi de me l'arracher. Eh! mon enfant! plutôt au ciel qu'au prix de son attachement je te pusse guérir du tien; je le garde avec plaisir, je le céderois avec joie.

A l'égard des prétentions sur la figure, j'en puis avoir tant qu'il me plaira, tu n'es pas fille à me le disputer, & je suis bien sûre qu'il ne t'entra de tes jours dans l'esprit de savoir qui de nous deux est la plus jolie. Je n'ai pas été tout-à-fait si indifférente; je fais là-dessus à quoi m'en tenir, sans en avoir le moindre chagrin. Il me semble même que j'en suis plus fière que jalouse; car enfin les charmes de ton visage n'étant pas ceux qu'il faudroit au mien, ne m'ôtent rien de ce que j'ai, & je me trouve encore belle de ta beauté, aimable de tes graces, ornée de tes talens; je me pare de toutes tes perfections, & c'est en toi que je place mon amour-propre mieux entendu. Je n'aimerois pourtant guères à faire peur pour mon compte: mais je suis assez jolie

pour le besoin que j'ai de l'être. Tout le reste m'est inutile, & je n'ai pas besoin d'être humble pour te céder.

Tu t'impaticntes de savoir à quoi j'en veux venir. Le voici. Je ne puis te donner le conseil que tu me demandes, je t'en ai dit la raison : mais le parti que tu prendras pour toi, tu le prendras en même temps pour ton amie ; & quel que soit ton dessein, je suis déterminée à le partager. Si tu pars, je te suis ; si tu restes, je reste ; j'en ai formé l'inébranlable résolution, je le dois, rien ne m'en peut détourner. Ma fatale indulgence a causé ta perte ; ton sort doit être le mien ; & , puisque nous fûmes inséparables dès l'enfance, ma Julie, il faut l'être jusqu'au tombeau.

Tu trouveras, je le prévois, beaucoup d'étourderie dans ce projet ; mais au fond il est plus sensé qu'il ne semble, & je n'ai pas les mêmes motifs d'irrésolution que toi. Premièrement, quant à ma famille, si je quitte un père facile, je quitte un père assez indifférent, qui laisse faire à ses enfans tout ce qui leur plaît, plus par

négligence que par tendresse : car tu fais que les affaires de l'Europe l'occupent beaucoup plus que les siennes , & que sa fille lui est bien moins chère que la pragmatique. D'ailleurs, je ne suis pas, comme toi, fille unique, & avec les enfans qui lui resteront, à peine saura-t-il s'il lui en manque un.

J'abandonne un mariage prêt à conclure. *Manco male*, ma chère; c'est à M. d'Orbe, s'il m'aime, à s'en consoler. Pour moi, quoique j'estime son caractère, que je ne sois pas sans attachement pour sa personne, & que je regrette en lui un fort honnête-homme, il ne m'est rien auprès de ma Julie. Dis-moi, mon enfant, l'ame a-t-elle un sexe? En vérité je ne le sens guères à la mienne. Je puis avoir des fantaisies, mais fort peu d'amour. Un mari peut m'être utile, mais il ne fera jamais pour moi qu'un mari; & de ceux-là, libre encore, & passable comme je suis, j'en puis trouver un par tout le monde.

Prends bien garde, cousine, que, quoiquè je n'hésite point, ce n'est pas à dire

que tu ne doives point hésiter , ni que je veuille t'insinuer de prendre le parti que je prendrai, si tu pars. La différence est grande entre nous , & tes devoirs sont beaucoup plus rigoureux que les miens. Tu fais encore qu'une affection presque unique remplit mon cœur , & absorbe si bien tous les autres sentimens , qu'ils y sont comme anéantis. Une invincible & douce habitude m'attache à toi dès mon enfance : je n'aime parfaitement que toi seule , & si j'ai quelque lien à rompre en te suivant , je m'encouragerai par ton exemple. Je me dirai, j'imité Julie , & me croirai justifiée.



BILLET.

DE JULIE A CLAIRE.

JE t'entends, amie incomparable, & je te remercie. Au moins une fois j'aurai fait mon devoir, & ne ferai pas en tout indigne de toi.

LETTRE VI.

DE JULIE A MYLORD ÉDOUARD.

VOTRE lettre, Mylord, me pénètre d'attendrissement & d'admiration. L'ami que vous daignez protéger n'y fera pas moins sensible, quand il saura tout ce que vous avez voulu faire pour nous. Hélas ! il n'y a que les infortunés qui sentent le prix des ames bienfaisantes. Nous ne favons déjà qu'à trop de titres tout ce que vaut la vôtre, & vos vertus héroïques nous toucheront toujours; mais elles ne nous surprendront plus.

Qu'il me seroit doux d'être heureuse sous les auspices d'un ami si généreux, & de tenir de ses bienfaits le bonheur que la fortune m'a refusé ! Mais, Mylord, je le vois avec désespoir, elle trompe vos bons desseins ; mon sort cruel l'emporte sur votre zèle, & la douce image des biens que vous m'offrez, ne sert qu'à m'en rendre la privation plus sensible. Vous donnez une retraite agréable & sûre à deux amans persécutés ; vous y rendez leurs feux légitimes, leur union solennelle, & je fais que sous votre garde j'échapperois aisément aux poursuites d'une famille irritée. C'est beaucoup pour l'amour, est-ce assez pour la félicité ? Non ; si vous voulez que je sois paisible & contente, donnez-moi quelque asyle plus sûr encore, où l'on puisse échapper à la honte & au repentir. Vous allez au-devant de nos besoins, & par une générosité sans exemple, vous vous privez, pour notre entretien, d'une partie des biens destinés au vôtre. Plus riche,

plus honorée de vos bienfaits que de mon patrimoine, je puis tout recouvrer près de vous; & vous daignerez me tenir lieu de père. Ah! Mylord! ferai-je digne d'en trouver un, après avoir abandonné celui que m'a donné la nature?

Voilà la source des reproches d'une conscience épouvantée, & des murmures secrets qui déchirent mon cœur. Il ne s'agit pas de savoir si j'ai droit de disposer de moi contre le gré des auteurs de mes jours, mais si j'en puis disposer sans les affliger mortellement, si je puis les fuir sans les mettre au désespoir. Hélas! il vaudroit autant consulter si j'ai droit de leur ôter la vie. Depuis quand la vertu pese-t-elle ainsi les droits du sang & de la nature? Depuis quand un cœur sensible marque-t-il avec tant de soin les bornes de la reconnoissance? N'est-ce pas être déjà coupable que de vouloir aller jusqu'au point où l'on commence à le devenir; & cherche-t-on si scrupuleusement le terme de ses devoirs, quand

quand on n'est point tenté de le passer ? Qui ! moi j'abandonnerois impitoyablement ceux par qui je respire , ceux qui me conservent la vie qu'ils m'ont donnée , & me la rendent chère ; ceux qui n'ont d'autre espoir , d'autre plaisir qu'en moi seule ; un père presque sexagénaire , une mère toujours languissante ! Moi , leur unique enfant , je les laisserois sans assistance dans la solitude & les ennuis de la vieillesse , quand il est temps de leur rendre les tendres soins qu'ils m'ont prodigués ! Je livrerois leurs derniers jours à la honte , aux regrets , aux pleurs ! La terreur , le cri de ma conscience agitée me peindroient sans cesse mon père & ma mère expirant sans consolation , & maudissant la fille ingrate qui les délaisse & les déshonore ! Non , Mylord ; la vertu que j'abandonnai , m'abandonne à son tour & ne dit plus rien à mon cœur : mais cette idée horrible me parle à sa place ; elle me suivroit pour mon tourment à chaque instant de mes jours , & me rendroit misérable au sein du bonheur. Enfin , si tel est mon destin ;

qu'il faille livrer le reste de ma vie aux remords, celui-là seul est trop affreux pour le supporter ; j'aime mieux braver tous les autres.

Je ne puis répondre à vos raisons ; je l'avoue ; je n'ai que trop de penchant à les trouver bonnes ; mais , Mylord, vous n'êtes pas marié : ne fentez-vous point qu'il faut être père , pour avoir droit de conseiller les enfans d'autrui ? Quant à moi , mon parti est pris ; mes parens me rendront malheureuse , je le fais bien ; mais il me sera moins cruel de gémir dans mon infortune, que d'avoir causé la leur, & je ne déserterai jamais la maison paternelle. Va donc , douce chimère d'une ame sensible , félicité si charmante & si désirée ; va te perdre dans la nuit des songes , tu n'auras plus de réalité pour moi. Et vous , ami trop généreux, oubliez vos aimables projets, & qu'il n'en reste de trace qu'au fond d'un cœur trop reconnoissant pour en perdre le souvenir. Si l'excès de nos maux ne décourage point votre grande ame , si vos généreuses bontés

ne font point épuisées , il vous reste de quoi les exercer avec gloire , & celui que vous honorez du titre de votre ami , peut, par vos soins, mériter de le devenir. Ne jugez pas de lui par l'état où vous le voyez : son égarement ne vient point de lâcheté, mais d'un génie ardent & fier qui se roidit contre la fortune. Il y a souvent plus de stupidité que de courage dans une constance apparente ; le vulgaire ne connoît point de violentes douleurs, & les grandes passions ne germent guères chez les hommes foibles. Hélas ! il a mis dans la sienne cette énergie de sentiment qui caractérise les ames nobles, & c'est ce qui fait aujourd'hui ma honte & mon désespoir. Mylord, daignez le croire ; s'il n'étoit qu'un homme ordinaire, Julie, n'eût point péri.

Non, non ; cette affection secrète qui prévint en vous une estime éclairée ne vous a point trompé. Il est digne de tout ce que vous avez fait pour lui sans le bien connoître ; vous ferez plus encore, s'il est possible, après l'avoir connu. Oui,

soyez son consolateur, son protecteur, son ami, son père; c'est à la fois pour vous & pour lui que je vous en conjure; il justifiera votre confiance, il honorera vos bienfaits, il pratiquera vos leçons, il imitera vos vertus, il apprendra de vous la sagesse. Ah! Mylord! s'il devient entre vos mains tout ce qu'il peut être, que vous ferez fier un jour de votre ouvrage!



L E T T R E V I I.

D E J U L I E.

ET toi aussi, mon doux ami ! & toi ; l'unique espoir de mon cœur, tu viens le percer encore, quand il se meurt de tristesse ! j'étois préparée aux coups de la fortune, de longs pressentimens me les avoient annoncés ; je les aurois supportés avec patience : mais toi, pour qui je les souffre ! ah ! ceux qui me viennent de toi me font seuls insupportables ; & il m'est affreux de voir aggraver mes peines par celui qui devoit me les rendre chères. Que de douces consolations je m'étois promises qui s'évanouissent avec ton courage ! Combien de fois je me flattai que ta force animeroit ma langueur, que ton mérite effaceroit ma faute, que tes vertus releveroient mon ame abattue ! Combien de fois j'essuyai mes larmes amères en me disant : je souffre pour lui, mais il en est digne ;

je suis coupable, mais il est vertueux; mille ennuis m'assiègent, mais sa confiance me soutient, & je trouve au fond de son cœur le dédommagement de toutes mes pertes! vain espoir que la première épreuve a détruit! Où est maintenant cet amour sublime qui fait élever tous les sentimens & faire éclater la vertu? Où sont ces fières maximes? Qu'est devenue cette imitation des grands-hommes? Où est ce philosophe que le malheur ne peut ébranler, & qui succombe au premier accident qui le sépare de sa maîtresse? Quel prétexte excusera désormais ma honte à mes propres yeux, quand je ne vois plus dans celui qui m'a séduite qu'un homme sans courage, amolli par les plaisirs; qu'un cœur lâche, abattu par le premier revers; qu'un insensé, qui renonce à la raison, si-tôt qu'il a besoin d'elle? ô Dieu! dans ce comble d'humiliation devois-je me voir réduite à rougir de mon choix autant que de ma foiblesse?

Regarde à quel point tu t'oublies, ton ame égarée & rempante s'abaisse jusqu'à

la cruauté ! tu m'oses faire des reproches ! tu t'oses plaindre de moi !... de ta Julie !... barbare !... Comment tes remords n'ont-ils pas retenu ta main ? Comment les plus doux témoignages du plus tendre amour qui fut jamais, t'ont-ils laissé le courage de m'outrager ? Ah ! si tu pouvois douter de mon cœur, que le tien seroit méprisable !... mais non, tu n'en doutes pas, tu n'en peux douter, j'en puis défier ta fureur ; & dans cet instant même où je hais ton injustice, tu vois trop bien la source du premier mouvement de colère que j'éprouvai de ma vie.

Peux-tu t'en prendre à moi, si je me suis perdue par une aveugle confiance, & si mes desseins n'ont point réussi ? Que tu rougirois de tes duretés, si tu connoissois quel espoir m'avoit séduite, quels projets j'osai former pour ton bonheur & le mien, & comment ils se sont évanouis avec toutes mes espérances ! Quelque jour, j'ose m'en flatter encore, tu pourras en savoir davantage, & tes regrets me vengeront alors de tes reproches. Tu fais

la défense de mon père; tu n'ignores pas les discours publics; j'en prévis les conséquences, je te les fis exposer, tu les sentis comme nous, & pour nous conserver l'un à l'autre, il fallut nous soumettre au sort qui nous séparoit.

Je t'ai donc chassé, comme tu l'oses dire? Mais pour qui l'ai-je fait, amant sans délicatesse? Ingrat! c'est pour un cœur bien plus honnête qu'il ne croit l'être, & qui mourroit mille fois plutôt que de me voir avilir. Dis-moi, que deviendras-tu, quand je serai livrée à l'opprobre? Espères-tu pouvoir supporter le spectacle de mon déshonneur? Viens, cruel! si tu le crois, viens recevoir le sacrifice de ma réputation avec autant de courage que je puis te l'offrir. Viens, ne crains pas d'être défavoué de celle à qui tu fus cher. Je suis prête à déclarer à la face du ciel & des hommes, tout ce que nous avons senti l'un pour l'autre; je suis prête à te nommer hautement mon amant, à mourir dans tes bras d'amour & de honte: j'aime mieux que le monde entier

connoisse ma tendresse, que de t'en voir douter un moment ; & tes reproches me font plus amers que l'ignominie.

Finissons pour jamais ces plaintes mutuelles , je t'en conjure ; elles me font insupportables. O Dieu ! comment peut-on se quereller quand on s'aime, & perdre à se tourmenter l'un l'autre des momens où l'on a si grand besoin de consolation ? Non ? mon ami , que sert de feindre un mécontentement qui n'est pas ? Plaignons-nous du sort & non de l'amour. Jamais il ne forma d'union si parfaite ; jamais il n'en forma de plus durable. Nos ames trop bien confondues ne sauroient plus se séparer, & nous ne pouvons plus vivre éloignés l'un de l'autre , que comme deux parties d'un même tout. Comment peux-tu donc ne sentir que tes peines ? Comment ne sens-tu point celles de ton amie ? Comment n'entends-tu point dans ton sein ses tendres gémissemens ? Combien ils sont plus douloureux que tes cris emportés ! Combien , si tu partageois mes maux, ils te seroient plus cruels que les tiens mêmes !

Tu trouves ton fort déplorable ! Considère celui de ta Julie , & ne pleure que sur elle. Considère dans nos communes infortunes l'état de mon sexe & du tien , & juge qui de nous est le plus à plaindre. Dans la force des passions affecter d'être insensible ; en proie à mille peines , paroître joyeuse & contente ; avoir l'air serein & l'ame agitée ; dire toujours autrement qu'on ne pense ; déguiser tout ce qu'on sent ; être fausse par devoir , & mentir par modestie : voilà l'état habituel de toute fille de mon âge. On passe ainsi ses beaux jours sous la tyrannie des bienféances qu'aggrave enfin celle des parens dans un lien mal assorti. Mais on gêne en vain nos inclinations ; le cœur ne reçoit de loix que de lui-même ; il échappe à l'esclavage ; il se donne à son gré. Sous un joug de fer que le ciel n'impose pas , on n'asservit qu'un corps sans ame : la personne & la foi restent séparément engagées , & l'on force au crime une malheureuse victime , en la forçant de manquer , de part ou d'autre , au devoir sacré de la fidélité....

Il en est de plus sages... ah! je le fais : elles n'ont point aimé. Qu'elles sont heureuses!... Elles résistent... j'ai voulu résister... elles sont plus vertueuses... aiment-elles mieux la vertu? Sans toi, sans toi seul, je l'aurois toujours aimée. Il est donc vrai que je ne l'aime plus?... tu m'as perdue, & c'est moi qui te console!... mais moi, que vais-je devenir?... que les consolations de l'amitié sont foibles où manquent celles de l'amour! qui me consolera donc dans mes peines? Quel sort affreux j'envisage, moi qui, pour avoir vécu dans le crime, ne vois plus qu'un nouveau crime dans des nœuds abhorrés & peut-être inévitables! Où trouverai-je assez de larmes pour pleurer ma faute & mon amant, si je cède? Où trouverai-je assez de force pour résister dans l'abattement où je suis? Je crois déjà voir les fureurs d'un père irrité. Je crois déjà sentir le cri de la nature émouvoir mes entrailles, ou l'amour gémissant déchirer mon cœur. Privée de toi, je reste sans ressource, sans appui, sans espoir; le passé m'avilit,

le présent m'afflige, l'avenir m'épouvante. J'ai cru tout faire pour notre bonheur, je n'ai rien fait que nous rendre plus misérables en nous préparant une séparation plus cruelle. Les vains plaisirs ne sont plus, les remords demeurent, & la honte qui m'humilie est sans dédommagement.

C'est à moi, c'est à moi d'être foible & malheureuse. Laisse-moi pleurer & souffrir; mes pleurs ne peuvent non plus tarir que mes fautes se réparer, & le tems même, qui guérit tout, ne m'offre que de nouveaux sujets de larmes: mais toi qui n'as nulle violence à craindre, que la honte n'avilit point, que rien ne force à déguiser bassement tes sentimens; toi qui ne sens que l'atteinte du malheur & jouis au moins de tes premières vertus, comment t'oses-tu dégrader au point de soupirer & gémir comme une femme, & de t'emporter comme un furieux? N'est-ce pas assez du mépris que j'ai mérité pour toi, sans l'augmenter en te rendant méprisable toi-même, & sans m'accabler à la fois de mon opprobre & du tien? Rap-

pelle donc ta fermeté, sache supporter l'infortune & sois homme. Sois encore, si j'ose le dire, l'amant que Julie a choisi. Ah! si je ne suis plus digne d'animer ton courage, souviens-toi, du moins, de ce que je fus un jour; mérite que pour toi j'aie cessé de l'être; ne me déshonore pas deux fois.

Non, mon respectable ami, ce n'est point toi que je reconnois dans cette lettre efféminée que je veux à jamais oublier, & que je tiens déjà défavouée par toi-même. J'espère, toute avilie, toute confuse que je suis, j'ose espérer que mon souvenir n'inspire point des sentimens si bas, que mon image règne encore avec plus de gloire dans un cœur que je pus enflammer, & que je n'aurai point à me reprocher, avec ma foiblesse, la lâcheté de celui qui l'a causée.

Heureux dans ta disgrâce, tu trouves le plus précieux dédommagement qui soit connu des ames sensibles. Le ciel, dans ton malheur, te donne un ami, & te laisse à douter si ce qu'il te rend ne vaut

pas mieux que ce qu'il t'ôte. Admire & chéris cet homme trop généreux qui daigne, aux dépens de son repos, prendre soin de tes jours & de ta raison. Que tu serois ému, si tu favois tout ce qu'il a voulu faire pour toi ! Mais que sert d'animer ta reconnoissance en aigrissant tes douleurs ? Tu n'as pas besoin de savoir à quel point il t'aime, pour connoître tout ce qu'il vaut ; & tu ne peux l'estimer comme il le mérite, sans l'aimer comme tu le dois.



L E T T R E V I I I.

D E C L A I R E.

Vous avez plus d'amour que de délicatesse, & savez mieux faire des sacrifices que les faire valoir. Y pensez-vous d'écrire à Julie sur un ton de reproches dans l'état où elle est ? Et parce que vous souffrez, faut-il vous en prendre à elle qui souffre encore plus ? Je vous l'ai dit mille fois, je ne vis de ma vie un amant si grondeur que vous ; toujours prêt à disputer sur tout, l'amour n'est pour vous qu'un état de guerre, ou, si quelquefois vous êtes docile, c'est pour vous plaindre ensuite de l'avoir été. O que de pareils amans sont à craindre ! & que je m'estime heureuse de n'en avoir jamais voulu que de ceux qu'on peut congédier quand on veut, sans qu'il en coûte une larme à personne !

Croyez-moi, changez de langage avec Julie, si vous voulez qu'elle vive ; c'en est trop pour elle de supporter à la fois sa

peine & vos mécontentemens. Apprenez une fois à ménager ce cœur trop sensible ; vous lui devez les plus tendres consolations ; craignez d'augmenter vos maux à force de vous en plaindre , ou du moins ne vous en plaignez qu'à moi qui suis l'unique auteur de votre éloignement. Oui ; mon ami , vous avez deviné juste ; je lui ai suggéré le parti qu'exigeoit son honneur en péril , ou plutôt je l'ai forcée à le prendre en exagérant le danger ; je vous ai déterminé vous-même , & chacun a rempli son devoir. J'ai plus fait encore ; je l'ai détournée d'accepter les offres de Mylord Edouard ; je vous ai empêché d'être heureux : mais le bonheur de Julie m'est plus cher que le vôtre ; je savois qu'elle ne pouvoit être heureuse après avoir livré ses parens à la honte & au désespoir , & j'ai peine à comprendre , par rapport à vous même , quel bonheur vous pourriez goûter aux dépens du sien.

Quoi qu'il en soit , voilà ma conduite & mes torts , & puisque vous vous plaisez à quereller ceux qui vous aiment , voilà

de quoi vous en prendre à moi seule ; si ce n'est pas cesser d'être ingrat, c'est au moins cesser d'être injuste. Pour moi, de quelque manière que vous en usiez, je ferai toujours la même envers vous ; vous me ferez cher tant que Julie vous aimera, & je dirois davantage s'il étoit possible. Je ne me repens d'avoir ni favorisé ni combattu votre amour. Le pur zèle de l'amitié, qui m'a toujours guidée, me justifie également dans ce que j'ai fait pour & contre vous, & si quelquefois je m'intéressai pour vos feux, plus peut-être qu'il ne sembloit me convenir, le témoignage de mon cœur suffit à mon repos ; je ne rougirai jamais des services que j'ai pu rendre à mon amie, & ne me reproche que leur inutilité.

Je n'ai pas oublié ce que vous m'avez appris autrefois de la constance du sage dans les disgraces, & je pourrois, ce me semble, vous en rappeler à propos quelques maximes, mais l'exemple de Julie m'apprend qu'une fille de mon âge est pour un philosophe du vôtre un aussi mauvais

précepteur qu'un dangereux disciple, & il ne me conviendrait pas de donner des leçons à mon maître.

L E T T R E I X.

DE MYLORD ÉDOUARD A JULIE.

Nous l'emportons, charmante Julie; une erreur de notre ami l'a ramené à la raison. La honte de s'être mis un moment dans son tort a dissipé toute sa fureur, & l'a rendu si docile, que nous en ferons désormais tout ce qu'il nous plaira. Je vois avec plaisir que la faute qu'il se reproche lui laisse plus de regret que de dépit, & je connois qu'il m'aime, en ce qu'il est humble & confus en ma présence, mais non pas embarrassé ni contraint. Il sent trop bien son injustice pour que je m'en souviennne, & des torts ainsi reconnus font plus d'honneur à celui qui les répare qu'à celui qui les pardonne.

J'ai profité de cette révolution & de l'effet qu'elle a produit, pour prendre avec

lui quelques arrangemens nécessaires avant de nous séparer : car je ne puis différer mon départ plus long-temps. Comme je compte revenir l'été prochain , nous sommes convenus qu'il iroit m'attendre à Paris , & qu'ensuite nous irons ensemble en Angleterre. Londres est le seul théâtre digne des grands talens , & où leur carrière est la plus étendue (1). Les siens sont

(1) C'est avoir une étrange prévention pour son pays ; car je n'entends pas dire qu'il y en ait au monde où , généralement parlant , les étrangers soient moins bien reçus , & trouvent plus d'obstacles à s'avancer qu'en Angleterre. Par le goût de la nation , ils n'y sont favorisés en rien ; par la forme du gouvernement , ils n'y sauroient parvenir à rien. Mais convenons aussi que l'Anglois ne va guères demander aux autres l'hospitalité qu'il leur refuse chez lui. Dans quelle Cour , hors celle de Londres , voit-on tromper lâchement ces fiers Insulaires ? Dans quel pays , hors le leur , vont-ils chercher à s'enrichir ? Ils sont durs , il est vrai : cette dureté ne me déplaît pas , quand elle marche avec la justice. Je trouve beau qu'ils ne soient qu'Anglois , puisqu'ils n'ont pas besoin d'être hommes.

supérieurs à bien des égards, & je ne défespère pas de lui voir faire en peu de temps, à l'aide de quelques amis, un chemin digne de son mérite. Je vous expliquerai mes vues plus en détail à mon passage auprès de vous. En attendant, vous sentez qu'à force de succès on peut lever bien des difficultés, & qu'il y a des-degrés de considération qui peuvent compenser la naissance, même dans l'esprit de votre père. C'est, ce me semble, le seul expédient qui reste à tenter pour votre bonheur & le sien, puisque le sort & les préjugés vous ont ôté tous les autres.

J'ai écrit à Regianino de venir me joindre en poste pour profiter de lui pendant huit ou dix jours que je passe encore avec notre ami. Sa tristesse est trop profonde pour laisser place à beaucoup d'entretien. La musique remplira les vuides du silence & le laissera rêver, & changera par degrés sa douleur en mélancolie. J'attends cet état pour le livrer à lui-même : je n'oserois m'y fier auparavant. Pour Regianino, je vous le rendrai en repassant

& ne le reprendrai qu'à mon retour d'Italie, temps où, sur les progrès que vous avez déjà faits toutes deux, je juge qu'il ne vous sera plus nécessaire. Quant à présent, sûrement il vous est inutile, & je ne vous prive de rien, en vous l'ôtant pour quelques jours.



L E T T R E X.

A C L A I R E.

Pourquoi faut-il que j'ouvre enfin les yeux sur moi ? Que ne les ai-je fermés pour toujours, plutôt que de voir l'avilissement où je suis tombé ; plutôt que de me trouver le dernier des hommes, après en avoir été le plus fortuné ! Aimable & généreuse amie, qui fûtes si souvent mon refuge, j'ose encore verser ma honte & mes peines dans votre cœur compatissant ; j'ose encore implorer vos consolations contre le sentiment de ma propre indignité ; j'ose recourir à vous, quand je suis abandonné de moi-même. Ciel ! comment un homme aussi méprisable a-t-il pu jamais être aimé d'elle, ou comment un feu si divin n'a-t-il point épuré mon ame ? Qu'elle doit maintenant rougir de son choix, celle que je ne suis pas digne de nommer ! Qu'elle doit gémir

de voir profaner son image dans un cœur si rampant & si bas ! Quelle doit de dédain & de haine à celui qui put l'aimer & n'être qu'un lâche ! Connoissez toutes mes erreurs, charmante cousine (1) ; connoissez mon crime & mon repentir ; soyez mon juge & que je meure , ou soyez mon intercesseur , & que l'objet qui fait mon fort daigne encore en être l'arbitre.

Je ne vous parlerai point de l'effet que produisit sur moi cette séparation imprévue ; je ne vous dirai rien de ma douleur stupide & de mon insensée désespoir : vous n'en jugerez que trop par l'égarement inconcevable où l'un & l'autre m'ont entraîné. Plus je sentoisi l'horreur de mon état , moins j'imaginois qu'il fût possible de renoncer volontairement à Julie ; & l'amertume de ce sentiment , jointe à l'étonnante générosité de Mylord

(1) A l'imitation de Julie , il l'appelloit ma cousine ; & à l'imitation de Julie , Claire l'appelloit mon ami.

Edouard, me fit naître des soupçons que je ne me rappellerai jamais sans horreur, & que je ne puis oublier sans ingratitude envers l'ami qui me les pardonne.

En rapprochant dans mon délire toutes les circonstances de mon départ, j'y crus reconnoître un dessein prémédité, & j'osai l'attribuer au plus vertueux des hommes. A peine ce doute affreux me fut-il entré dans l'esprit, que tout me sembla le confirmer. La conversation de Mylord avec le Baron d'Etange; le ton peu insinuant que je l'accusois d'y avoir affecté; la querelle qui en dérivait; la défense de me voir; la résolution prise de me faire partir; la diligence & le secret des préparatifs; l'entretien qu'il eut avec moi la veille; enfin la rapidité avec laquelle je fus plutôt enlevé qu'emmené; tout me sembloit prouver de la part de Mylord un projet formé de m'écarter de Julie; & le retour que je savois qu'il devoit faire auprès d'elle achevoit, selon moi, de me déceler le
but

but de ses soins. Je résolus pourtant de m'éclaircir encore mieux avant d'éclater ; & dans ce dessein je me bornai à examiner les choses avec plus d'attention. Mais tout redoubloit mes ridicules soupçons , & le zèle de l'humanité ne lui inspiroit rien d'honnête en ma faveur , dont mon aveugle jalousie ne tirât quelque indice de trahison. A Befançon , je sus qu'il avoit écrit à Julie sans me communiquer sa lettre , sans m'en parler. Je me tins alors suffisamment convaincu , & je n'attendis que la réponse , dont j'espérois bien le trouver mécontent , pour avoir avec lui l'éclaircissement que je méditois.

Hier au soir , nous rentrâmes assez tard , & je sus qu'il y avoit un paquet venu de Suisse , dont il ne me parla point en nous séparant. Je lui laissai le temps de l'ouvrir ; je l'entendis de ma chambre murmurer , en lisant , quelques mots. Je prêtai l'oreille attentivement. Ah ! Julie ! disoit-il en phrases interrompues , j'ai voulu vous rendre heureuse... je respecte votre vertu... mais je plains votre erreur.. A ces mots

& d'autres semblables que je distinguai parfaitement, je ne fus plus maître de moi; je pris mon épée sous mon bras; j'ouvris, ou plutôt j'enfonçai la porte; j'entraî comme un furieux. Non, je ne fouillerai point ce papier ni vos regards des injures que me dicta la rage pour le porter à se battre avec moi sur le champ.

O ma cousine ! c'est-là sur-tout que je pus reconnoître l'empire de la véritable sagesse, même sur les hommes les plus sensibles, quand ils veulent écouter sa voix. D'abord il ne put rien comprendre à mes discours, & il les prit pour un vrai délire : mais la trahison dont je l'accusois, les desseins secrets que je lui reprochois, cette lettre de Julie qu'il tenoit encore, & dont je lui parlois sans cesse, lui firent connoître enfin le sujet de ma fureur. Il sourit; puis il me dit froidement : vous avez perdu la raison, & je ne me bats point contre un insensé. Ouvrez les yeux, aveugle que vous êtes, ajouta-t-il d'un ton plus doux; est-ce bien moi que vous accusez de vous trahir ? Je sentis dans



Un homme de bien - Un homme de bien.



l'accent de ce discours je ne fais quoi qui n'étoit pas d'un perfide ; le son de sa voix me remua le cœur ; je n'eus pas jeté les yeux sur les siens , que tous mes soupçons se dissipèrent , & je commençai de voir avec effroi mon extravagance.

Il s'apperçut à l'instant de ce changement ; il me tendit la main. Venez , me dit-il , si votre retour n'eût précédé ma justification , je ne vous aurois vu de ma vie. A présent que vous êtes raisonnable , lisez cette lettre , & connoissez une fois vos amis. Je voulus refuser de la lire , mais l'ascendant que tant d'avantages lui donnoient sur moi le lui fit exiger d'un ton d'autorité , que , malgré mes ombrages dissipés , mon desir secret n'appuyoit que trop.

Imaginez en quel état je me trouvai après cette lecture , qui m'apprit les bienfaits innouis de celui que j'osois calomnier avec tant d'indignité. Je me précipitai à ses pieds , & le cœur chargé d'admiration , de regret & de honte , je ferrois ses genoux de toute ma force , sans pouvoir proférer

un seul mot. Il reçut mon repentir comme il avoit reçu mes outrages, & n'exigea de moi, pour prix du pardon qu'il daigna m'accorder, que de ne m'opposer jamais au bien qu'il voudroit me faire. Ah! qu'il fasse désormais ce qu'il lui plaira! son ame sublime est au-dessus de celle des hommes, & il n'est pas plus permis de résister à ses bienfaits qu'à ceux de la Divinité.

Ensuite il me remit les deux lettres qui s'adressoient à moi, lesquelles il n'avoit pas voulu me donner avant d'avoir lu la sienne, & d'être instruit de la résolution de votre cousine. Je vis en les lisant quelle amante & quelle amie le ciel m'a données; je vis combien il a rassemblé de sentimens & de vertus autour de moi pour rendre mes remords plus amers & ma bassesse plus méprisable. Dites; quelle est donc cette mortelle unique dont le moindre empire est dans sa beauté, & qui, semblable aux puissances éternelles, se fait également adorer & par les biens & par les maux qu'elle fait? Hélas! elle m'a tout ravi, la cruelle! & je l'en aime davantage.

Plus elle me rend malheureux, plus je la trouve parfaite. Il semble que tous les tourmens qu'elle me cause soient pour elle un nouveau mérite auprès de moi. Le sacrifice qu'elle vient de faire aux sentimens de la nature me désole & m'enchanter; il augmente à mes yeux le prix de celui qu'elle a fait à l'amour. Non, son cœur ne fait rien refuser qui ne fasse valoir ce qu'il accorde.

Et vous, digne & charmante cousine; vous, unique & parfait modèle d'amitié, qu'on citera seule entre toutes les femmes, & que les cœurs qui ne ressemblent pas au vôtre oseront traiter de chimère: ah! ne me parlez plus de philosophie! je méprise ce trompeur étalage qui ne consiste qu'en vains discours; ce fantôme qui n'est qu'une ombre qui nous excite à menacer de loin les passions & nous laisse comme un faux brave à leur approche. Daignez ne pas m'abandonner à mes égaremens; daignez rendre vos anciennes bontés à cet infortuné qui ne les mérite plus, mais qui les desire plus ardemment & en a plus

besoin que jamais, daignez me rappeler à moi-même, & que votre douce voix supplée en ce cœur malade à celle de la raison.

Non, je l'ose espérer, je ne suis point tombé dans un abaissement éternel. Je sens ranimer en moi ce feu pur & saint dont j'ai brûlé; l'exemple de tant de vertus ne sera point perdu pour celui qui en fut l'objet, qui les aime, les admire, & veut les imiter sans cesse. O chère amante dont je dois honorer le choix! ô mes amis dont je veux recouvrer l'estime! mon ame se réveille & reprend dans les vôtres sa force & sa vie. Le chaste amour & l'amitié sublime me rendront le courage qu'un lâche désespoir fut prêt à m'ôter: les purs sentimens de mon cœur me tiendront lieu de sagesse; je serai par vous tout ce que je dois être, & je vous forcerai d'oublier ma chute, si je puis m'en relever un instant. Je ne fais ni ne veux favoir quel sort le ciel me réserve; quel qu'il puisse être, je veux me rendre digne de celui dont j'ai joui. Cette immor-

telle image que je porte en moi me servira d'égide , & rendra mon ame invulnérable aux coups de la fortune. N'ai-je pas assez vécu pour mon bonheur ? C'est maintenant pour sa gloire que je dois vivre. Ah ! que ne puis-je étonner le monde de mes vertus , afin qu'on pût dire un jour en les admirant : pouvoit-il moins faire ? il fut aimé de Julie.

P. S. Des nœuds abhorrés & peut-être inévitables ! Que signifient ces mots ? Ils sont dans sa lettre. Claire , je m'attends à tout ; je suis résigné , prêt à supporter mon sort. Mais ces mots.... jamais , quoi qu'il arrive , je ne partirai d'ici que je n'aye eu l'explication de ces mots-là.



L E T T R E X I.

D E J U L I E.

IL est donc vrai que mon ame n'est pas fermée au plaisir, & qu'un sentiment de joie y peut pénétrer encore ! Hélas ! je croyois depuis ton départ n'être plus sensible qu'à la douleur ; je croyois ne savoir que souffrir loin de toi, & je n'imaginois pas même des consolations à ton absence. Ta charmante lettre à ma cousine est venue me désabuser ; je l'ai lue & baisée avec des larmes d'attendrissement ; elle a répandu la fraîcheur d'une douce rosée sur mon cœur séché d'ennui & flétri de tristesse, & j'ai senti par la sérénité qui m'en est restée, que tu n'as pas moins d'ascendant de loin que de près sur les affections de ta Julie.

Mon ami, quel charme pour moi de te voir reprendre cette vigueur de sentimens qui convient au courage d'un

homme ! Je t'en estimerai davantage , & m'en mépriserai moins de n'avoir pas en tout avili la dignité d'un amour honnête , ni corrompu deux cœurs à la fois. Je te dirai plus , à présent que nous pouvons parler librement de nos affaires ; ce qui aggravoit mon désespoir , étoit de voir que le tien nous ôtoit la seule ressource qui pouvoit nous rester dans l'usage de tes talens. Tu connois maintenant le digne ami que le ciel t'a donné ; ce ne seroit pas trop de ta vie entière pour mériter ses bienfaits ; ce ne sera jamais assez pour réparer l'offense que tu viens de lui faire , & j'espère que tu n'auras plus besoin d'autre leçon , pour contenir ton imagination fougueuse. C'est sous les auspices de cet homme respectable que tu vas entrer dans le monde ; c'est à l'appui de son crédit , c'est guidé par son expérience que tu vas tenter de venger le mérite oublié des rigueurs de la fortune. Fais pour lui ce que tu ne ferois par pour toi ; tâche au moins d'honorer ses bontés , en ne les rendant

pas inutiles. Vois quelle riante perspective s'offre encore à toi ; vois quel succès tu dois espérer dans une carrière où tout concourt à favoriser ton zèle. Le ciel t'a prodigué ses dons ; ton heureux naturel , cultivé par ton goût , t'a doué de tous les talens : à moins de vingt-quatre ans tu joins les graces de ton âge à la maturité qui dédommage plus tard du progrès des ans :

Fruto senile in su'l giovenil fiore.

L'étude n'a point émouffé ta vivacité , ni appesanti ta personne : la fade galanterie n'a point rétréci ton esprit , ni hébété ta raison. L'ardent amour , en t'inspirant tous les sentimens sublimes dont il est le père , t'a donné cette élévation d'idée & cette justesse de sens (1) qui en sont inséparables. A sa douce chaleur j'ai vu ton ame déployer ses bril-

(1) Justesse de sens inséparable de l'amour : bonne Julie , elle ne brille pas ici dans le vôtre.

lantes facultés , comme une fleur s'ouvre aux rayons du soleil : tu as à la fois tout ce qui mène à la fortune & tout ce qui la fait mépriser. Il ne te manquoit , pour obtenir les honneurs du monde , que d'y daigner prétendre , & j'espère qu'un objet plus cher à ton cœur te donnera pour eux le zèle dont ils ne sont pas dignes.

O mon doux ami ! tu vas t'éloigner de moi !... O mon bien-aimé ! tu vas fuir ta Julie !... Il le faut ; il faut nous séparer , si nous voulons nous revoir heureux un jour , & l'effet des soins que tu vas prendre est notre dernier espoir. Puisse une si chère idée t'animer , te consoler durant cette amère & longue séparation ! puisse-t-elle te donner cette ardeur qui surmonte les obstacles & dompte la fortune ! Hélas ! le monde & les affaires feront pour toi des distractions continuelles , & feront une utile diversion aux peines de l'absence ! Mais je vais rester abandonnée à moi seule ou livrée aux persécutions ; & tout me

forcera de te regretter fans cesse. Heureuse au moins si de vaines alarmes n'aggravoient mes tourmens réels, & si avec mes propres maux je ne sentoís encore en moi tous ceux auxquels tu vas t'exposer.

Je frémis, en songeant aux dangers de mille espèces que vont courir ta vie & tes mœurs. Je prends en toi toute la confiance qu'un homme peut inspirer; mais puisque le sort nous sépare, ah! mon ami! pourquoi n'es-tu qu'un homme? Que de conseils te seroient nécessaires dans ce monde inconnu où tu vas t'engager! Ce n'est pas à moi, jeune, sans expérience, & qui ai moins d'étude & de réflexion que toi, qu'il appartient de te donner là-dessus des avis; c'est un soin que je laisse à Mylord Edouard. Je me borne à te recommander deux choses, parce qu'elles tiennent plus au sentiment qu'à l'expérience, & que, si je connois peu le monde, je crois bien connoître ton cœur; n'abandonne jamais la vertu, & n'oublie jamais ta Julie.

Je ne te rappellerai point tous ces argumens subtils que tu m'as toi-même appris à mépriser, qui remplissent tant de livres, & n'ont jamais fait un honnête-homme. Ah, les tristes raisonneurs! quels doux raviffemens leurs cœurs n'ont jamais sentis ni donnés! Laisse, mon ami, ces vains moralistes, & rentre au fond de ton ame; c'est-là que tu trouveras toujours la source de ce feu sacré qui nous embrâsa tant de fois de l'amour des sublimes vertus; c'est-là que tu verras ce simulacre éternel du vrai beau dont la contemplation nous anime d'un saint enthousiasme, & que nos passions fouillent sans cesse, sans pouvoir jamais l'effacer (1). Souviens-toi des larmes délicieuses qui couloient de nos yeux, des

(1) La véritable philosophie des amans est celle de Platon; durant le charme ils n'en ont jamais d'autre. Un homme ému ne peut quitter ce philosophe; un lecteur froid ne peut le souffrir.

palpitations qui suffoquoient nos cœurs agités, des transports qui nous élevoient au-dessus de nous mêmes, au récit de ces vies héroïques qui rendent le vice inexcusable, & font l'honneur de l'humanité. Veux-tu savoir laquelle est vraiment desirable, de la fortune ou de la vertu? Songe à celle que le cœur préfère quand son choix est impartial. Songe où l'intérêt nous porte en lisant l'histoire. T'avisas-tu jamais de desirer les trésors de Crésus, ni la gloire de César, ni le pouvoir de Néron, ni les plaisirs d'Héliogabale? Pourquoi, s'ils étoient heureux, tes desirs ne te mettoient-ils pas à leur place? C'est qu'ils ne l'étoient point, & tu le sentoient bien; c'est qu'ils étoient vils & méprisables, & qu'un méchant heureux ne fait envie à personne. Quels hommes contemplois-tu donc avec le plus de plaisir? Desquels adorois-tu les exemples? Auxquels aurois-tu mieux aimé ressembler? Charme inconcevable de la beauté qui ne périt point! c'étoit

l'Athénien buvant la ciguë, c'étoit Brutus mourant pour son pays, c'étoit Régulus au milieu des tourmens, c'étoit Caton déchirant ses entrailles, c'étoient tous ces vertueux infortunés qui te faisoient envie, & tu sentoies au fond de ton cœur la félicité réelle que couvroient leurs maux apparens. Ne crois pas que ce sentiment fût particulier à toi seul; il est celui de tous les hommes, & souvent même en dépit d'eux. Ce divin modèle que chacun de nous porte avec lui nous enchante malgré que nous en ayons; si-tôt que la passion nous permet de le voir, nous lui voulons ressembler, & si le plus méchant des hommes pouvoit être un autre que lui-même, il voudroit être un homme de bien.

Pardonne-moi ces transports, mon aimable ami; tu fais qu'ils me viennent de toi, & c'est à l'amour, dont je les tiens, à te les rendre. Je ne veux point t'enseigner ici tes propres maximes; mais t'en faire un moment l'application, pour voir ce qu'elles ont à ton usage; car voici

le temps de pratiquer tes propres leçons, & de montrer comment on exécute ce que tu fais dire. S'il n'est pas question d'être un Caton ni un Régulus, chacun pourtant doit aimer son pays, être intègre & courageux, tenir sa foi, même aux dépens de sa vie. Les vertus privées sont souvent d'autant plus sublimes qu'elles n'aspirent point à l'approbation d'autrui, mais seulement au bon témoignage de soi-même, & la conscience du juste lui tient lieu des louanges de l'univers. Tu sentiras donc que la grandeur de l'homme appartient à tous les états, & que nul ne peut être heureux, s'il ne jouit de sa propre estime; car si la véritable jouissance de l'ame est dans la contemplation du beau, comment le méchant peut-il l'aimer dans autrui, sans être forcé de se haïr lui-même?

Je ne crains pas que les sens & les plaisirs grossiers te corrompent. Ils sont des pièges peu dangereux pour un cœur sensible, & il lui en faut de plus délicats: mais je crains les maximes & les leçons

du monde ; je crains cette force terrible que doit avoir l'exemple universel & continuel du vice ; je crains les sophismes adroits dont il se colore : je crains, enfin , que ton cœur même ne t'en impose , & ne te rende moins difficile sur les moyens d'acquérir une considération que tu saurois dédaigner , si notre union n'en pouvoit être le fruit .

Je t'avertis , mon ami , de ces dangers ; ta sagesse fera le reste ; car c'est beaucoup pour s'en garantir que d'avoir su les prévoir. Je n'ajouterai qu'une réflexion qui l'emporte à mon avis sur la fausse raison du vice , sur les fieres erreurs des insensés , & qui doit suffire pour diriger au bien la vie de l'homme sage. C'est que la source du bonheur n'est toute entière ni dans l'objet désiré , ni dans le cœur qui le possède , mais dans le rapport de l'un & de l'autre ; & que , comme tous les objets de nos desirs ne sont pas propres à produire la félicité , tous les états du cœur ne sont pas propres à la sentir. Si l'ame la plus pure ne suffit pas seule à son propre

bonheur, il est plus sûr encore que toutes les délices de la terre ne fauroient faire celui d'un cœur dépravé : car il y a, des deux côtés, une préparation nécessaire, un certain concours dont résulte ce précieux sentiment recherché de tout être sensible, & toujours ignoré du faux sage qui s'arrête au plaisir du moment, faute de connoître un bonheur durable. Que serviroit donc d'acquérir un de ces avantages aux dépens de l'autre, de gagner au-dehors pour perdre encore plus au-dedans, & de se procurer les moyens d'être heureux en perdant l'art de les employer ? Ne vaut-il pas mieux encore, si l'on ne peut avoir qu'un des deux, sacrifier celui que le sort peut nous rendre à celui qu'on ne recouvre point, quand on l'a perdu ? Qui le doit mieux savoir que moi, qui n'ai fait qu'empoisonner les douceurs de ma vie, en pensant y mettre le comble ? Laisse donc dire les méchans qui montrent leur fortune & cachent leur cœur, & fois sûr que, s'il est un seul exemple du bonheur sur la

terre, il se trouve dans un homme de bien. Tu reçus du ciel cet heureux penchant à tout ce qui est bon & honnête; n'écoute que tes propres desirs; ne suis que tes inclinations naturelles; songe sur-tout à nos premières amours. Tant que ces momens purs & délicieux reviendront à ta mémoire, il n'est pas possible que tu cesses d'aimer ce qui te les rendit si doux, que le charme du beau moral s'efface dans ton ame, ni que tu veuilles jamais obtenir ta Julie par des moyens indignes de toi. Comment jouir d'un bien dont on auroit perdu le goût? Non, pour pouvoir posséder ce qu'on aime, il faut garder le même cœur qui l'a aimé.

Me voici à mon second point; car, comme tu vois, je n'ai pas oublié mon métier. Mon ami, l'on peut sans amour avoir les sentimens sublimes d'une ame forte: mais un amour tel que le nôtre l'anime & la soutient tant qu'il brûle: si-tôt qu'il s'éteint, elle tombe en langueur, & un cœur usé n'est plus propre à rien. Dis-moi, que ferions-nous, si

nous n'aimions plus ? Eh ! ne vaudroit-il pas mieux cesser d'être , que d'exister fans rien sentir ; & pourrois-tu te résoudre à traîner sur la terre l'insipide vie d'un homme ordinaire , après avoir goûté tous les transports qui peuvent ravir une ame humaine ? Tu vas habiter de grandes villes , où ta figure & ton âge , encore plus que ton mérite , tendront mille embûches à ta fidélité. L'insinuante coquetterie affectera le langage de la tendresse , & te plaira fans t'abuser ; tu ne chercheras point l'amour , mais les plaisirs : tu les goûteras séparés de lui & ne les pourras reconnoître. Je ne fais si tu retrouveras ailleurs le cœur de Julie ; mais je te défie de jamais retrouver auprès d'une autre ce que tu sentis auprès d'elle. L'épuisement de ton ame t'annoncera le sort que jè t'ai prédit ; la tristesse & l'ennui t'accableront au sein des amusemens frivoles. Le souvenir de nos premières amours te poursuivra malgré toi. Mon image cent fois plus belle que je ne fus jamais viendra tout-à-coup te surprendre. A

l'instant le voile du dégoût couvrira tous tes plaisirs, & mille regrets amers naîtront dans ton cœur. Mon bien-aimé, mon doux ami ! ah ! si jamais tu m'oublies... Hélas ! je ne ferai qu'en mourir ; mais toi tu vivras vil & malheureux, & je mourrai trop vengée.

Ne l'oublie donc jamais cette Julie qui fut à toi, & dont le cœur ne fera point à d'autres. Je ne puis rien te dire de plus dans la dépendance où le ciel m'a placée : mais après t'avoir recommandé la fidélité, il est juste de te laisser de la mienne le seul gage qui soit en mon pouvoir. J'ai consulté, non mes devoirs ; mon esprit égaré ne les connoît plus : mais mon cœur, dernière règle de qui n'en sauroit plus suivre ; & voici le résultat de ses inspirations. Je ne t'épouserai jamais sans le consentement de mon père ; mais je n'en épouserai jamais un autre sans ton consentement. Je t'en donne ma parole ; elle me sera sacrée, quoi qu'il en arrive ; & il n'y a point de force humaine qui puisse m'y faire manquer. Sois donc sans

inquiétude sur ce que je puis devenir en ton absence. Va, mon aimable ami, chercher sous les auspices du tendre amour un fort digne de le couronner. Ma destinée est dans tes mains, autant qu'il a dépendu de moi de l'y mettre, & jamais elle ne changera que de ton aveu.



L E T T R E X I I .

A J U L I E .

○ *QUAL fiamma di gloria , d'onore ,
Seorrer sento per tutte le vene ,
Alma grande , parlando con te !*

Julie , laisse-moi respirer. Tu fais bouillonner mon sang ; tu me fais tressaillir , tu me fais palpiter. Ta lettre brûle comme ton cœur du saint amour de la vertu , & tu portes au fond du mien son ardeur céleste. Mais pourquoi tant d'exhortations où il ne falloit que des ordres ? Crois que , si je m'oublie au point d'avoir besoin de raisons pour-bien faire , au moins ce n'est pas de ta part ; ta seule volonté me suffit. Ignores-tu que je ferai toujours ce qu'il te plaira , & que je ferai le mal même , avant de pouvoir te désobéir. Oui , j'aurois brûlé le Capitole si tu me l'avois commandé , parce que je t'aime plus que toutes choses ;

mais fais-tu bien pourquoi je t'aime ainsi? Ah! fille incomparable! c'est parce que tu ne peux rien vouloir que d'honnête, & que l'amour de la vertu rend plus invincible celui que j'ai pour tes charmes.

Je pars, encouragé par l'engagement que tu viens de prendre, & dont tu pouvois t'épargner le détour; car promettre de n'être à personne sans mon consentement, n'est-ce pas promettre de n'être qu'à moi? Pour moi, je le dis plus librement, & je t'en donne aujourd'hui ma foi d'homme de bien qui ne sera point violée; j'ignore dans la carrière où je vais m'essayer, pour te complaire, à quel sort la fortune m'appelle; mais jamais les nœuds de l'amour ni de l'hymen ne m'uniront à d'autre qu'à Julie d'Etange; je ne vis, je n'existe que pour elle, & mourrai libre ou son époux. Adieu, l'heure presse & je pars à l'instant.



L E T T R E X I I I.

A J U L I E.

J'ARRIVAI hier au soir à Paris, & celui qui ne pouvoit vivre séparé de toi par deux rues, en est maintenant à plus de cent lieues. O Julie! plains-moi, plains ton malheureux ami. Quand mon sang en longs ruisseaux auroit tracé cette route immense, elle m'eût paru moins longue; & je n'aurois pas senti défailir mon ame avec plus de langueur. Ah! si du moins je connoissois le moment qui doit nous rejoindre, ainsi que l'espace qui nous sépare, je compenserois l'éloignement des lieux par le progrès du temps; je compterois, dans chaque jour ôté de ma vie, les pas qui m'auroient rapproché de toi. Mais cette carrière de douleurs est couverte des ténèbres de l'avenir. Le terme qui doit la borner se dérobe à mes foibles yeux. O doute! ô supplice! mon cœur inquiet te cherche & ne trouve rien. Le soleil se

lève, & ne me rend plus l'espoir de te voir; il se couche, & je ne t'ai point vue; mes jours vuides de plaisir & de joie s'écoulent dans une longue nuit. J'ai beau vouloir ranimer en moi l'espérance éteinte; elle ne m'offre qu'une ressource incertaine & des consolations suspectes. Chère & tendre amie de mon cœur, hélas! à quels maux faut-il m'attendre, s'ils doivent égaler mon bonheur passé?

Que cette tristesse ne t'alarme pas, je t'en conjure; elle est l'effet passager de la solitude & des réflexions du voyage. Ne crains point le retour de mes premières foiblesses; mon cœur est dans ta main, ma Julie; &, puisque tu le soutiens, il ne se laissera plus abattre. Une des consolantes idées qui font le fruit de ta dernière lettre, est que je me trouve à présent porté par une double force, & quand l'amour auroit anéanti la mienne, je ne laisserois pas d'y gagner encore; car le courage qui me vient de toi me soutient beaucoup mieux que je n'aurois pu me soutenir moi-même. Je suis convaincu

qu'il n'est pas bon que l'homme soit seul. Les ames humaines veulent être accouplées pour valoir tout leur prix, & la force unie des amis, comme celle des lames d'un aimant artificiel, est incomparablement plus grande que la somme de leurs forces particulières. Divine amitié ! c'est-là ton triomphe. Mais qu'est-ce que la seule amitié auprès de cette union parfaite qui joint à toute l'énergie de l'amitié des liens cent fois plus sacrés ? Où sont-ils ces hommes grossiers qui ne prennent les transports de l'amour que pour une fièvre des sens, pour un desir de la nature avilie ? Qu'ils viennent, qu'ils observent, qu'ils sentent ce qui se passe au fond de mon cœur ; qu'ils voyent un amant malheureux éloigné de ce qu'il aime, incertain de le revoir jamais, sans espoir de recouvrer sa félicité perdue ; mais pourtant animé de ces feux immortels qu'il prit dans tes yeux & qu'ont nourri tes sentimens sublimes, prêt à braver la fortune, à souffrir ses revers, à se voir même privé de toi, & à faire, des vertus que tu lui

as inspirées, le digne ornement de cette empreinte adorable qui ne s'effacera jamais de son ame. Julie, eh! qu'aurois-je été sans toi? La froide raison m'eût éclairé, peut-être; tiède admirateur du bien, je l'aurois du moins aimé dans autrui. Je ferai plus; je saurai le pratiquer avec zèle, & pénétré de tes sages leçons, je ferai dire un jour à ceux qui nous auront connus; ô quels hommes nous ferions tous, si le monde étoit plein de Julies & de cœur qui les fussent aimer!

En méditant en route sur ta dernière lettre, j'ai résolu de rassembler en un recueil toutes celles que tu m'as écrites; maintenant que je ne puis plus recevoir tes avis de bouche. Quoiqu'il n'y en ait pas une que je ne sache par cœur, & bien par cœur, tu peux m'en croire; j'aime pourtant à les relire sans cesse; ne fut-ce que pour revoir les traits de cette main chérie, qui seule peut faire mon bonheur. Mais insensiblement le papier s'use; & avant qu'elles soient déchirées, je veux les copier toutes dans un

livre blanc que je viens de choisir exprès pour cela. Il est assez gros : mais je songe à l'avenir , & j'espère ne pas mourir assez jeune pour me borner à ce volume. Je destine les soirées à cette occupation charmante , & j'avancerai lentement pour la prolonger. Ce précieux recueil ne me quittera de mes jours ; il fera mon manuel dans le monde où je vais entrer ; il fera pour moi le contrepoison des maximes qu'on y respire ; il me consolera dans mes maux ; il préviendra ou corrigera mes fautes ; il m'instruira durant ma jeunesse ; il m'édifiera dans tous les temps , & ce seront , à mon avis , les premières lettres d'amour dont on aura tiré cet usage.

Quant à la dernière que j'ai présentement sous les yeux ; toute belle qu'elle me paroît , j'y trouve pourtant un article à retrancher. Jugement déjà fort étrange ; mais ce qui doit l'être encore plus , c'est que cet article est précisément celui qui te regarde , & je te reproche d'avoir même songé à l'écrire. Que me parles-tu de fidélité , de constance ? Autrefois tu

connoissois mieux mon amour & ton pouvoir. Ah ! Julie ! inspires-tu des sentimens périssables ; & , quand je ne t'aurois rien promis , pourrois-je cesser jamais d'être à toi ? Non , non ; c'est du premier regard de tes yeux , du premier mot de ta bouche , du premier transport de mon cœur que s'alluma dans lui cette flamme éternelle que rien ne peut plus éteindre. Ne t'eussé-je vue que ce premier instant , c'en étoit déjà fait , il étoit trop tard pour pouvoir jamais t'oublier. Et je t'oublierois maintenant ? Maintenant qu'enivré de mon bonheur passé , son seul souvenir suffit pour me le rendre encore ? Maintenant qu'oppressé du poids de tes charmes , je ne respire qu'en eux ? Maintenant que ma première ame est disparue , & que je suis animé de celle que tu m'as donnée ? Maintenant , ô Julie ! que je me dépîte contre moi , de t'exprimer si mal tout ce que je sens ? Ah ! que toutes les beautés de l'univers tentent de me séduire ; en est-il d'autres que la tienne à mes yeux ? que tout conspire à l'arracher

de mon cœur ; qu'on le perce ; qu'on le déchire , qu'on brise ce fidèle miroir de Julie ; sa pure image ne cessera de briller jusques dans le dernier fragment ; rien n'est capable de l'y détruire. Non , la suprême puissance elle-même ne sauroit aller jusques-là ; elle peut anéantir mon ame ; mais non pas faire qu'elle existe & cesse de l'adorer.

Mylord Edouard s'est chargé de te rendre compte à son passage de ce qui me regarde & de ses projets en ma faveur : mais je crains qu'il ne s'acquitte mal de cette promesse par rapport à ses arrangemens présens. Apprends qu'il ose abuser du droit qui lui donnent sur moi ses bienfaits , pour les étendre au-delà même de la bienfaisance. Je me vois , par une pension qu'il n'a pas tenu à lui de rendre irrévocable , en état de faire une figure fort au-dessus de ma naissance , & c'est peut-être ce que je serai forcé de faire à Londres pour suivre ses vues. Pour ici , où nulle affaire ne m'attache , je continuerai de vivre à ma manière , & ne serai point

renté d'employer en vaines dépenses l'excédent de mon entretien. Tu me l'as appris, ma Julie; les premiers besoins, ou du moins les plus sensibles, sont ceux d'un cœur bienfaisant, & tant que quelqu'un manque du nécessaire, quel honnête-homme a du superflu?



L E T T R E X I V.

A J U L I E.

(1) **J'**ENTRE avec une secrète horreur dans ce vaste désert du monde. Ce chaos

(1) Sans prévenir le jugement du lecteur, & celui de Julie sur ces relations, je crois pouvoir dire que, si j'allois à les faire & que je ne les fisse pas meilleures, je les ferois du moins fort différentes. J'ai été plusieurs fois sur le point de les ôter & d'en substituer de ma façon; enfin je les laisse, & je me vante de ce courage. Je me dis qu'un jeune homme de vingt-quatre ans entrant dans le monde ne doit pas le voir comme le voit un homme de cinquante, à qui l'expérience n'a que trop appris à le connoître. Je me dis encore que, sans y avoir fait un fort grand rôle, je ne suis pourtant plus dans le cas d'en pouvoir parler avec impartialité. Laissons donc ces lettres comme elles sont. Que les lieux communs usés restent; que les observations triviales restent; c'est un petit mal que tout cela. Mais, il importe à l'ami de la vérité, que, jusqu'à la fin de sa vie, ses passions ne souillent point ses écrits.

ne m'offre qu'une solitude affreuse, où règne un morne silence. Mon ame à la presse cherche à s'y répandre, & se trouve par-tout resserrée. Je ne suis jamais moins seul que quand je suis seul, disoit un ancien; moi, je ne suis seul que dans la foule, où je ne puis être ni à toi ni aux autres. Mon cœur voudroit parler, il sent qu'il n'est point écouté: il voudroit répondre; on ne lui dit rien qui puisse aller jusqu'à lui. Je n'entends point la langue du pays, & personne ici n'entend la mienne.

Ce n'est pas qu'on ne me fasse beaucoup d'accueil, d'amitiés, de prévenances, & que mille soins officieux n'y semblent voler au-devant de moi. Mais c'est précisément de quoi je me plains. Le moyen d'être aussi-tôt l'ami de quelqu'un qu'on n'a jamais vu? L'honnête intérêt de l'humanité, l'épanchement simple & touchant d'une ame franche, ont un langage bien différent des fausses démonstrations de la politesse, & des dehors trompeurs que l'usage du monde exige. J'ai grande peur

que celui qui, dès la première vue, me traite comme un ami de vingt ans, ne me traitât au bout de vingt ans comme un inconnu, si j'avois quelque important service à lui demander; & quand je vois des hommes si dissipés prendre un intérêt si tendre à tant de gens, je présumerois volontiers qu'ils n'en prennent à personne.

Il y a pourtant de la réalité à tout cela; car le François est naturellement bon; ouvert, hospitalier, bienfaisant; mais il y a aussi mille manières de parler qu'il ne faut pas prendre à la lettre; mille offres apparentes, qui ne sont faites que pour être refusées; mille espèces de pièges que la politesse tend à la bonne-foi rustique. Je n'entendis jamais tant dire: comptez sur moi dans l'occasion; disposez de mon crédit, de ma bourse, de ma maison, de mon équipage. Si tout cela étoit sincère & pris au mot, il n'y auroit pas de peuple moins attaché à la propriété, la communauté des biens seroit ici presque établie; le plus riche offrant sans cesse, & le plus pauvre acceptant toujours, tout

se mettroit naturellement de nouveau, & Sparte même eût eu des partages moins égaux qu'ils ne seroient à Paris. Au lieu de cela, c'est peut-être la ville du monde où les fortunes sont les plus inégales, & où règnent à la fois la plus somptueuse opulence & la plus déplorable misère. Il n'en faut pas davantage pour comprendre ce que signifie cette apparente commisération qui semble toujours aller au-devant des besoins d'autrui, & cette facile tendresse de cœur qui contracte en un moment des amitiés éternelles.

Au lieu de tous ces sentimens suspects & de cette confiance trompeuse, veux-je chercher des lumières & de l'instruction? C'en est ici l'aimable source, & l'on est d'abord enchanté du savoir & de la raison qu'on trouve dans les entretiens, non-seulement des savans & des gens de lettres, mais des hommes de tous les états, & même des femmes : le ton de la conversation y est coulant & naturel ; il n'est ni pesant ni frivole ; il est savant sans pédanterie, gai sans tumulte, poli sans

affection, galant fans fadeur, badin fans équivoque. Ce ne font ni des dissertations ni des épigrammes; on y raisonne fans argumenter; on y plaifantè fans jeux de mots; on y associe avec art l'esprit & la raison, les maximes & les faillies, la fatyre aiguë, l'adroite flatterie & la morale austère. On y parle de tout pour que chacun ait quelque chose à dire; on n'approfondit point les questions, de peur d'ennuyer; on les propose comme en passant, on les traite avec rapidité, la précision mène à l'élégance; chacun dit son avis & l'appuie en peu de mots; nul n'attaque avec chaleur celui d'autrui, nul ne défend opiniâtrément le sien; on discute pour s'éclairer, on s'arrête avant la dispute; chacun s'instruit, chacun s'amuse, tous s'en vont contens, & le sage même peut rapporter de ces entretiens des sujets dignes d'être médités en silence.

Mais, au fond, que penfes-tu qu'on apprenne dans ces conversations si charmantes? A juger sainement des choses

du monde, à bien user de la société, à connoître au moins les gens avec qui l'on vit? Rien de tout cela, ma Julie. On y apprend à plaider avec art la cause du mensonge, à ébranler, à force de philosophie, tous les principes de la vertu; à colorer de sophismes subtils ses passions & ses préjugés, & à donner à l'erreur un certain tour à la mode selon les maximes du jour. Il n'est point nécessaire de connoître le caractère des gens, mais seulement leurs intérêts, pour deviner à-peu-près ce qu'ils diront de chaque chose. Quand un homme parle, c'est, pour ainsi dire, son habit & non pas lui qui a un sentiment, & il en changera sans façon tout aussi souvent que d'état. Donnez-lui tour-à-tour une longue per-ruque, un habit d'ordonnance & une croix pectorale, vous l'entendrez successivement prêcher avec le même zèle les loix, le despotisme & l'inquisition. Il y a une raison commune pour la robe, une autre pour la finance, une autre

pour l'épée. Chacun prouve très-bien que les deux autres sont mauvaises, conséquence facile à tirer pour les trois (1). Ainsi nul ne dit jamais ce qu'il pense, mais ce qu'il lui convient de faire penser à autrui, & le zèle apparent de la vérité n'est jamais en eux que le masque de l'intérêt.

Vous croiriez que les gens isolés qui vivent dans l'indépendance ont au moins un esprit à eux, point du tout; autres machines qui ne pensent point, & qu'on fait penser par ressort. On n'a qu'à s'in-

(1) On doit passer ce raisonnement à un Suisse qui voit son pays fort bien gouverné, sans qu'aucune des trois professions y soit établie. Quoi! l'Etat peut-il subsister sans défenseurs? Non; il faut des défenseurs à l'Etat: mais tous les Citoyens doivent être soldats par devoir, aucun par métier. Les mêmes hommes chez les Romains & chez les Grecs étoient Officiers au camp, Magistrats à la ville, & jamais ces deux fonctions ne furent mieux remplies que quand on ne connoissoit pas ces bizarres préjugés d'Etat qui les séparent & les déshonorent.

former de leurs sociétés, de leurs coteries, de leurs amis, des femmes qu'ils voient, des auteurs qu'ils connoissent : là-dessus on peut d'avance établir leur sentiment futur sur un livre prêt à paroître & qu'ils n'ont point lu, sur une pièce prête à jouer & qu'ils n'ont point vue, sur tel ou tel auteur qu'ils ne connoissent point, sur tel ou tel systême dont ils n'ont aucune idée. Et comme la pendule ne se monte ordinairement que pour vingt-quatre heures, tous ces gens-là s'en vont chaque soir apprendre dans leurs sociétés ce qu'ils penseront le lendemain.

Il y a ainsi un petit nombre d'hommes & de femmes qui pensent pour tous les autres, & pour lesquels tous les autres parlent & agissent ; & , comme chacun songe à son intérêt, personne au bien commun, & que les intérêts particuliers sont toujours opposés entre eux, c'est un choc perpétuel de brigues & de cabales, un flux & reflux de préjugés, d'opinions contraires, où les plus échauffés, animés

par les autres, ne savent presque jamais de quoi il est question. Chaque coterie a ses règles, ses jugemens, ses principes qui ne sont point admis ailleurs. L'honnête-homme d'une maison est un frippon dans la maison voisine. Le bon, le mauvais, le beau, le laid, la vérité, la vertu n'ont qu'une existence locale & circonscrite. Qui-conque aime à se répandre & fréquente plusieurs sociétés, doit être plus flexible qu'Alcibiade, changer de principe comme d'assemblées, modifier son esprit, pour ainsi dire, à chaque pas, & mesurer ses maximes à la toise. Il faut qu'à chaque visite il quitte en entrant son ame s'il en a une; qu'il en prenne une autre aux couleurs de la maison, comme un laquais prend un habit de livrée; qu'il la pose de même, en sortant, & reprenne, s'il veut, la sienne jusqu'à nouvel échange.

Il y a plus, c'est que chacun se met sans cesse en contradiction avec lui-même, sans qu'on s'avise de le trouver mauvais. On a des principes pour la conversation

& d'autres pour la pratique ; leur opposition ne scandalise personne , & l'on est convenu qu'ils ne se ressembleroient point entre eux. On n'exige pas même d'un auteur , sur - tout d'un moraliste , qu'il parle comme ses livres , ni qu'il agisse comme il parle. Ses écrits , ses discours , sa conduite sont trois choses toutes différentes , qu'il n'est point obligé de concilier. En un mot , tout est absurde & rien ne choque , parce qu'on y est accoutumé , & il y a même à cette inconséquence une sorte de bon air dont bien des gens se font honneur. En effet , quoique tous prêchent avec zèle les maximes de leur profession , tous se piquent d'avoir le ton d'une autre. Le Robin prend l'air cavalier ; le Financier fait le seigneur ; l'Evêque a le propos galant ; l'homme de Cour parle philosophie ; l'homme d'Etat de bel-esprit ; il n'y a pas jusqu'au simple artisan qui , ne pouvant prendre un autre ton que le sien , se met en noir les dimanches pour avoir l'air d'un homme de Palais. Les militaires seuls , dédaignent

rous les autres états , garde fans façon le ton du leur , & font insupportables de bonne-foi. Ce n'est pas que M. de Muralt n'eût raison , quand il donnoit la préférence à leur société ; mais ce qui étoit vrai de son temps ne l'est plus aujourd'hui. Le progrès de la littérature a changé en mieux le ton général ; les militaires seuls n'en ont point voulu changer ; & le leur , qui étoit le meilleur auparavant , est enfin devenu le pire (1).

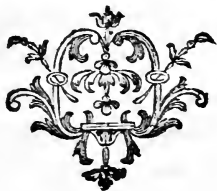
Ainsi les hommes à qui l'on parle , ne sont point ceux avec qui l'on converse ; leurs sentimens ne partent point de leur cœur , leurs lumières ne sont point dans leur esprit , leurs discours ne représen-

(1) Ce jugement , vrai ou faux , ne peut s'entendre que des subalternes , & de ceux qui ne vivent pas à Paris : car tout ce qu'il y a d'illustre dans le royaume est au service , & la cour même est toute militaire. Mais il y a une grande différence , pour les manières que l'on contracte , entre faire campagne en temps de guerre , & passer sa vie dans des garnisons.

tent point leurs pensées ; on n'appërçoit d'eux que leur figure , & l'on est dans une assemblée à-peu-près comme devant un tableau mouvant , où le spectateur paisible est le seul être mù par lui-même.

Telle est l'idée que je me suis formée de la grande société sur celle que j'ai vue à Paris. Cette idée est peut être plus relative à ma situation particulière qu'au véritable état des choses , & se reformera sans doute , sur de nouvelles lumières. D'ailleurs , je ne fréquente que les sociétés où les amis de Mylord Edouard m'ont introduit , & je suis convaincu qu'il faut descendre dans d'autres états pour connoître les véritables mœurs d'un pays ; car celles des riches sont presque par-tout les mêmes. Jetâcherai de m'éclaircir mieux dans la suite. En attendant , juge si j'ai raison d'appeller cette foule un désert , & de m'effrayer d'une solitude où je ne trouve qu'une vaine apparence de sentimens & de vérité , qui change à

chaque instant & se détruit elle-même, où je n'apperçois que larves & fantômes qui frappent l'œil un moment, & disparaissent aussi-tôt qu'on les veut saisir. Jusqu'ici j'ai vu beaucoup de masques; quand verrai-je des visages d'hommes?



L E T T R E X V.

D E J U L I E.

Q U I, mon ami, nous ferons unis malgré notre éloignement, nous ferons heureux en dépit du sort. C'est l'union des cœurs qui fait leur véritable félicité; leur attraction ne connoît point la loi des distances, & les nôtres se toucheroient aux deux bouts du monde. Je trouve, comme toi, que les amans ont mille moyens d'adoucir le sentiment de l'absence, & de se rapprocher en un moment. Quelquefois même on se voit plus souvent encore que quand on se voyoit tous les jours; car si-tôt qu'un des deux est seul, à l'instant tous deux sont ensemble. Si tu goûtes ce plaisir tous les soirs, je le goûte cent fois le jour; je vis plus solitaire; je suis environnée de tes vestiges, & je ne saurois fixer les yeux sur les objets qui

m'entourent , fans te voir tout autour de moi.

Qui cantò dolcemente , e qui s'affise :

Qui si rivolse , e qui ritenne il passo ;

Qui co' begli occhi mi trasi il core :

Qui disse una parola , e qui sorrise.

Mais toi , fais-tu t'arrêter à ces situations paisibles ? fais-tu goûter un amour tranquille & tendre qui parle au cœur fans émouvoir les sens , & tes regrets font-ils aujourd'hui plus sages que tes desirs ne l'étoient autrefois ? Le ton de ta première lettre me fait trembler. Je redoute cet emportement trompeur , d'autant plus dangereux que l'imagination qui les excite n'a point de bornes , & je crains que tu n'outrages ta Julie à force de l'aimer. Ah ! tu ne sens pas ; non , ton cœur peu délicat ne sent pas combien l'amour s'offense d'un vain hommage ; tu ne songes ni que ta vie est à moi , ni qu'on court souvent à la mort , en croyant servir la nature. Homme sensuel , ne sauras-tu

jamais aimer ? Rappelle-toi , rappelle-toi ce sentiment si calme & si doux que tu connus une fois , & que tu décrivis d'un ton si touchant & si tendre. S'il est le plus délicieux qu'ait jamais savouré l'amour heureux , il est le seul permis aux amans séparés ; & , quand on l'a pu goûter un moment , on n'en doit plus regretter d'autres. Je me souviens des réflexions que nous faisons , en lisant ton Plutarque , sur un goût dépravé qui outrage la nature. Quand ces tristes plaisirs n'auroient que de n'être pas partagés , c'en seroit assez , disions-nous , pour les rendre insipides & méprisables. Appliquons la même idée aux erreurs d'une imagination trop active , elle ne leur conviendra pas moins. Malheureux ! de quoi jouis-tu , quand tu es seul à jouir ? Ces voluptés solitaires sont des voluptés mortes. O amour , les tiennes sont vives , c'est l'union des ames qui les anime , & le plaisir qu'on donne à ce qu'on aime , fait valoir celui qu'il nous rend.

Dis-moi ,

Dis-moi, je te prie, mon cher ami; en quelle langue, ou plutôt en quel jargon, est la relation de ta dernière lettre? Ne serois-ce point là par hasard du bel-esprit? Si tu as dessein de t'en servir souvent avec moi, tu devrois bien m'en envoyer le dictionnaire. Qu'est-ce, je te prie, que le sentiment de l'habit d'un homme? Qu'une ame qu'on prend comme un habit de livrée? Que des maximes qu'il faut mesurer à la toise? Que veux-tu qu'une pauvre Suissesse entende à ces sublimes figures? Au lieu de prendre, comme les autres, des ames aux couleurs des maisons, ne voudrois-tu point déjà donner à ton esprit la teinte de celui du pays? Prends garde, mon bon ami; j'ai peur qu'elle n'aille pas bien sur ce fond-là. A ton avis, les *Traflati* du Cavalier Marin dont tu t'es si souvent moqué, approcheront-ils jamais de ces métaphores? & si l'on peut faire opiner l'habit d'un homme dans une lettre, pourquoi

ne feroit-on pas fuer le feu (1) dans un sonnet ?

Observer en trois semaines toutes les sociétés d'une grande ville ; assigner le caractère des propos qu'on y tient, y distinguer exactement le vrai du faux, le réel de l'apparent, & ce qu'on y dit de ce qu'on y pense ; voilà ce qu'on accuse les François de faire quelquefois chez les autres peuples, mais ce qu'un étranger ne doit point faire chez eux ; car ils valent bien la peine d'être étudiés posément. Je n'approuve pas non plus qu'on dise du mal du pays où l'on vit & où l'on est bien traité ; j'aimerois mieux qu'on se laissât tromper par les apparences, que de moraliser aux dépens de ses hôtes. Enfin, je tiens pour suspect tout observateur qui se pique d'esprit : je crains toujours que, sans y songer, il ne sacrifie la vérité des choses à l'éclat des pensées,

(1) *Sudate, o sochi, à preparar metalli.*
Vers d'un sonnet du Cavalier Marin.

& ne fasse jouer sa phrase aux dépens de la justice.

Tu ne l'ignores pas, mon ami ; l'esprit, dit notre Muralt, est la manie des François ; je te trouve du penchant à la même manie, avec cette différence qu'elle a chez eux de la grace, & que de tous les peuples du monde c'est à nous qu'elle sied le moins. Il y a de la recherche & du jeu dans plusieurs de tes lettres. Je ne parle point de ce tour vif & de ces expressions animées qu'inspire la force du sentiment ; je parle de cette gentillesse de style qui, n'étant point naturelle, ne vient d'elle-même à personne, & marque la prétention de celui qui s'en sert. Eh, Dieu ! des prétentions avec ce qu'on aime, n'est-ce pas plutôt dans l'objet aimé qu'on les doit placer, & n'est-on pas glorieux soi-même de tout le mérite qu'il a de plus que nous ? Non, si l'on anime les conversations indifférentes de quelques faillies qui passent comme des traits, ce n'est point entre deux amans que ce langage est de saison, & le jargon fleuri de la galanterie est

beaucoup plus éloigné du sentiment que le ton le plus simple qu'on puisse prendre. J'en appelle à toi-même. L'esprit eût-il jamais le temps de se montrer dans nos têtes-à-têtes, & si le charme d'un entretien passionné l'écarte & l'empêche de paroître, comment des lettres que l'absence remplit toujours d'un peu d'amertume & où le cœur parle avec plus d'attendrissement, le pourroient-elles supporter? Quoique toute grande passion soit sérieuse, & que l'excessive joie elle-même arrache des pleurs plutôt que des ris, je ne veux pas pour cela que l'amour soit toujours triste; mais je veux que sa gaieté soit simple, sans ornement, sans art, nue comme lui; en un mot, qu'elle brille de ses propres graces, & non de la parure du bel-esprit.

L'inséparable, dans la chambre de laquelle je t'écris cette lettre, prétend que j'étois, en la commençant, dans cet état d'enjouement que l'amour inspire ou tolère; mais je ne fais ce qu'il est devenu. A mesure que j'avançois, une certaine

langueur s'emparoit de mon ame, & me laissoit à peine la force de t'écrire les injures que la mauvaise a voulu t'adresser : car il est bon de t'avertir que la critique de ta critique est bien plus de sa façon que de la mienne; elle m'en a dicté sur-tout le premier article en riant comme une folle, & sans me permettre d'y rien changer. Elle dit que c'est pour t'apprendre à manquer de respect au Marini qu'elle protège & que tu plaisantes.

Mais fais-tu bien ce qui nous met toutes deux de si bonne humeur ? C'est son prochain mariage. Le contrat fut passé hier au soir, & le jour est pris de lundi en huit. Si jamais amour fut gai, c'est assurément le sien; on ne vit de la vie une fille si bouffonnement amoureuse. Ce bon M. d'Orbe, à qui de son côté la tête en tourne, est enchanté d'un accueil si folâtre. Moins difficile que tu n'étois autrefois, il se prête avec plaisir à la plaisanterie, & prend pour un chef-d'œuvre de l'amour, l'art d'égayer sa maîtresse. Pour elle, on a beau la prêcher, lui

représenter la bienfiance, lui dire que si près du terme elle doit prendre un maintien plus sérieux, plus grave, & faire un peu mieux les honneurs de l'état qu'elle est prête à quitter. Elle traite tout cela de sottises simagrées; elle soutient en face à M. d'Orbe que le jour de la cérémonie elle sera de la meilleure humeur du monde, & qu'on ne sauroit aller trop gaiement à la noce. Mais la petite dissimulée ne dit pas tout; je lui ai trouvé ce matin les yeux rouges; & je parie bien que les pleurs de la nuit paient les ris de la journée. Elle va former de nouvelles chaînes qui relâcheront les doux liens de l'amitié; elle va commencer une manière de vivre différente de celle qui lui fut chère; elle étoit contente & tranquille; elle va courir les hafards auxquels le meilleur mariage expose; &, quoi qu'elle en dise, comme une eau pure & calme commence à se troubler aux approches de l'orage, son cœur timide & chaste ne voit point sans quelque alarme le prochain changement de son sort.

O mon ami, qu'ils sont heureux ! Ils s'aiment ; ils vont s'épouser ; ils jouiront de leur amour sans obstacles, sans craintes, sans remords ! Adieu, adieu, je n'en puis dire davantage.

P. S. Nous n'avons vu Mylord Edouard qu'un moment, tant il étoit pressé de continuer sa route. Le cœur plein de ce que nous lui devons, je voulois lui montrer mes sentimens & les tiens ; mais j'en ai une espèce de honte. En vérité, c'est faire injure à un homme comme lui de le remercier de rien.



L E T T R E X V I.

A J U L I E.

QUE les passions impétueuses rendent les hommes enfans ! Qu'un amour forcené se nourrit aisément de chimères, & qu'il est aisé de donner le change à des desirs extrêmes par les plus frivoles objets ! J'ai reçu ta lettre avec les mêmes transports que m'auroit causé ta présence, & dans l'emportement de ma joie, un vain papier me tenoit lieu de toi. Un des plus grands maux de l'absence, & le seul auquel la raison ne peut rien, c'est l'inquiétude sur l'état actuel de ce qu'on aime. Sa santé, sa vie, son repos, son amour, tout échappe à qui craint de tout perdre ; on n'est pas plus sûr du présent que de l'avenir, & tous les accidens possibles se réalisent sans cesse dans l'esprit d'un amant qui les redoute. Enfin je respire, je vis, tu te portes bien, tu m'aimes, ou plutôt il y a dix jours que tout cela étoit

vrai ; mais qui me répondra d'aujourd'hui ? O absence ! ô tourment ! ô bizarre & funeste état , où l'on ne peut jouir que du moment passé , & où le présent n'est point encore.

Quand tu ne m'aurois pas parlé de l'inséparable , j'aurois connu sa malice dans la critique de ma relation , & sa rancune dans l'apologie du Marini , mais s'il m'étoit permis de faire la mienne , je ne resterois pas sans réplique.

Premièrement , ma cousine , (car c'est à elle qu'il faut répondre ,) quant au style , j'ai pris celui de la chose ; j'ai tâché de vous donner à la fois l'idée & l'exemple du ton des conversations à la mode ; & , suivant un ancien précepte , je vous ai écrit à-peu-près comme on parle en certaines sociétés. D'ailleurs , ce n'est pas l'usage des figures , mais leur choix , que je blâme dans le Cavalier Marin. Pour peu qu'on ait de chaleur dans l'esprit , on a besoin de métaphores & d'expressions figurées pour se faire entendre. Vos lettres mêmes en sont pleines sans que

vous y songiez, & je soutiens qu'il n'y a qu'un géomètre & un sot qui puissent parler sans figures. En effet, un même jugement n'est-il pas susceptible de cent degrés de force? Et comment déterminer celui de ces degrés qu'il doit avoir, si non par le tour qu'on lui donne? Mes propres phrases me font rire, je l'avoue, & je les trouve absurdes, grace au soin que vous avez pris de les isoler; mais laissez-les où je les ai mises, vous les trouverez claires & même énergiques. Si ces yeux éveillés, que vous savez si bien faire parler, étoient séparés l'un de l'autre, & de votre visage; cousine, que pensez-vous qu'ils diroient avec tout leur feu? Ma foi, rien du tout; pas même à M. d'Orbe.

La première chose qui se présente à observer dans un pays où l'on arrive, n'est-ce pas le ton général de la société! Eh bien! c'est aussi la première observation que j'ai faite dans celui-ci, & je vous ai parlé de ce qu'on dit à Paris & non pas de ce qu'on y fait. Si j'ai remar-

qué du contraste entre les discours, les sentimens & les actions des honnêtes gens; c'est que ce contraste saute aux yeux au premier instant. Quand je vois les mêmes hommes changer de maximes selon les coteries, molinistes dans l'une, jansénistes dans l'autre, vils courtisans chez un ministre, frondeurs mutins chez un mécontent; quand je vois un homme doré décrier le luxe, un financier les impôts; un prélat le dérèglement; quand j'entends une femme de la cour parler de modestie, un grand seigneur de vertu, un auteur de simplicité, un abbé de religion, & que ces absurdités ne choquent personne, ne dois-je pas conclure à l'instant qu'on ne se soucie pas plus ici d'entendre la vérité que de la dire, & que, loin de vouloir persuader les autres quand on leur parle, on ne cherche pas même à leur faire penser qu'on croit ce qu'on leur dit?

Mais c'est assez plaisanter avec la cousine. Je laisse un ton qui nous est étranger à tous trois, & j'espère que tu ne me verras pas plus prendre le goût de la satyre

que celui du bel-esprit. C'est à toi, Julie ; qu'il faut à présent répondre ; car je fais distinguer la critique badine des reproches sérieux.

Je ne conçois pas comment vous avez pu prendre toutes deux le change sur mon objet. Ce ne sont point les François que je me suis proposé d'observer : car si le caractère des nations ne peut se déterminer que par leurs différences, comment moi, qui n'en connois encore aucune autre, entreprendrois-je de peindre celle-ci ? Je ne ferois pas, non plus, si maladroit que de choisir la capitale pour le lieu de mes observations. Je n'ignore pas que les capitales diffèrent moins entre elles que les peuples, & que les caractères nationaux s'y effacent & confondent en grande partie, tant à cause de l'influence commune des cours qui se ressemblerent toutes, que par l'effet commun d'une société nombreuse & resserrée, qui est le même à-peu-près sur tous les hommes, & l'emporte à la fin sur le caractère originel.

Si je voulois étudier un peuple, c'est dans les provinces reculées, où les habitans ont encore leurs inclinations naturelles, que j'irois les observer. Je parcourrois lentement, & avec soin, plusieurs de ces provinces, les plus éloignées les unes des autres; toutes les différences que j'observerois entre elles me donneroient le génie particulier de chacune; tout ce qu'elles auroient de commun, & que n'auroient pas les autres peuples, formeroit le génie national, & ce qui se trouveroit partout, appartiendrait en général à l'homme. Mais je n'ai ni ce vaste projet, ni l'expérience nécessaire pour le suivre. Mon objet est de connoître l'homme, & ma méthode de l'étudier dans ses diverses relations. Je ne l'ai vu jusqu'ici qu'en petites sociétés, épars & presque isolé sur la terre. Je vais maintenant le considérer entassé par multitudes dans les mêmes lieux, & je commencerai à juger par-là des vrais effets de la société; car s'il est constant qu'elle rende les hommes

meilleurs , plus elle est nombreuse & rapprochée , mieux ils doivent valoir ; & les mœurs , par exemple , seront beaucoup plus pures à Paris que dans le Valais : que si l'on trouvoit le contraire , il faudroit tirer une conséquence opposée.

Cette méthode pourroit , j'en conviens , me mener encore à la connoissance des peuples , mais par une voie si longue & si détournée , que je ne serois peut-être de ma vie en état de prononcer sur aucun d'eux. Il faut que je commence par tout observer dans le premier où je me trouve ; que j'assigne ensuite les différences , à mesure que je parcourrai les autres pays ; que je compare la France à chacun d'eux , comme on décrit l'olivier sur un saule , ou le palmier sur un sapin ; & que j'attende à juger du premier peuple observé , que j'aie observé tous les autres.

Veilles donc , ma charmante prêcheuse , distinguer ici l'observation philosophique de la satyre nationale. Ce ne sont point les Parisiens que j'étudie ,

mais les habitans d'une grande ville, & je ne fais si ce que j'en vois ne convient pas à Rome & à Londres tout aussi bien qu'à Paris. Les règles de la morale ne dépendent point des usages des peuples; ainsi, malgré les préjugés dominans, je sens fort bien ce qui est mal en soi; mais ce mal, j'ignore s'il faut l'attribuer au François ou à l'homme, & s'il est l'ouvrage de la coutume ou de la nature. Le tableau de vice offense en tous lieux un œil impartial, & l'on n'est pas plus blâmable de le reprendre dans un pays où il règne, quoiqu'on y soit, que de relever les défauts de l'humanité, quoiqu'on vive avec les hommes. Ne suis-je pas à présent moi-même un habitant de Paris? Peut-être, sans le savoir, ai-je déjà contribué, pour ma part, au désordre que j'y remarque; peut-être un trop long séjour y corromproit-il ma volonté même; peut-être au bout d'un an ne serois-je plus qu'un bourgeois, si, pour être digne de toi, je ne gardois

l'ame d'un homme libre & les mœurs d'un citoyen. Laisse-moi donc te peindre sans contrainte des objets auxquels je rougisse de ressembler, & m'animer au pur zèle de la vérité par le tableau de la flatterie & du mensonge.

Si j'étois le maître de mes occupations & de mon sort, je faurois, n'en doute pas, choisir d'autres sujets de lettres, & tu n'étois pas mécontente de celles que je t'écrivois de Meillerie & du Valais; mais, chère amie, pour avoir la force de supporter le fracas du monde où je suis contraint de vivre, il faut bien au moins que je me console à te le décrire, & que l'idée de te préparer des relations m'excite à en chercher les sujets. Autrement le découragement va m'atteindre à chaque pas; & il faudra que j'abandonne tout, si tu ne veux rien voir avec moi. Pense que, pour vivre d'une manière si peu conforme à mon goût, je fais un effort qui n'est pas indigne de sa cause; &, pour juger quels soins me peuvent

mener à toi , souffre que je te parle quelquefois des maximes qu'il faut connoître & des obstacles qu'il faut surmonter.

Malgré ma lenteur , malgré mes distractions inévitables , mon recueil étoit fini , quand ta lettre est arrivée heureusement pour le prolonger , & j'admire , en le voyant si court , combien de choses ton cœur m'a su dire en si peu d'espace. Non ; je soutiens qu'il n'y a point de lecture aussi délicieuse , même pour qui ne te connoîtroit pas , s'il avoit une ame semblable aux nôtres : mais comment ne te pas connoître en lisant tes lettres ? Comment prêter un ton si touchant & des sentimens si tendres à une autre figure que la tienne ? A chaque phrase ne voit-on pas le doux regard de tes yeux ? A chaque mot n'entend-on pas ta voix charmante ? Quelle autre que Julie a jamais aimé , pensé , parlé , agi , écrit comme elle ? Ne sois donc pas surprise si tes lettres qui te peignent si bien , font quelquefois sur ton idolâtre amant le même effet que ta présence. En les relisant , je perds la

raison, ma tête s'égaré dans un délire continuel, un feu dévorant me consume, mon sang s'allume & pétille, une fureur me fait tressaillir. Je crois te voir, te toucher, te presser contre mon sein.... Objet adoré, fille enchanteresse, source de délice & de volupté, comment, en te voyant, ne pas voir les houris faites pour les bienheureux ? Ah ! viens !... je la sens.... elle m'échappe, & je n'embrasse qu'une ombre..... Il est vrai, chère amie, tu est trop belle & tu fus trop tendre pour mon foible cœur ; il ne peut oublier ni ta beauté ni tes caresses : tes charmes triomphent de l'absence, ils me poursuivent par-tout, ils me font craindre la solitude, & c'est le comble de ma misère de n'oser m'occuper toujours de toi.

Ils seront donc unis malgré les obstacles, ou plutôt ils le sont au moment que j'écris. Aimables & dignes époux ! Puiffe le ciel les combler du bonheur que mérite leur sage & paisible amour, l'innocence de leurs mœurs, l'honnêteté

de leurs ames ! puisse le ciel les combler du bonheur précieux dont il est si avare envers les cœurs faits pour le goûter ! Qu'ils feront heureux , s'il leur accorde , hélas ! tout ce qu'il nous ôte : mais pourtant ne sens-tu pas quelque sorte de consolation dans nos maux ? Ne sens-tu pas que l'excès de notre misère n'est point non plus sans dédommagement , & que , s'ils ont des plaisirs dont nous sommes privés , nous en avons aussi qu'ils ne peuvent connoître ? Oui , ma douce amie , malgré l'absence , les privations , les alarmes ; malgré le désespoir même , les puissans élancemens de deux cœurs l'un vers l'autre ont toujours une volupté secrète ignorée des ames tranquilles. C'est un des miracles de l'amour de nous faire trouver du plaisir à souffrir ; & nous regarderions comme le pire des malheurs , un état d'indifférence & d'oubli qui nous ôteroit tout le sentiment de nos peines. Plaignons donc notre sort , ô Julie ! mais n'envions celui de personne. Il n'y a point , peut-être , à tout prendre , d'exif-

tence préférable à la nôtre; & comme la divinité tire tout son bonheur d'elle-même, les cœurs qu'échauffe un feu céleste, trouvent dans leurs propres sentimens une sorte de jouissance pure & délicieuse, indépendante de la fortune & du reste de l'univers.



L E T T R E X V I I.

A J U L I E.

ENFIN me voilà tout-à-fait dans le monde. Mon recueil fini, j'ai commencé de fréquenter les spectacles & de souper en ville. Je passe ma journée entière dans le monde, je prête mes oreilles & mes yeux à tout ce qui les frappe; &, n'appercevant rien qui te ressemble, je me recueille au milieu du bruit & converse en secret avec toi. Ce n'est pas que cette vie bruyante & tumultueuse n'ait aussi quelque sorte d'attrait, & que la prodigieuse diversité d'objets n'offre de certains agrémens à de nouveaux débarqués; mais pour les sentir, il faut avoir le cœur vuide & l'esprit frivole; l'amour & la raison semblent s'unir pour m'en dégoûter. Comme tout n'est qu'une vaine apparence, & que tout change à chaque instant, je n'ai le temps d'être ému de rien, ni celui de ne rien examiner.

Ainsi je commence à voir les difficultés de l'étude du monde, & je ne fais pas même quelle place il faut occuper pour le bien connoître. Le philosophe en est trop loin; l'homme du monde en est trop près. L'un voit trop pour pouvoir réfléchir, l'autre trop peu pour juger du tableau total. Chaque objet qui frappe le philosophe, il le considère à part; & n'en pouvant discerner ni les liaisons ni les rapports avec d'autres objets qui sont hors de sa portée, il ne les voit jamais à sa place, & n'en sent ni la raison, ni les vrais effets. L'homme du monde voit tout, & n'a le temps de penser à rien. La mobilité des objets ne lui permet que de les appercevoir, & non de les observer; ils s'effacent mutuellement avec rapidité, & il ne lui reste du tout que les impressions confuses qui ressemblent au chaos.

On ne peut pas, non plus, voir & méditer alternativement, parce que le spectacle exige une continuité d'attention, qui interrompt la réflexion. Un

homme qui voudroit diviser son temps par intervalles entre le monde & la solitude , toujours agité dans sa retraite & toujours étranger dans le monde , ne seroit bien nulle part. Il n'y auroit d'autre moyen que de partager sa vie entière en deux grands espaces ; l'un pour voir , l'autre pour réfléchir : mais cela même est presque impossible ; car la raison n'est pas un meuble qu'on pose & qu'on reprenne à son gré , & quiconque a pu vivre dix ans sans penser , ne pensera de sa vie.

Je trouve aussi que c'est une folie de vouloir étudier le monde en simple spectateur. Celui qui ne prétend qu'observer , n'observe rien , parce qu'étant inutile dans les affaires & importun dans les plaisirs , il n'est admis nulle part. On ne voit agir les autres qu'autant qu'on agit soi-même : dans l'école du monde , comme dans celle de l'amour , il faut commencer par pratiquer ce qu'on veut apprendre.

Quel parti prendrai-je donc, moi étranger qui ne puis avoir aucune affaire en ce pays, & que la différence de religion empêcheroit seul d'y pouvoir aspirer à rien? Je suis réduit à m'abaisser pour m'instruire, &, ne pouvant jamais être un homme utile, à tâcher de me rendre un homme amusant. Je m'exerce autant qu'il est possible à devenir poli sans fausseté, complaisant sans bassesse, & à prendre si bien ce qu'il y a de bon dans la société, que j'y puisse être souffert sans en adopter les vices. Tout homme oisif qui veut voir le monde, doit au moins en prendre les manières jusqu'à certain point; car de quel droit exigeroit-on d'être admis parmi les gens à qui l'on n'est bon à rien, & à qui l'on n'auroit pas l'art de plaire? Mais aussi quand il a trouvé cet art, on ne lui en demande pas davantage, sur-tout s'il est étranger. Il peut se dispenser de prendre part aux cabales, aux intrigues, aux démêlés; s'il se

se comporte honnêtement envers chacun, s'il ne donne à certaines femmes ni exclusion ni préférence, s'il garde le secret de chaque société où il est reçu, s'il n'étrale point les ridicules d'une maison dans une autre, s'il évite les confidences, s'il se refuse aux tracasseries, s'il garde par-tout une certaine dignité, il pourra voir paisiblement le monde, conserver ses mœurs, sa probité, sa franchise même; pourvu qu'elle vienne d'un esprit de liberté & non d'un esprit de parti. Voilà ce que j'ai tâché de faire par l'avis de quelques gens éclairés que j'ai choisis pour guides parmi les connoissances que m'a donné Mylord Edouard. J'ai donc commencé d'être admis dans des sociétés moins nombreuses & plus choisies. Je ne m'étois trouvé jusqu'à présent qu'à des dîners réglés, où l'on ne voit de femme que la maîtresse de la maison, où tous les désœuvrés de Paris sont reçus, pour peu qu'on les connoisse, où chacun paye comme il peut son dîner en esprit ou en flatterie, & dont le ton bruyant & confus

ne differe pas beaucoup de celui des tables d'auberges.

Je suis maintenant initié à des mystères plus secrets. J'affiste à des soupers priés où la porte est fermée à tout survenant, & où l'on est sûr de ne trouver que des gens qui conviennent tous, si-non les uns aux autres, au moins à ceux qui les reçoivent. C'est-là que les femmes s'observent moins, & qu'on peut commencer à les étudier; c'est-là que règnent plus paisiblement des propos plus fins & plus satyriques; c'est-là qu'au lieu des nouvelles publiques, des spectacles, des promotions, des morts, des mariages dont on a parlé le matin, on passe discrettement en revue les anecdotes de Paris, qu'on dévoile tous les événemens secrets de la chronique scandaleuse, qu'on rend le bien & le mal également plaisans & ridicules, & que, peignant avec art & selon l'intérêt particulier les caractères des personnages, chaque interlocuteur, sans y penser, peint encore beaucoup mieux le sien; c'est-là qu'un reste de

circonspection fait inventer devant les laquais un certain langage entortillé, sous lequel, feignant de rendre la satyre plus obscure, on la rend seulement plus amère; c'est-là, en un mot, qu'on affine avec soin le poignard, sous prétexte de faire moins de mal, mais en effet pour l'enfoncer plus avant.

Cependant, à considérer ces propos selon nos idées, on auroit tort de les appeller satyriques; car ils sont bien plus railleurs que mordans, & tombent moins sur le vice que sur le ridicule. En général, la satyre a peu de cours dans les grandes villes, où ce qui n'est que mal est si simple que ce n'est pas la peine d'en parler. Que reste-t-il à blâmer où la vertu n'est plus estimée, & de quoi méditeroit-on, quand on ne trouve plus de mal à rien? A Paris, sur-tout, où l'on ne fait les choses que par le côté plaisant, tout ce qui doit allumer la colère & l'indignation est toujours mal reçu, s'il n'est mis en chanson ou en épigramme. Les jolies femmes n'aiment point à se fâcher;

aussi ne se fâchent-elles de rien : elles aiment à rire ; & comme il n'y a pas le mot pour rire au crime , les fripons sont d'honnêtes gens comme tout le monde ; mais malheur à qui prête le flanc au ridicule , sa caustique empreinte est ineffaçable ; il ne déchire pas seulement les mœurs , la vertu ; il marque jusqu'au vice même , il fait calomnier les méchants. Mais revenons à nos soupers.

Ce qui m'a le plus frappé dans ces sociétés d'élite , c'est de voir six personnes choisies exprès pour s'entretenir agréablement ensemble , & parmi lesquelles règnent même le plus souvent des liaisons secrètes , ne pouvoir rester une heure entre elles six sans y faire intervenir la moitié de Paris , comme si leurs cœurs n'avoient rien à se dire , & qu'il n'y eût là personne qui méritât de les intéresser.

Te souvient-il , ma Julie , comment , en soupant chez ta cousine ou chez toi , nous savions , en dépit de la contrainte & du mystère , faire tomber l'entretien

sur des sujets qui eussent du rapport à nous , & comment , à chaque réflexion touchante , à chaque illusion subtile , un regard plus vif qu'un éclair , un soupir plutôt deviné qu'aperçu , en portoit le doux sentiment d'un cœur à l'autre.

Si la conversation se tourne par hasard sur les convives , c'est communément dans un certain jargon de société dont il faut avoir la clef pour l'entendre. A l'aide de ce chiffre , on se fait réciproquement , & selon le goût du temps , mille mauvaises plaisanteries , durant lesquelles le plus sot n'est pas celui qui brille le moins , tandis qu'un tiers mal instruit est réduit à l'ennui & au silence , où à rire de ce qu'il n'entend point. Voilà , hors le tête-à-tête , qui m'est & me sera toujours inconnu , tout ce qu'il y a de tendre & d'affectueux dans les liaisons de ce pays.

Au milieu de tout cela , qu'un homme de poids avance un propos grave , ou agite une question sérieuse , aussi-tôt l'attention commune se fixe à ce nouvel objet ; hommes , femmes , vieillards ,

jeunes gens, tout se prête à le considérer par toutes ses faces, & l'on est étonné du sens & de la raison qui sortent comme à l'envi de toutes ces têtes folâtres (1). Un point de morale ne seroit pas mieux discuté dans une société de philosophes que dans celle d'une jolie femme de Paris; les conclusions y seroient même souvent moins sévères; car le philosophe qui veut agir comme il parle, y regarde à deux fois; mais ici, où toute la morale est un pur verbiage, on peut être austère sans conséquence, & l'on

(1) Pourvu, toutefois, qu'une plaisanterie imprévue ne vienne pas déranger cette gravité; car alors chacun renchérit: tout part à l'instant, & il n'y a plus moyen de reprendre le ton sérieux. Je me rappelle un certain paquet de gimblettes qui troubla si plaisamment une représentation de la foire. Les Acteurs dérangés n'étoient que des animaux; mais que des choses sont gimblettes pour beaucoup d'hommes! On fait que Fontenelle a voulu peindre dans l'histoire des Tyrrinthiens.

ne feroit pas fâché , pour rabattre un peu l'orgueil philosophique , de mettre la vertu si haut que le sage même n'y pût atteindre. Au reste , hommes & femmes , tous , instruits par l'expérience du monde , & sur-tout par leur conscience , se réunissent pour penser de leur espèce aussi mal qu'il est possible , toujours philosophant tristement , toujours dégradant par vanité la nature humaine , toujours cherchant dans quelque vice la cause de tout ce qui se fait de bien , toujours d'après leur propre cœur médissant du cœur de l'homme.

Malgré cette avilissante doctrine , un des sujets favoris de ces paisibles entretiens , c'est le sentiment ; mot par lequel il ne faut pas entendre un épanchement affectueux dans le sein de l'amour ou de l'amitié ; cela feroit d'une fadeur à mourir. C'est le sentiment mis en grandes maximes générales & quintessencié par tout ce que la métaphysique a de plus subtil. Je puis dire n'avoir de ma vie ouï tant parler du sentiment , ni si peu compris

ce qu'on en disoit. Ce sont des raffinemens inconcevables. O Julie ! nos cœurs grossiers n'ont jamais rien su de toutes ces belles maximes , & j'ai peur qu'il n'en soit du sentiment chez les gens du monde comme d'Homère chez les pédans , qui lui forgent mille beautés chimériques , faute d'appercevoir les véritables. Ils dépensent ainsi tout leur sentiment en esprit , & il s'en exhale tant dans le discours qu'il n'en reste plus pour la pratique. Heureusement , la bienfiance y supplée , & l'on fait par usage à-peu-près les mêmes choses qu'on feroit par sensibilité ; du moins tant qu'il n'en coûte que des formules , & quelques gênes passagères , qu'on s'impose pour faire bien parler de soi : car , quand les sacrifices vont jusqu'à gêner trop long-temps ou à coûter trop cher , adieu le sentiment : la bienfiance n'en exige pas jusques-là. A cela près , on ne sauroit croire à quel point tout est compassé , mesuré , pesé , dans ce qu'ils appellent des procédés ; tout ce qui n'est plus dans les sentimens , ils l'ont

mis en règle, & tout est règle parmi eux. Ce peuple imitateur seroit plein d'originaux, qu'il seroit impossible d'en rien savoir; car nul homme n'ose être lui-même. *Il faut faire comme les autres; c'est la première maxime de la sagesse du pays. Cela se fait, cela ne se fait pas.* Voilà la décision suprême.

Cette apparente régularité donne aux usages communs l'air du monde le plus comique, même dans les choses les plus sérieuses. On fait à point nommé quand il faut envoyer chercher des nouvelles; quand il faut se faire écrire, c'est-à-dire, faire une visite qu'on ne fait pas; quand il faut la faire soi-même; quand il est permis d'être chez soi; quand on doit n'y pas être, quoiqu'on y soit; quelles offres l'un doit faire; quelles offres l'autre doit rejeter; quel degré de tristesse on doit prendre à telle ou telle mort (1), combien

(1) S'affliger à la mort de quelqu'un est un sentiment d'humanité & un témoignage de

de tems on doit pleurer à la campagne ; le jour où l'on peut revenir se consoler à la ville ; l'heure & la minute où l'affliction permet de donner le bal , ou d'aller au spectacle. Tout le monde y fait à la fois la même chose dans la même circonstance : tout va par temps comme les mouvemens d'un régiment en bataille : vous diriez que ce sont autant de marionnettes clouées sur la même planche, ou tirées par le même fil.

Or , comme il n'est pas possible que tous ces gens qui font exactement la même chose, soient exactement affectés de même ; il est clair qu'il faut les pénétrer par d'autres moyens pour les connoître ; il est clair que tout ce jargon n'est qu'un vain formulaire & sert moins à juger des mœurs, que du ton qui ré-

bon naturel, mais non pas un devoir de vertu ; ce quelqu'un fût-il même notre Père. Quiconque, en pareil cas, n'a point d'affliction dans le cœur, n'en doit point montrer au-dehors ; car il est beaucoup plus essentiel de fuir la fausseté, que de s'asservir aux bienséances.

gne à Paris. On apprend ainsi les propos qu'on y tient, mais rien de ce qui peut servir à les apprécier. J'en dis autant de la plupart des écrits nouveaux; j'en dis autant de la scène même, qui, depuis Moliere, est bien plus un lieu où se débitent de jolies conversations, que la représentation de la vie civile. Il y a ici trois théâtres, sur deux desquels on représente des êtres chimériques: savoir, sur l'un des Arlequins, des Pantalons, des Scaramouches; sur l'autre des Dieux, des Diables, des Sorciers. Sur le troisième on représente ces pièces immortelles dont la lecture nous faisoit tant de plaisir, & d'autres plus nouvelles qui paroissent de temps en temps sur la scène. Plusieurs de ces pièces sont tragiques, mais peu touchantes, & si l'on y trouve quelques sentimens naturels & quelque vrai rapport au cœur humain, elles n'offrent aucune sorte d'instruction sur les mœurs particulières du peuple qu'elles amusent.

L'institution de la tragédie avoit chez ses inventeurs un fondement de religion qui suffisoit pour l'autoriser. D'ailleurs, elle offroit aux Grecs un spectacle instructif & agréable dans les malheurs des Perses leurs ennemis, dans les crimes & les folies des Rois dont ce peuple s'étoit délivré. Qu'on représente à Bern, à Zurich, à la Haye l'ancienne tyrannie de la maison d'Autriche, l'amour de la patrie & de la liberté nous rendra ces pièces intéressantes; mais qu'on me dise de quel usage sont ici les tragédies de Corneille, & ce qu'importe au peuple de Paris Pompée ou Sertorius? Les tragédies grecques rouloient sur des évènements réels ou réputés tels par les spectateurs, & fondés sur des traditions historiques. Mais que fait une flamme héroïque & pure dans l'ame des Grands? Ne diroit-on pas que les combats de l'amour & de la vertu leur donnent souvent de mauvaises nuits, & que le cœur a beaucoup

à faire dans les mariages des Rois? Juge de la vraisemblance & de l'utilité de tant de pièces, qui roulent toutes sur ce chimérique sujet!

Quant à la comédie, il est certain qu'elle doit représenter au naturel les mœurs du peuple pour lequel elle est faite, enfin qu'il s'y corrige de ses vices & de ses défauts, comme on ôte devant un miroir les taches de son visage. Térence & Plaute se trompèrent dans leur objet; mais avant eux, Aristophane & Ménandre avoient exposé aux Athéniens les mœurs Athéniennes; & depuis, le seul Moliere peignit plus naïvement encore celle des François du siècle dernier à leurs propres yeux. Le tableau a changé; mais il n'est plus revenu de peindre. Maintenant on copie au théâtre les conversations d'une centaine de maisons de Paris. Hors cela, on n'y apprend rien des mœurs des François. Il y a dans cette grande ville, cinq ou six cent mille ames dont il n'est jamais

question sur la scène. Molière ôsa peindre des bourgeois & des artisans aussi bien que des Marquis ; Socrate faisoit parler des cochers , menuisiers , cordonniers , maçons. Mais les auteurs d'aujourd'hui, qui sont des gens d'un autre air , se croient déshonorés , s'ils savoient ce qui se passe au comptoir d'un marchand ou dans la boutique d'un ouvrier ; il ne leur faut que des interlocuteurs illustres , & ils cherchent dans le rang de leurs personnages l'élevation qu'ils ne peuvent tirer de leur génie. Les spectateurs eux-mêmes sont devenus si délicats , qu'ils craindroient de se compromettre à la comédie comme en visite , & ne daigneroient pas aller voir en représentation des gens de moindre condition qu'eux. Ils sont comme les seuls habitans de la terre ; tout le reste n'est rien à leurs yeux. Avoir un carrosse , un suisse , un maître-d'hôtel , c'est être comme tout le monde. Pour être comme tout le monde , il faut être comme très-peu de gens. Ceux qui vont

à pied ne font pas du monde ; ce font des bourgeois , des hommes du peuple , des gens de l'autre monde , & l'on diroit qu'un carrosse n'est pas tant nécessaire pour se conduire que pour exister. Il y a comme cela une poignée d'impertinens qui ne comptent qu'eux dans tous l'univers & ne valent guères la peine qu'on les compte , si ce n'est pour le mal qu'ils font. C'est pour eux uniquement que font faits les spectacles. Il s'y montrent à la fois comme représentés au milieu du théâtre , & comme représentans aux deux côtés ; ils font personnages sur la scène , & comédiens sur les bancs. C'est ainsi que la sphère du monde & des auteurs se rétrécit ; c'est ainsi que la scène moderne ne quitte plus son ennuyeuse dignité. On n'y fait plus montrer les hommes qu'en habit doré. Vous diriez que la France n'est peuplée que de Comtes & de Chevaliers , & plus le peuple y est misérable & gueux , plus le tableau du peuple y est brillant &

magnifique. Cela fait qu'en peignant le ridicule des états qui servent d'exemple aux autres, on le répand plutôt que de l'éteindre, & que le peuple, toujours finge & imitateur des riches, va moins au théâtre pour rire de leurs folies, que pour les étudier & devenir encore plus fou qu'eux en les imitant. Voilà de quoi fut cause Moliere lui-même; il corrigea la cour en infectant la ville, & ses ridicules Marquis furent le premier modèle des petits-mâtres bourgeois qui leur succédèrent.

En général, il y a beaucoup de discours & peu d'action sur la scène Française; peut-être est-ce qu'en effet le François parle encore plus qu'il n'agit, ou du moins qu'il donne un bien plus grand prix à ce qu'on dit qu'à ce qu'on fait. Quelqu'un disoit en sortant d'une pièce de Denys le Tyran, je n'ai rien vu, mais j'ai entendu force paroles. Voilà ce qu'on peut dire en sortant des pièces Françaises. Racine & Corneille, avec tout leur génie, ne sont

eux-mêmes que des parleurs, & leur successeur est le premier, qui, à l'imitation des Anglois, ait osé mettre quelquefois la scène en représentation. Communément tout se passe en beaux dialogues bien agencés, bien ronflans, où l'on voit d'abord que le premier soin de chaque interlocuteur est toujours celui de briller. Presque tout s'énonce en maximes générales. Quelque agités qu'ils puissent être, ils songent toujours plus au public qu'à eux-mêmes : une sentence leur coûte moins qu'un sentiment, les pièces de Racine & de Molière (1) exceptées : le *je* est presque aussi scrupuleusement banni de la scène Française

(1) Il ne faut point associer en ceci Molière à Racine ; car le premier est, comme tous les autres, pleins de maximes & de sentences, sur-tout dans ses pièces en vers : mais chez Racine tout est sentiment ; il a su faire parler chacun pour soi ; & c'est en cela qu'il est vraiment unique parmi les anciens dramatiques de sa nation.

que des écrits de Port-Royal , & les passions humaines , aussi modestes que l'humanité chrétienne , n'y parlent jamais que par *on*. Il y a encore une certaine dignité maniérée dans le geste & dans le propos , qui ne permet jamais à la passion de parler exactement son langage , ni à l'auteur de revêtir son personnage & de se transporter au lieu de la scène , mais le tient toujours enchaîné sur le théâtre & sous les yeux des spectateurs. Aussi les situations les plus vives ne lui font-elles jamais oublier un bel arrangement de phrases ni des attitudes élégantes ; & , si le désespoir lui plonge un poignard dans le cœur , non content d'observer la décence en tombant comme Polixene , il ne tombe point ; la décence le maintient debout après sa mort , & tous ceux qui viennent d'expirer s'en retournent l'instant d'après sur leurs jambes.

Tout cela vient de ce que le François ne cherche point sur la scène le naturel & l'illusion , & n'y veut que de l'esprit

& des dépenses; il fait cas de l'agrément & non de l'imitation, & ne se soucie pas d'être séduit, pourvu qu'on l'amuse. Personne ne va au spectacle pour le plaisir du spectacle, mais pour voir l'assemblée, pour en être vu, pour amasser de quoi fournir au caquet après la pièce, & l'on ne songe à ce qu'on voit que pour savoir ce qu'on en dira. L'acteur pour eux est toujours l'acteur, jamais le personnage qu'il représente. Cet homme qui parle en maître du monde n'est point Auguste, c'est Baron; la veuve de Pompée est Adrienne, Alzire est Mademoiselle Gaussin, & ce fier sauvage est Grandval. Les Comédiens, de leur côté, négligent entièrement l'illusion, dont ils voient que personne ne se soucie. Ils placent les héros de l'antiquité entre six rangs de jeunes Parisiens; ils calquent les modes françoises sur l'habit romain; on y voit Cornélie en pleurs avec deux doigts de rouge, Caton poudré en blanc, & Brutus en panier. Tout cela ne choque

personne & ne fait rien au succès des pièces ; comme on ne voit que l'acteur dans le personnage , on ne voit non plus que l'auteur dans le drame ; & si le costume est négligé , cela se pardonne aisément ; car on fait bien que Corneille n'étoit pas tailleur , ni Crébillon per-ruquier.

Ainsi , de quelque sens qu'on envisage les choses , tout ceci n'est qu'un babil , jargon , propos sans conséquence. Sur la scène , comme dans le monde , on a beau écouter ce qui se dit , on n'apprend rien de ce qui se fait , & qu'a-t-on besoin de l'apprendre ? Si-tôt qu'un homme a parlé , s'informe-t-on de sa conduite ? n'a-t-il pas tout fait ? n'est-il pas jugé ? L'honnête-homme d'ici n'est point celui qui fait de bonnes actions , mais celui qui dit de belles choses ; & un seul propos inconsidéré , lâché sans réflexion , peut faire à celui qui le tient un tort irréparable que n'effaceroient pas quarante ans d'intégrité. En un mot , bien

que les œuvres des hommes ne ressemblent guères à leurs discours, je vois qu'on ne les peint que par leurs discours, sans égard à leurs œuvres; je vois aussi que, dans une grande ville, la société paroît plus douce, plus facile, plus sûre même que parmi des gens moins étudiés; mais les hommes y font-ils en effet plus humains, plus modérés, plus justes? Je n'en fais rien. Ce ne sont encore là que des apparences; & , sous ces dehors si ouverts & si agréables, les cœurs sont peut-être plus cachés, plus enfoncés en dedans que les nôtres. Etranger, isolé, sans affaire, sans liaison, sans plaisirs, & ne voulant m'en rapporter qu'à moi, le moyen de pouvoir prononcer!

Cependant, je commence à sentir l'ivresse où cette vie agitée & tumultueuse plonge ceux qui la menent, & je tombe dans un étourdissement semblable à celui d'un homme, aux yeux duquel on fait passer rapidement une multitude d'objets. Aucun de ceux qui

me frappent n'attache mon cœur, mais tous ensemble en troublent & suspendent les affections, au point d'en oublier, quelques instans, ce que je suis & à qui je suis. Chaque jour en sortant de chez moi j'enferme mes sentimens sous la clef, pour en prendre d'autres qui se prêtent aux frivoles objets qui m'attendent. Insensiblement je juge & raisonne comme j'entends juger & raisonner tout le monde. Si quelquefois j'essaie de secouer les préjugés & de voir les choses comme elles sont, à l'instant je suis écrasé d'un certain verbiage qui ressemble beaucoup à du raisonnement. On me prouve avec évidence qu'il n'y a que le demi-philosophe qui regarde à la réalité des choses; que le vrai sage ne les considère que par les apparences; qu'il doit prendre les préjugés pour principe, les bien-séances pour loix, & que la plus sublime sagesse consiste à vivre comme les foux.

Forcé de changer ainsi l'ordre de mes affections morales, forcé de donner un

prix à des chimères, & d'imposer silence à la nature & à la raison, je vois ainsi défigurer ce divin modèle que je porte au-dedans de moi, & qui servoit à la fois d'objets à mes desirs & de règle à mes actions; je flotte de caprice en caprice; &, mes goûts étant sans cesse asservis à l'opinion, je ne puis être sûr un seul jour de ce que j'aimerai le lendemain.

Confus, humilié, consterné, de sentir dégrader en moi la nature de l'homme, & de me voir ravalé si bas de cette grandeur intérieure où nos cœurs enflammés s'élevoient réciproquement, je reviens le soir pénétré d'une secrète tristesse, accablé d'un dégoût mortel, & le cœur vuide & gonflé comme un ballon rempli d'air. O amour! ô purs sentimens que je tiens de lui!... avec quel charme je rentre en moi-même! avec quel transport j'y trouve encore mes premières affections & ma première dignité! combien je m'applaudis d'y revoir briller dans tout son éclat l'image de la vertu, d'y contempler la

tienne , ô Julie , assise sur un trône de gloire & dissipant d'un souffle tous ces prestiges ! Je sens respirer mon ame oppressée , je crois avoir recouvré mon existence & ma vie , & je reprends avec mon amour tous les sentimens sublimes qui le rendent digne de son objet.



L E T T R E X V I I I.

D E J U L I E.

JE viens, mon bon ami, de jouir d'un des plus doux spectacles qui puissent jamais charmer mes yeux. La plus sage, la plus aimable des filles est enfin devenue la plus digne & la meilleure des femmes. L'honnête-homme dont elle a comblé les vœux, plein d'estime & d'amour pour elle, ne respire que pour la chérir, l'adorer, la rendre heureuse; & je goûte le charme inexprimable d'être témoin du bonheur de mon amie, c'est-à-dire, de le partager. Tu n'y seras pas moins sensible, j'en suis bien sûr, toi qu'elle aima toujours si tendrement, toi qui lui fus cher presque dès son enfance, & à qui tant de bienfaits l'ont dû rendre encore plus chère. Oui, tous les sentimens qu'elle éprouve se font sentir à nos cœurs comme au sien. S'ils sont des plaisirs pour elle, ils sont pour nous des consolations; & tel est le

prix de l'amitié qui nous joint, que la félicité d'un des trois suffit pour adoucir les maux des deux autres.

Ne nous dissimulons pas, pourtant, que cette amie incomparable va nous échapper en partie. La voilà dans un nouvel ordre de choses, la voilà sujette à de nouveaux engagements, à de nouveaux devoirs; & son cœur, qui n'étoit qu'à nous, se doit maintenant à d'autres affections auxquelles il faut que l'amitié cede le premier rang. Il y a plus, mon ami; nous devons de notre part devenir plus scrupuleux sur les témoignages de son zèle; nous ne devons pas seulement consulter son attachement pour nous, & le besoin que nous avons d'elle, mais ce qui convient à son nouvel état, & ce qui peut agréer ou déplaire à son mari. Nous n'avons pas besoin de chercher ce qu'exigeroit en pareil cas la vertu; les loix seules de l'amitié suffisent. Celui qui, pour son intérêt particulier, pourroit compromettre un ami, mériteroit-il d'en avoir? Quand elle étoit fille, elle étoit libre, elle n'avoit

à répondre de ses démarches qu'à elle-même, & l'honnêteté de ses intentions suffisoit pour la justifier à ses propres yeux. Elle nous regardoit comme deux époux destinés l'un à l'autre, & son cœur sensible & pur alliant la plus chaste pudeur pour elle-même à la plus tendre compassion pour sa coupable amie, elle couvroit ma faute sans la partager : mais à présent tout est changé ; elle doit compte de sa conduite à un autre ; elle n'a pas seulement engagé sa foi ; elle a aliéné sa liberté. Dépositaire en même temps de l'honneur de deux personnes, il ne lui suffit pas d'être honnête, il faut encore qu'elle soit honorée ; il ne lui suffit pas de ne rien faire que de bien, il faut encore qu'elle ne fasse rien qui ne soit approuvé. Une femme vertueuse ne doit pas seulement mériter l'estime de son mari, mais l'obtenir ; s'il la blâme, elle est blâmable ; & ; fût-elle innocente, elle a tort, si-tôt qu'elle est soupçonnée ; car les apparences même sont au nombre de ses devoirs.

Je ne vois pas clairement si toutes ces

raisons font bonnes, tu en feras le juge ; mais un certain sentiment intérieur m'avertit qu'il n'est pas bien que ma cousine continue d'être ma confidente, ni qu'elle me le dise la première. Je me suis souvent trouvée en faute sur mes raisonnemens, jamais sur les mouvemens secrets qui me les inspirent, & cela fait que j'ai plus de confiance à mon instinct qu'à ma raison.

Sur ce principe j'ai déjà pris un prétexte pour retirer tes lettres, que la crainte d'un surpris me faisoit tenir chez elle. Elle me les a rendues avec un serrement de cœur que le mien m'a fait appercevoir, & qui m'a trop confirmé que j'avois fait ce qu'il falloit faire. Nous n'avons point eu d'explication, mais nos regards en tenoient lieu ; elle m'a embrassée en pleurant, nous sentions sans nous rien dire combien le tendre langage de l'amitié a peu besoin du secours des paroles.

A l'égard de l'adresse à substituer à la sienne, j'avois songé d'abord à celle de Fanchon Anet, & c'est bien la voie la plus sûre que nous pourrions choisir ; mais si

cette jeune femme est dans un rang plus bas que ma cousine, est-ce une raison d'avoir moins d'égard pour elle en ce qui concerne l'honnêteté? N'est-il pas à craindre, au contraire, que des sentimens moins élevés ne lui rendent mon exemple plus dangereux; que ce qui n'étoit pour l'une que l'effort d'une amitié sublime, ne soit pour l'autre un commencement de corruption; & qu'en abusant de sa reconnaissance, je ne force la vertu même à servir d'instrument au vice? Ah! n'est-ce pas assez pour moi d'être coupable sans me donner des complices, & sans aggraver mes fautes du poids de celles d'autrui? N'y pensons point, mon ami: j'ai imaginé un autre expédient beaucoup moins sûr, à la vérité, mais aussi moins répréhensible, en ce qu'il ne compromet personne & ne nous donne aucun confident; c'est de m'écrire sous un nom en l'air, comme par exemple, M. du Bosquet, & de mettre une enveloppe adressée à Regianino que j'aurai soin de prévenir. Ainsi Regianino lui-même ne saura rien; il

n'aura tout au plus que des soupçons qu'il n'oseroit vérifier; car Mylord Edouard, de qui dépend sa fortune, m'a répondu de lui. Tandis que notre correspondance continuera par cette voie, je verrai si l'on peut reprendre celle qui nous servit dans le voyage du Valais, ou quelque autre qui soit permanente & sûre.

Quand je ne connoîtrois pas l'état de ton cœur, je m'appercevrois par l'humeur qui règne dans tes relations, que la vie que tu menes n'est pas de ton goût. Les lettres de M. de Muralt, dont on s'est plaint en France, étoient moins sévères que les riennes; comme un enfant qui se dépite contre ses maîtres, tu te venges d'être obligé d'étudier le monde, sur les premiers qui te l'apprennent. Ce qui me surprend le plus est que la chose qui commence par te révolter est celle qui prévient tous les étrangers, savoir, l'accueil des François & le ton général de leur société, quoique de ton propre aveu tu doives personnellement t'en louer. Je n'ai pas oublié la distinction de Paris en particulier & d'une

grande ville en général ; mais je vois qu'ignorant ce qui convient à l'un ou à l'autre, tu fais ta critique, à bon compte, avant de savoir si c'est une médisance ou une observation. Quoi qu'il en soit, j'aime la nation françoise, & ce n'est pas m'obliger que d'en mal parler. Je dois aux bons livres qui nous viennent d'elle, la plupart des instructions que nous avons prises ensemble. Si notre pays n'est plus barbare, à qui en avons-nous l'obligation ? Les deux plus grands, les deux plus vertueux des modernes, Catinat, Fénelon, étoient tous deux françois. Henri IV, le Roi que j'aime, le bon Roi, l'étoit. Si la France n'est pas le pays des hommes libres, elle est celui des hommes vrais, & cette liberté vaut bien l'autre aux yeux du sage. Hospitaliers, protecteurs de l'étranger, les François lui passent même la vérité qui les blesse, & l'on se feroit lapider à Londres, si l'on y osoit dire des Anglois la moitié du mal que les François laissent dire d'eux à Paris. Mon père, qui a passé sa vie en France, ne parle qu'avec tran-

port de ce bon & aimable peuple. S'il y a versé son sang au service du Prince ; le Prince ne l'a point oublié dans sa retraite ; & l'honore encore de ses bienfaits ; ainsi je me regarde comme intéressée à la gloire d'un pays où mon père a trouvé la sienne. Mon ami , si chaque peuple a ses bonnes & ses mauvaises qualités , honore au moins la vérité qui loue , aussi bien que la vérité qui blâme.

Je te dirai plus ; pourquoi perdrois-tu en visites oisives le temps qui te reste à passer aux lieux où tu es ? Paris est-il moins que Londres , le théâtre des talens , & les étrangers y font-ils moins aisément leur chemin ? Crois-moi , tous les Anglois ne font pas des Lords Edouards , & tous les François ne ressemblent pas à ces beaux diseurs qui te déplaisent si fort. Tente , essaye , fais quelques épreuves , ne fût-ce que pour approfondir les mœurs , & juger à l'œuvre ces gens qui parlent si bien. Le père de ma cousine dit que tu connois la constitution de l'empire & les intérêts des Princes. Mylord Edouard trouve aussi

que tu n'as pas mal étudié les principes de la politique & les divers systêmes de gouvernement. J'ai dans la tête que le pays du monde où le mérite est plus honoré, est celui qui te convient le mieux, & tu n'as besoin que d'être connu pour être employé. Quant à la religion, pourquoi la tienne te nuiroit-elle plus qu'à un autre? La raison n'est-elle pas le préservatif de l'intolérance & du fanatisme? Est-on plus bigot en France qu'en Allemagne? & qui t'empêcheroit de pouvoir faire à Paris le même chemin que M. de S. Saphorin a fait à Vienne? Si tu considères le but, les plus prompts essais ne doivent-ils pas accélérer les succès? Si tu compares les moyens, n'est-il pas plus honnête encore de s'avancer par ses talens que par ses amis? Si tu songes... ah! cette mer!... un plus long trajet... j'aimerois mieux l'Angleterre, si Paris étoit au-delà.

A propos de cette grande ville, oserois-je relever une affectation que je remarque dans tes lettres? Toi qui me parlois des Valaisanes avec tant de

plaisir, pourquoi ne me dis-tu rien des Parisiennes? Ces femmes galantes & célèbres valent-elles moins la peine d'être dépeintes que quelques montagnardes simples & grossières? Crains-tu peut-être de me donner de l'inquiétude par le tableau des plus séduisantes personnes de l'univers? Désabuse-toi, mon ami; ce que tu peux faire de pis pour mon repos est de ne me point parler d'elles; &, quoi que tu m'en puisses dire, ton silence à leur égard m'est beaucoup plus suspect que tes éloges.

Je serois bien aise aussi d'avoir un petit mot sur l'Opéra de Paris dont on dit ici des merveilles (1); car enfin la musique peut être mauvaise, & le spectacle avoir ses beautés; s'il n'en a pas, c'est un sujet

(1) J'aurois bien mauvaise opinion de ceux qui, connoissant le caractère & la situation de Julie, ne devineroient pas à l'instant que cette curiosité ne vient point d'elle. On verra bientôt que son amant n'y a pas été trompé. S'il l'eût été, il ne l'auroit plus aimée.

pour ta médisance , & du moins tu n'offenferas personne.

Je ne fais si c'est la peine de te dire qu'à l'occasion de la noce il m'est encore venu , ces jours passés , deux épouseurs comme par rendez-vous. L'un d'Yverdun , gîtant , chassant de château au château ; l'autre du pays Allemand par le coche de Bern. Le premier est une manière de petit-mâitre , parlant assez résolument pour faire trouver ses réparties spirituelles à ceux qui n'en écoutent que le ton. L'autre est un grand nigaud timide , non de cette aimable timidité qui vient de la crainte de déplaire , mais de l'embarras d'un sot qui ne fait que dire , & du mal-aise d'un libertin qui ne se sent pas à sa place auprès d'une honnête fille. Sachant très-positivement les intentions de mon père au sujet de ces deux Messieurs , j'use avec plaisir de la liberté qu'il me laisse de les traiter à ma fantaisie , & je ne crois pas que cette fantaisie laisse durer long-temps celle qui les amene. Je les hais d'oser attaquer un cœur où tu règues , sans armes pour

te le disputer ; s'ils en avoient , je les haïrois davantage encore : mais où les prendroient-ils , eux , & d'autres , & tout l'univers ? Non , non ; sois tranquille , mon aimable ami. Quand je retrouverois un mérite égal au tien , quand il se présenteroit un autre toi-même , encore le premier venu feroit-il le seul écouté. Ne t'inquiète donc point de ces deux espèces dont je daigne à peine te parler. Quel plaisir j'aurois à leur mesurer deux doses de dégoût si parfaitement égales , qu'ils prissent la résolution de partir ensemble comme ils sont venus , & que je pusse t'apprendre à la fois le départ de tous deux !

M. de Crouzas vient de nous donner une réfutation des épîtres de Pope , que j'ai lue avec ennui. Je ne fais pas , au vrai , lequel des deux auteurs a raison ; mais je fais bien que le livre de M. de Crouzas ne fera jamais faire une bonne action , & qu'il n'y a rien de bon qu'on ne soit tenté de faire , en quittant celui de Pope. Je n'ai point , pour moi , d'autre manière de juger de mes lectures , que de

fonder les dispositions où elles laissent mon ame, & j'imagine à peine quelle forte de bonté peut avoir un livre qui ne porte point ses lecteurs au bien (1).

Adieu, mon trop cher ami; je ne voudrois pas finir si-tôt; mais on m'attend; on m'appelle. Je te quitte à regret, car je suis gaie, & j'aime à partager avec toi mes plaisirs; ce qui les anime & les redouble est que ma mère se trouvè mieux depuis quelques jours; elle s'est senti assez de force pour assister au mariage, & servir de mère à sa nièce, ou plutôt à sa seconde fille. La pauvre Claire en a pleuré de joie. Juge de moi, qui, méritant si peu de la conserver, tremble toujours de la perdre. En vérité, elle fait les honneurs de la fête avec autant de grace que dans sa plus parfaite santé; il semble même qu'un reste de langueur rende sa naïve politesse encore plus touchante. Non,

(1) Si le lecteur approuve cette règle, & qu'il s'en serve pour juger ce recueil, l'éditeur n'appellera pas de son jugement.

jamais cette incomparable mère ne fut si bonne, si charmante, si digne d'être adorée.... Sais-tu qu'elle a demandé plusieurs fois de tes nouvelles à M. d'Orbe? Quoiqu'elle ne me parle point de toi, je n'ignore pas qu'elle t'aime, & que, si jamais elle étoit écoutée, ton bonheur & le mien seroient son premier ouvrage. Ah! si ton cœur fait être sensible, qu'il a besoin de l'être, & qu'il a de dettes à payer!



L E T T R E X I X.

A J U L I E.

T I E N S , ma Julie , gronde-moi , querrelle-moi , bats-moi ; je souffrirai tout ; mais je n'en continuerai pas moins à te dire ce que je pense. Qui sera le dépositaire de tous mes sentimens , si ce n'est toi qui les éclaires ? & avec qui mon cœur se permettroit-il de parler , si tu refusois de l'entendre ? Quand je te rends compte de mes observations & de mes jugemens ; c'est pour que tu les corriges , non pour que tu les approuves ; & plus je puis commettre d'erreurs , plus je dois me presser de t'en instruire. Si je blâme les abus qui me frappent dans cette grande ville , je ne m'en excuserai point sur ce que je t'en parle en confidence ; car je ne dis jamais rien d'un tiers , que je ne fois prêt à lui dire en face ; & dans tout ce que je t'écris des Parisiens , je ne fais que répéter ce que je leur dis tous les jours à eux-mêmes.

Ils ne m'en savent point mauvais gré ; ils conviennent de beaucoup de choses. Ils se plaignoient de notre Muralt , je le crois bien ; on voit , on sent combien il les hait , jusques dans les éloges qu'il leur donne , & je suis bien trompé si , même dans ma critique , on apperçoit le contraire. L'estime & la reconnoissance que m'inspirent leurs bontés ne font qu'augmenter ma franchise ; elle peut n'être pas inutile à quelques-uns , & , à la manière dont tous supportent la vérité dans ma bouche , j'ose croire que nous sommes dignes , eux de l'entendre , & moi de la dire. C'est en cela , ma Julie , que la vérité qui blâme est plus honorable que la vérité qui loue ; car la louange ne sert qu'à corrompre ceux qui la goûtent , & les plus indignes en sont toujours les plus affamés ; mais la censure est utile , & le mérite seul fait la supporter. Je te le dis du fond de mon cœur , j'honore le François comme le seul peuple qui aime véritablement les hommes , & qui soit bienfaisant par caractère ; mais c'est pour cela

même que j'en suis moins disposé à lui accorder cette admiration générale à laquelle il prétend même pour les défauts qu'il avoue. Si les François n'avoient point de vertus, je n'en dirois rien; s'ils n'avoient point de vices, ils ne feroient pas hommes: ils ont trop de côtés louables pour être toujours loués.

Quant aux tentatives dont tu me parles, elles me sont impraticables, parce qu'il faudroit employer pour les faire des moyens qui ne me conviennent pas & que tu m'as interdits toi-même. L'austérité républicaine n'est pas de mise en ce pays; il y faut des vertus plus flexibles, & qui sachent mieux se plier aux intérêts des amis ou des protecteurs. Le mérite est honoré, j'en conviens; mais ici les talens qui mènent à la réputation ne sont point ceux qui mènent à la fortune: & quand j'aurois le malheur de posséder ces derniers, Julie se résoudroit-elle à devenir la femme d'un parvenu? En Angleterre c'est tout autre chose, & quoique les mœurs y vaillent peut-être encore moins qu'en

France, cela n'empêche pas qu'on n'y puisse parvenir par des chemins plus honnêtes, parce que le peuple ayant plus de part au gouvernement, l'estime publique y est un plus grand moyen de crédit. Tu n'ignores pas que le projet de Mylord Edouard est d'employer cette voie en ma faveur, & le mien de justifier son zèle. Le lieu de la terre où je suis le plus loin de toi est celui où je ne puis rien faire qui m'en rapproche. O Julie! s'il est difficile d'obtenir ta main; il l'est bien plus de la mériter; & voilà la noble tâche que l'amour m'impose.

Tu m'ôtes d'une grande peine, en me donnant de meilleures nouvelles de ta mère. Je t'en voyois déjà si inquiète avant mon départ, que je n'osai te dire ce que j'en pensois; mais je la trouvois maigrie, changée, & je redoutois quelque maladie dangereuse. Conserve-la moi, parce qu'elle m'est chère, parce que mon cœur l'honore, parce que ses bontés font mon unique espérance, & sur-tout parce qu'elle est mère de ma Julie.

Je te dirai sur les deux épouseurs, que je n'aime point ce mot, même par plaisanterie. Du reste, le ton dont tu me parles d'eux m'empêche de les craindre, & je ne hais plus ces infortunés, puisque tu crois les haïr. Mais j'admire ta simplicité de penser connoître la haine. Ne vois-tu pas que c'est l'amour dépité que tu prends pour elle? Ainsi murmure la blanche colombe dont on poursuit le bien-aimé. Va, Julie; va, fille incomparable, quand tu pourras haïr quelque chose, je pourrai cesser de t'aimer.

P. S. Que je te plains d'être obsédée par ces deux importuns! Pour l'amour de toi-même, hâte-toi de les renvoyer.



L E T T R E X X .

D E J U L I E .

MON ami, j'ai remis à M. d'Orbe un paquet qu'il s'est chargé de t'envoyer à l'adresse de M. Silvestre , chez qui tu pourras le retirer ; mais je t'avertis d'attendre , pour l'ouvrir , que tu sois seul & dans ta chambre. Tu trouveras dans ce paquet un petit meuble à ton usage.

C'est une espèce d'amulette que les amans portent volontiers. La manière de s'en servir est bizarre : il faut la contempler tous les matins un quart-d'heure ; jusqu'à ce qu'on se sente pénétré d'un certain attendrissement. Alors on l'applique sur les yeux , sur la bouche & sur son cœur ; cela sert , dit-on , de préservatif durant la journée contre le mauvais air du pays galant. On attribue encore à ces sortes de talismans une vertu électrique très-singulière , mais qui n'agit qu'entre les amans fidèles. C'est de communiquer

à l'un l'impression des baisers de l'autre à plus de cent lieues de-là. Je ne garantis pas le succès de l'expérience ; je fais seulement qu'il ne tient qu'à toi de la faire.

Tranquillise-toi sur les deux galans ou prétendans , ou comme tu voudras les appeller : car désormais le nom ne fait plus rien à la chose. Ils sont partis : qu'ils aillent en paix ; depuis que je ne les vois plus, je ne les hais plus.



L E T T R E X X I.

A J U L I E.

TU l'as voulu, Julie; il faut donc te les dépeindre, ces aimables Parisiennes. Orgueilleuse, cet hommage manquoit à tes charmes. Avec toute ta feinte jalousie, avec ta modestie & ton amour, je vois plus de vanité que de crainte cachée sous cette curiosité. Quoi qu'il en soit, je ferai vrai; je puis l'être; je le ferois de meilleur cœur, si j'avois davantage à louer. Que ne sont-elles cent fois plus charmantes? Que n'ont-elles assez d'attraits pour rendre un nouvel honneur aux tiens?

Tu te plaignois de mon silence? Eh; mon Dieu! que t'aurois-je dit? En lisant cette lettre, tu sentiras pourquoi j'aimois à te parler des Valaisanes tes voisines; & pourquoi je ne te parlois point des femmes de ce pays. C'est que

les unes me rappelloient à toi fans cesse, & que les autres.... lis, & puis tu me jugeras. Au reste, peu de gens pensent comme moi des Dames Françoises, si même je ne suis sur leur compte tout-à-fait seul de mon avis. C'est sur quoi l'équité m'oblige à te prévenir, afin que tu saches que je te les représente, non peut-être comme elles sont, mais comme je les vois. Malgré cela, si je suis injuste envers elles, tu ne manqueras pas de me censurer encore, & tu seras plus injuste que moi; car tout le tort en est à toi seule.

Commençons par l'extérieur. C'est à quoi s'en tiennent la plupart des observateurs. Si je les imitois en cela, les femmes de ce pays auroient trop à s'en plaindre; elles ont un extérieur de caractère aussi bien que de visage, & comme l'un ne leur est guères plus favorable que l'autre, on leur fait tort en ne les jugeant que par-là. Elles sont tout au plus passables de figure, & généralement plutôt mal que bien; je laisse

à part les exceptions. Menues plutôt que bien faites, elles n'ont pas la taille fine : aussi s'attachent-elles volontiers aux modes qui la déguisent ; en quoi je trouve assez simples les femmes des autres pays, de vouloir bien imiter des modes faites pour cacher des défauts qu'elles n'ont pas.

Leur démarche est aisée & commune. Leur port n'a rien d'affecté, parce qu'elles n'aiment point à se gêner ; mais elles ont naturellement une certaine *disinvoltura*, qui n'est pas dépourvue de grâces, & qu'elles se piquent souvent de pousser jusqu'à l'étourderie. Elles ont le teint médiocrement blanc, & sont communément un peu maigres ; ce qui ne contribue pas à leur embellir la peau. A l'égard de la gorge, c'est l'autre extrémité des Valaisanes. Avec des corps fortement ferrés elles tâchent d'en imposer sur la consistance ; il y a d'autres moyens d'en imposer sur la couleur. Quoique je n'aye apperçu ces objets que de fort loin, l'inspection en est si libre qu'il

qu'il reste peu de chose à deviner. Ces Dames paroissent mal entendre en cela leurs intérêts ; car , pour peu que le visage soit agréable , l'imagination du spectateur les serviroit au surplus beaucoup mieux que ses yeux ; & , suivant le philosophe Gascon , la faim entière est bien plus âpre que celle qu'on a déjà rassasiée , au moins par un sens.

Leurs traits sont peu réguliers : mais si elles ne sont pas belles , elles ont de la physionomie qui supplée à la beauté , & l'éclipse quelquefois. Leurs yeux vifs & brillans ne sont pourtant ni pénétrans ni doux ? Quoiqu'elles prétendent les animer à force de rouge , l'expression qu'elles leur donnent par ce moyen tient plus du feu de la colère que de celui de l'amour ; naturellement ils n'ont que de la gaieté , ou s'ils semblent quelquefois demander un sentiment tendre , ils ne le promettent jamais (1).

(1) Parlons pour nous , mon cher Philosophe ; pourquoi d'autres ne seroient-ils pas

Elles se mettent si bien, ou du moins elles en ont tellement la réputation, qu'elles servent en cela, comme en tout, de modèle au reste de l'Europe. En effet, on ne peut employer avec plus de goût un habillement plus bizarre. Elles sont, de toutes les femmes, les moins asservies à leurs propres modes. La mode domine les provinciales ; mais les parisiennes dominent la mode, & la savent plier chacune à son avantage. Les premières sont comme des copistes ignorans & serviles qui copient jusqu'aux fautes d'orthographe ; les autres sont des auteurs qui copient en maîtres, & savent rétablir les mauvaises leçons.

Leur parure est plus recherchée que magnifique ; il y règne plus d'élégance que de richesse. La rapidité des modes, qui vieillit tout d'une année à l'autre ; la propreté qui leur fait aimer à changer

plus heureux ? Il n'y a qu'une coquette qui promette à tout le monde ce qu'elle ne doit tenir qu'à un seul.

souvent d'ajustement les préservent d'une somptuosité ridicule ; elles n'en dépensent pas moins , mais leur dépense est mieux entendue : au lieu d'habits rapés & superbes comme en Italie , on voit ici des habits plus simples & toujours frais. Les deux sexes ont à cet égard la même modération , la même délicatesse , & ce goût me fait grand plaisir : j'aime fort à ne voir ni galons ni taches. Il n'y a point de peuple , excepté le nôtre , où les femmes sur-tout portent moins de dorure. On voit les mêmes étoffes dans tous les états , & l'on auroit peine à distinguer une duchesse d'une bourgeoise , si la première n'avoit l'art de trouver des distinctions que l'autre n'oseroit imiter. Or , ceci semble avoir sa difficulté ; car , quelque mode qu'on prenne à la cour , cette mode est suivie à l'ins- tant à la ville ; & il n'en est pas des bourgeoises de Paris , comme des provinciales & des étrangères , qui ne sont jamais qu'à la mode qui n'est plus. Il n'en est pas encore comme dans les autres pays ,

où, les plus grands étant aussi les plus riches, leurs femmes se distinguent par un luxe que les autres ne peuvent égaler. Si les femmes de la cour prenoient ici cette voie, elles seroient bien-tôt effacées par celles des financiers.

Qu'ont-elle donc fait ? Elles ont choisi des moyens plus sûrs, plus adroits, & qui marquent plus de réflexion. Elles savent que des idées de pudeur & de modestie sont profondément gravées dans l'esprit du peuple. C'est-là ce qui leur a suggéré des modes inévitables. Elles ont vu que le peuple avoit en horreur le rouge, qu'il s'obstine à nommer grossièrement du fard ; elle se sont appliqué quatre doigts, non de fard, mais de rouge ; car, le mot changé, la chose n'est plus la même. Elles ont vu qu'une gorge découverte est en scandale au public : elles ont largement échancré leurs corps. Elles ont vu... oh ! bien des choses ; que ma Julie, toute demoiselle qu'elle est, ne verra sûrement jamais. Elles ont mis dans leurs manières le même

esprit qui dirige leur ajustement. Cette pudeur charmante qui distingue, honore & embellit ton sexe, leur a paru vile & roturière ; elles ont animé leur geste & leur propos d'une noble impudence, & il n'y a point d'honnête-homme à qui leur regard assuré ne fasse baisser les yeux. C'est ainsi que, cessant d'être femmes, de peur d'être confondues avec les autres femmes, elles préfèrent leur rang à leur sexe, & imitent les filles de joie afin de n'être pas imitées.

J'ignore jusqu'où va cette imitation de leur part ; mais je fais qu'elles n'ont pu tout-à-fait éviter celle qu'elles vouloient prévenir. Quant au rouge & aux corps échanrés, ils ont fait tout le progrès qu'ils pouvoient faire. Les femmes de la ville ont mieux aimé renoncer à leurs couleurs naturelles & aux charmes que pouvoit leur prêter l'*amoroso pensier* des amans, que de rester mises comme des bourgeoises ; & , si cet exemple n'a point gagné les moindres états, c'est qu'une femme à pied dans un pareil équi-

page, n'est pas trop en sûreté contre les insultes de la populace. Ces insultes sont le cri de la pudeur révoltée ; & , dans cette occasion, comme en beaucoup d'autres, la brutalité du peuple, plus honnête que la bienfiance des gens polis, retient peut-être ici cent mille femmes dans les bornes de la modestie ; c'est précisément ce qu'ont prétendu les adroites inventrices de ces modes.

Quant au maintien soldatesque & au ton grenadier, il frappe moins, attendu qu'il est plus universel, & il n'est guères sensible qu'aux nouveaux débarqués. Depuis le fauxbourg Saint-Germain jusqu'aux halles, il y a peu de femmes à Paris dont l'abord, le regard ne soient d'une hardiesse à déconcerter quiconque n'a rien vu de semblable dans son pays ; & de la surprise où jettent ces nouvelles manières, naît cet air gauche qu'on reproche aux étrangers. C'est encore pis, si-tôt qu'elles ouvrent la bouche. Ce n'est point la voix douce & mignarde de nos Vaudoises. C'est un certain accent

dur, interrogatif, impérier, moqueur & plus fort que celui d'une homme. S'il reste dans leur ton quelque grace de leur sexe, leur manière intrépide & curieuse de fixer les gens acheve de l'éclipser. Il semble qu'elles se plaisent à jouir de l'embarras qu'elles donnent à ceux qui les voient pour la première fois; mais il est à croire que cet embarras leur plairoit moins, si elles en démêloient mieux la cause.

Cependant, soit prévention de ma part en faveur de la beauté, soit instinct, de la sienne, à se faire valoir, les belles femmes me paroissent en général un peu plus modestes, & je trouve plus de décence dans leur maintien. Cette réserve ne leur coûte guères; elles sentent bien leurs avantages; elles savent qu'elles n'ont pas besoin d'agaceries pour nous attirer. Peut-être aussi que l'impudence est plus sensible & choquante, jointe à la laideur; & il est sûr qu'on couvrirait plutôt de soufflets que de baisers un laid

visage effronté, au lieu qu'avec la modestie il peut exciter une tendre compassion qui mène quelquefois à l'amour. Mais quoiqu'en général on remarque ici quelque chose de plus doux dans le maintien des jolies personnes, il y a encore tant de minauderies dans leurs manières, & elles sont toujours si visiblement occupées d'elles-mêmes, qu'on n'est jamais exposé dans ce pays à la tentation qu'avoit quelquefois M. de Muralt auprès des Angloises, de dire à une femme qu'elle est belle pour avoir le plaisir de le lui apprendre.

La gaieté naturelle à la nation, ni le desir d'imiter les grands airs, ne sont pas les seules causes de cette liberté de propos & de maintien qu'on remarque ici dans les femmes. Elle paroît avoir une racine plus profonde dans les mœurs, par le mélange indiscret & continuel des deux sexes, qui fait contracter à chacun d'eux l'air, le langage, & les manières de l'autre. Nos

Suisseſſes aiment aſſez à ſe rasſembler entre elles (1) ; elles y vivent dans une douce familiarité ; & , quoiqu'apparemment elles ne haïſſent pas le commerce des hommes , il eſt certain que la préſence de ceux-ci jette une eſpèce de contrainte dans cette petite gynécocratie. A Paris , c'eſt tout le contraire , les femmes n'aiment à vivre qu'avec les hommes ; elles ne ſont à leur aïſe qu'avec eux. Dans chaque ſociété la maîtreſſe de la maiſon eſt preſque toujours ſeule au milieu d'un cercle d'hommes. On a peine à concevoir d'où tant d'hommes peuvent ſe répandre par-tout ; mais Paris eſt plein d'aventuriers & de célibataires qui paſſent leur vie à courir de maiſon en maiſon , & les hommes ſemblent , comme les eſpèces , ſe multiplier par la circula-

(1) Tout cela eſt fort changé par les circonſtances : ces lettres ne ſemblent écrites que depuis quelques vingtaines d'années. Aux mœurs , au ſtyle , on les croiroit de l'autre ſiècle.

tion. C'est donc là qu'une femme apprend à parler, agir & penser comme eux, & eux comme elle. C'est-là qu'unique objet de leurs petites galanteries, elle jouit paisiblement de ces insultans hommages auxquels on ne daigne pas même donner un air de bonne-foi. Qu'importe? sérieusement ou par plaisanterie on s'occupe d'elle, & c'est tout ce qu'elle veut. Qu'une autre femme survienne, à l'instant le ton de cérémonie succède à la familiarité, les grands airs commencent, & l'attention des hommes se partage, & l'on se tient mutuellement dans une secrète gêne dont on ne sort plus qu'en se séparant.

Les femmes de Paris aiment à voir les spectacles, c'est-à-dire, à y être vues; mais leur embarras, chaque fois qu'elles y veulent aller, est de trouver une compagne; car l'usage ne permet à aucune femme d'y aller seule en grande loge, pas même avec un autre homme. On ne sauroit dire combien, dans ce pays si sociable, ces parties sont difficiles à for-

mer; de dix qu'on en projette, il en manque neuf; le desir d'aller au spectacle les fait lier, l'ennui d'y aller ensemble les fait rompre. Je crois que les femmes pourroient abroger aisément cet usage inepte; car où est la raison de ne pouvoir se montrer seule en public? Mais c'est peut-être ce défaut de raison qui le conserve. Il est bon de tourner, autant qu'on peut, les bienséances sur des choses où il seroit inutile d'en manquer. Que gagneroit une femme au droit d'aller sans compagnie à l'opéra? Ne vaut-il pas mieux réserver ce droit pour recevoir en particulier ses amis.

Il est sûr que mille liaisons secretes doivent être le fruit de leur manière de vivre éparfes & isolées parmi tant d'hommes. Tout le monde en convient aujourd'hui, & l'expérience a détruit l'absurde maxime de vaincre les tentations en les multipliant. On ne dit donc plus que cet usage est plus honnête, mais qu'il est plus agréable, & c'est ce que je ne crois pas plus vrai; car quel amour peut

régner où la pudeur est en dérision, & quel charme peut avoir une vie privée à la fois d'amour & d'honnêteté? Aussi, comme le grand fléau de tous ces gens si dissipés est l'ennui, les femmes se foucient-elles moins d'être aimées qu'amufées; la galanterie & les soins valent mieux que l'amour auprès d'elles; & pourvu qu'on soit assidu, peuleur importe qu'on soit passionné. Les mots même d'*amour* & d'*amans* sont bannis de l'intime société des deux sexes & relégués avec ceux de *chaîne* & de *flamme* dans les romans qu'on ne lit plus.

Il semble que tout l'ordre des sentimens naturels soit ici renversé. Le cœur n'y forme aucune chaîne; il n'est point permis aux filles d'en avoir un. Ce droit est réservé aux seules femmes mariées, & n'exclut du choix personne que leurs maris. Il vaudroit mieux qu'une mère eût vingt amans, que sa fille un seul. L'adultère n'y révolte point, on n'y trouve rien de contraire à la bienséance; les romans les plus décens, ceux que tout

le monde lit pour s'instruire en sont pleins, & le désordre n'est plus blâmable, si-tôt qu'il est joint à l'infidélité. O Julie ! telle femme qui n'a pas craint de souiller cent fois le lit conjugal, oseroit d'une bouche impure accuser nos chastes amours, & condamner l'union de deux cœurs sincères qui ne furent jamais manquer de foi ! On diroit que le mariage n'est pas à Paris de la même nature que par-tout ailleurs. C'est un sacrement, à ce qu'ils prétendent, & ce sacrement n'a pas la force des moindres contrats civils : il semble n'être que l'accord de deux personnes libres qui conviennent de demeurer ensemble, de porter le même nom, de reconnoître les mêmes enfans ; mais qui n'ont au surplus aucune sorte de droit l'une sur l'autre ; & un mari qui s'aviferoit de contrôler ici la mauvaise conduite de sa femme, n'exciteroit pas moins de murmure que celui qui souffriroit chez nous le désordre public de la sienne. Les femmes, de leur côté, n'usent pas de rigueur envers leurs

maris, & l'on ne voit pas encore qu'elles les fassent punir d'imiter leurs infidélités. Au reste, comment attendre, de part ou d'autre, un effet plus honnête d'un lien où le cœur n'a point été consulté? Qui n'épouse que la fortune ou l'état, ne doit rien à la personne.

L'amour même, l'amour a perdu ses droits, & n'est pas moins dénaturé que le mariage. Si les époux sont ici des garçons & des filles qui demeurent ensemble pour vivre avec plus de liberté, les amans sont des gens indifférens qui se voient par amusement, par air, par habitude, ou par le besoin du moment. Le cœur n'a que faire à ces liaisons, on n'y consulte que la commodité & certaines convenances extérieures. C'est, si l'on veut, se connoître, vivre ensemble, s'arranger, se voir; moins encore, s'il est possible. Une liaison de galanterie dure un peu plus qu'une visite; c'est un recueil de jolis entretiens & de jolies lettres pleines de portraits, de maximes, de philosophie & de bel-esprit. A l'égard

du physique, il n'exige pas tant de mystère ; on a très-sensément trouvé qu'il falloit régler sur l'instant des desirs la facilité de les satisfaire : la première venue, le premier venu, l'amant ou un autre, un homme est toujours un homme, tous sont presque également bons, & il y a du moins à cela de la conséquence ; car pourquoi seroit-on plus fidèle à l'amant qu'au mari ? Et puis, à certain âge, tous les hommes sont à-peu-près le même homme, toutes les femmes la même femme ; toutes ces poupées sortent de chez la même marchande de modes, & il n'y a guère d'autre choix à faire que ce qui tombe le plus commodément sous la main.

Comme je ne fais rien de ceci par moi-même, on m'en a parlé sur un ton si extraordinaire, qu'il ne m'a pas été possible de bien entendre ce qu'on m'en a dit. Tout ce que j'en ai conçu, c'est que chez la plupart des femmes l'amant est comme un des gens de la maison : s'il ne fait pas son devoir, on le congédie & l'on en

prend un autre ; s'il trouve mieux ailleurs ou s'ennuie du métier , il quitte & l'on en prend un autre. Il y a , dit-on , des femmes assez capricieuses pour essayer même du maître de la maison ; car enfin , c'est encore une espèce d'homme. Cette fantaisie ne dure pas ; quand elle est passée ; on le chasse & l'on en prend un autre ; ou , s'il s'obstine , on le garde & l'on en prend un autre.

Mais , disois-je à celui qui m'expliquoit ces étranges usages , comment une femme vit-elle ensuite avec tous ces autres-là , qui ont ainsi pris ou reçu leur congé ? Bon ! reprit-il , elle n'y vit point. On ne se voit plus ; on ne se connoît plus. Si jamais la fantaisie prenoit de renouer , on auroit une nouvelle connoissance à faire , & ce seroit beaucoup qu'on se fouvînt de s'être vus. Je vous entends , lui dis-je ; mais j'ai beau réduire ces exagérations , je ne conçois pas comment , après une union si tendre , on peut se voir de sang-froid ; comment le cœur ne palpite pas au nom de ce qu'on a

une fois aimé ; comment on ne tressaillit pas à sa rencontre. Vous me faites rire , interrompit-il , avec vos tressaillemens ! Vous voudriez donc que nos femmes ne fissent autre chose que tomber en syncope ?

Supprime une partie de ce tableau ; trop chargé sans doute ; place Julie à côté du reste , & souviens-toi de mon cœur ; je n'ai rien de plus à te dire.

Il faut cependant l'avouer ; plusieurs de ces impressions désagréables s'effacent par l'habitude. Si le mal se présente avant le bien , il ne l'empêche pas de se montrer à son tour ; les charmes de l'esprit & du naturel font valoir ceux de la personne. La première répugnance , vaincue , devient bientôt un sentiment contraire. C'est l'autre point de vue du tableau , & la justice ne permet pas de ne l'exposer que par le côté défavorable.

C'est le premier inconvénient des grandes villes , que les hommes y deviennent autres que ce qu'ils sont , & que la

société leur donne, pour ainsi dire, un être différent du leur. Cela est vrai, surtout à Paris, & sur-tout à l'égard des femmes, qui tirent des regards d'autrui la seule existence dont elles se soucient. En abordant une Dame dans une assemblée, au lieu d'une Parisienne que vous croyez voir, vous ne voyez qu'un simulacre de la mode. Sa hauteur, son ampleur, sa démarche, sa taille, sa gorge, ses couleurs, son air, son regard, ses propos, ses manières; rien de tout cela n'est à elle, & si vous la voyiez dans son état naturel, vous ne pourriez la reconnoître. Or, cet échange est rarement favorable à celles qui le font, & en général il n'y a guère à gagner à tout ce qu'on substitue à la nature: mais on ne l'efface jamais entièrement; elle s'échappe toujours par quelque endroit, & c'est dans une certaine adresse à le saisir que consiste l'art d'observer. Cet art n'est pas difficile vis-à-vis des femmes de ce pays; car, comme elles ont plus de naturel qu'elles ne croient en avoir, pour peu

qu'on les fréquente assidument , pour peu qu'on les détache de cette éternelle représentation qui leur plaît si fort , on les voit bientôt comme elles sont ; & c'est alors que toute l'aversion qu'elles ont d'abord inspirée se change en estime & en amitié.

Voilà ce que j'eus occasion d'observer la semaine dernière dans une partie de campagne, où quelques femmes nous avoient assez étourdiment invités, moi & quelques autres nouveaux débarqués, sans trop s'assurer que nous leur convenions, ou peut-être pour avoir le plaisir d'y rire de nous à leur aise. Cela ne manqua pas d'arriver le premier jour. Elles nous accablèrent d'abord de traits plaisans & fins, qui, tombant toujours sans réjaillir, épuisèrent bientôt leur carquois. Alors elles s'exécutèrent de bonne grace, & ne pouvant nous amener à leur ton, elles furent réduites à prendre le nôtre. Je ne fais si elles se trouvèrent bien de cet échange, pour moi je m'en trouvai à merveille; je vis avec surprise

que je m'éclairois plus avec elles, que je n'aurois fait avec beaucoup d'hommes. Leur esprit ornoit si bien le bon-sens, que je regrettois ce qu'elles en avoient mis à le défigurer, & je déplorais, en jugeant mieux des femmes de ce pays, que tant d'aimables personnes ne manquaient de raison, que parce qu'elles ne vouloient pas en avoir. Je vis aussi que les graces familières & naturelles effaçoient insensiblement les airs apprêtés de la ville; car, sans y songer, on prend des manières assortissantes aux choses qu'on dit, & il n'y a pas moyen de mettre à des discours sensés les grimaces de la coquetterie. Je les trouvai plus jolies depuis qu'elles ne cherchoient plus tant à l'être, & je sentis qu'elles n'avoient besoin, pour plaire, que de ne se pas déguiser. J'osai soupçonner sur ce fondement, que Paris, ce prétendu siège du goût, est peut-être le lieu du monde où il y en a le moins, puisque tous les soins qu'on y prend pour plaire, défigurent la véritable beauté.

Nous restâmes ainsi quatre ou cinq jours ensemble, contens les uns des autres & de nous-mêmes. Au lieu de passer en revue Paris & ses folies, nous l'oublîâmes. Tout notre soin se bornoit à jouir entre nous d'une société agréable & douce. Nous n'eûmes besoin ni de fatyres, ni de plaisanteries pour nous mettre de bonne humeur, & nos ris n'étoient pas de raillerie, mais de gaieté, comme ceux de ta cousine.

Une autre chose acheva de me faire changer d'avis sur leur compte. Souvent au milieu de nos entretiens les plus animés, on venoit dire un mot à l'oreille de la maîtresse de la maison; elle sortoit, alloit s'enfermer pour écrire, & ne renroit de long-temps. Il étoit aisé d'attribuer ces éclipses à quelque correspondance de cœur, ou de celle qu'on appelle ainsi. Une autre femme en glissa légèrement un mot qui fut assez mal reçu; ce qui me fit juger que, si l'absence manquoit d'amans, elle avoit au moins des amis. Cependant la curiosité

m'ayant donné quelque attention, quelle fut ma surprise en apprenant que ces prétendus grisons de Paris, étoient des payfans de la paroisse, qui venoient dans leurs calamités implorer la protection de leur Dame! L'un surchargé de taille, à la décharge d'un plus riche; l'autre enrôlé dans la milice, sans égard pour son âge & pour ses enfans (1); l'autre écrasé d'un puissant voisin, par un procès injuste; l'autre ruiné par la grêle, & dont on exigeoit le bail à la rigueur: enfin, tous avoient quelque grace à demander, tous étoient patiemment écoutés; on n'en rebutoit aucun; & le temps attribué aux billets doux, étoit employé à écrire en faveur de ces malheureux. Je ne saurois te dire avec quel étonnement j'appris, & le plaisir que prenoit une

(1) On a vu cela dans l'autre guerre; mais non dans celle-ci, que je sache. On épargne les hommes mariés, & l'on en fait ainsi marier beaucoup.

femme si jeune & si dissipée à remplir ces aimables devoirs, & combien peu elle y mettoit d'ostentation. Comment! disois-je tout attendri, quand ce seroit Julie, elle ne feroit pas autrement. Dès cet instant je ne l'ai plus regardée qu'avec respect, & tous ses défauts sont effacés à mes yeux.

Si-tôt que mes recherches se sont tournées de ce côté, j'ai appris mille choses à l'avantage de ces mêmes femmes que j'avois d'abord trouvé si insupportables. Tous les étrangers conviennent unanimement qu'en écartant les propos à la mode, il n'y a point de pays au monde où les femmes soient plus éclairées, parlent en général plus sensément, plus judicieusement, & sachtent donner au besoin de meilleurs conseils. Otons le jargon de la galanterie & du bel-esprit, quel parti tirerons-nous de la conversation d'une Espagnole, d'une Italienne, d'une Allemande? Aucun; & tu fais, Julie, ce qu'il en est communément de

nos Suiffesses. Mais qu'on ôse passer pour peu galant & tirer les Françoises de cette forteresse, dont, à la vérité, elles n'aiment guère à sortir, on trouve encore à qui parler en rase campagne; & l'on croit combattre avec un homme, tant elle fait s'armer de raison, & faire de nécessité vertu. Quant au bon caractère, je ne citerai point le zèle avec lequel elles servent leurs amis; car il peut régner en cela une certaine chaleur d'amour-propre qui soit de tous les pays: mais quoiqu'ordinairement elles n'aiment qu'elles-mêmes, une longue habitude, quand elles ont assez de constance pour l'acquérir, leur tient lieu d'un sentiment assez vif: celles qui peuvent supporter un attachement de dix ans, le gardent ordinairement toute leur vie; & elles aiment les vieux amis plus tendrement, plus sûrement au moins, que leurs jeunes amans.

Une remarque assez commune, qui semble être à la charge des femmes, est qu'elles font tout en ce pays, & par conséquent

ſéquent plus de mal que de bien ; mais ce qui les justifie, est qu'elles font le mal poussées par les hommes, & le bien de leur propre mouvement. Ceci ne contredit point ce que je disois ci-devant, que le cœur n'entre pour rien dans le commerce des deux sexes ; car la galanterie françoise a donné aux femmes un pouvoir universel qui n'a besoin d'aucun tendre sentiment pour se soutenir. Tout dépend d'elles ; rien ne se fait que par elles ou pour elles ; l'Olympe & le Parnasse, la gloire & la fortune sont également sous leurs loix. Les livres n'ont de prix, les auteurs n'ont d'estime qu'autant qu'il plaît aux femmes de leur en accorder ; elles décident souverainement des plus hautés connoissances, ainsi que des plus agréables poésies : littérature, histoire, philosophie, politique même, on voit d'abord au style de tous les livres qu'ils sont écrits pour amuser de jolies femmes ; & l'on vient de mettre la bible en histoires galantes. Dans les affaires, elles ont, pour obtenir ce qu'elles demandent, un ascendant naturel jusques

sur leurs maris; non parce qu'ils sont leurs maris, mais parce qu'ils sont hommes, & qu'il est convenu qu'un homme ne refusera rien à aucune femme, fût-ce même la sienne.

Au reste, cette autorité ne suppose ni attachement, ni estime, mais seulement de la politesse & de l'usage du monde; car d'ailleurs, il n'est pas moins essentiel à la galanterie françoise de mépriser les femmes que de les servir. Ce mépris est une sorte de titre qui leur en impose; c'est un témoignage qu'on a vécu assez avec elles pour les connoître. Quiconque les respecteroit, passeroit à leurs yeux pour un novice, un paladin, un homme qui n'a connu les femmes que dans les romans. Elles se jugent avec tant d'équité, que les honorer seroit être indigne de leur plaire; & la première qualité de l'homme à bonnes fortunes, est d'être souverainement impertinent.

Quoi qu'il en soit, elles ont beau se piquer de méchanceté; elles sont bonnes en dépit d'elles, & voici à quoi sur-tout

leur bonté de cœur est utile. En tout pays les gens chargés de beaucoup d'affaires sont toujours repoussans & sans commisération, & Paris étant le centre des affaires du plus grand peuple de l'Europe, ceux qui les font sont aussi les plus durs des hommes. C'est donc aux femmes qu'on s'adresse pour avoir des graces; elles sont le secours des malheureux; elles ne ferment point l'oreille à leurs plaintes; elles les écoutent, les consolent & les servent. Au milieu de la vie frivole qu'elles mènent, elles savent dérober des momens à leurs plaisirs pour les donner à leur bon naturel; & si quelques-unes font un infâme commerce des services qu'elles rendent, des milliers d'autres s'occupent tous les jours gratuitement à secourir le pauvre de leur bourse & l'opprimé de leur crédit. Il est vrai que leurs soins sont souvent indiscrets, & qu'elles nuisent sans scrupule au malheureux qu'elles ne connoissent pas, pour servir le malheureux qu'elles connoissent: mais comment connoître tout le monde dans un si grand pays, & que

peut faire de plus la bonté d'ame séparée de la véritable vertu, dont le plus sublime effort n'est pas tant de faire le bien que de ne jamais mal faire? A cela près, il est certain qu'elles ont du penchant au bien, & qu'elles en font beaucoup, qu'elles le font de bon cœur, que ce sont elles seules qui conservent dans Paris le peu d'humanité qu'on y voit régner encore, & que, sans elles, on verroit les hommes avides & infatiables, & s'y dévorer comme des loups.

Voilà ce que je n'aurois point appris, si je m'en étois tenu aux peintures des faiseurs de romans & de comédies, lesquels voient plutôt dans les femmes des ridicules qu'ils partagent, que les bonnes qualités qu'ils n'ont pas; ou qui peignent des chef-d'œuvres de vertu, qu'elles se dispensent d'imiter en les traitant de chimères, au lieu de les encourager au bien en louant celui qu'elles font réellement. Les romans sont peut-être la dernière instruction qu'il reste à donner à un peuple assez corrompu, pour que tout autre lui soit

inutile ; je voudrois qu'alors la composition de ces sortes de livres ne fût permise qu'à des gens honnêtes, mais sensibles ; dont le cœur se peignît dans leurs écrits ; à des auteurs qui ne fussent pas au-dessus des foiblesses de l'humanité, qui ne montrassent pas tout d'un coup la vertu dans le ciel hors de la portée des hommes, mais qui la leur fissent aimer en la peignant d'abord moins austère, & puis du sein du vice les y fussent conduire insensiblement.

Je t'en ai prévenue, je ne suis en rien de l'opinion commune sur le compte des femmes de ce pays. On leur trouve unanimement l'abord le plus enchanteur, les graces les plus séduisantes, la coquetterie la plus raffinée, le sublime de la galanterie, & l'art de plaire au souverain degré. Moi, je trouve leur abord choquant, leur coquetterie repoussante, leurs manières sans modestie. J'imagine que le cœur doit se fermer à toutes leurs avances, & l'on ne me persuadera jamais qu'elles puissent un moment parler de l'amour, sans se

montrer également incapables d'en inspirer & d'en ressentir.

D'un autre côté, la renommée apprend à se défier de leur caractère; elle les peint frivoles, rusées, artificieuses, étourdies, volages, parlant bien, mais ne pensant point, sentant encore moins, & dépensant ainsi tout leur mérite en vain babil. Tout cela me paroît, à moi, leur être extérieur, comme leurs paniers & leur rouge. Ce sont des vices de parade qu'il faut voir à Paris, & qui, dans le fond, couvrent en elles du sens, de la raison, de l'humanité, du bon naturel; elles sont moins indiscrettes, moins tracassières que chez nous, moins peut-être que par-tout ailleurs. Elles sont plus solidement instruites, & leur instruction profite mieux à leur jugement. En un mot, si elles me déplaisent par tout ce qui caractérise leur sexe qu'elles ont défiguré, je les estime par des rapports avec le nôtre, qui nous font honneur, & je trouve qu'elles feroient cent fois plutôt des hommes de mérite, que d'aimables femmes.

Conclusion : si Julie n'eût point existé ; si mon cœur eût pu souffrir quelque autre attachement que celui pour lequel il étoit né , je n'aurois jamais pris à Paris ma femme , encore moins ma maîtresse ; mais je m'y ferois fait volontiers une amie , & ce trésor m'eût consolé , peut-être , de n'y pas trouver les deux autres (1).

(1) Je me garderai de prononcer sur cette lettre ; mais je doute qu'un jugement qui donne libéralement à celles qu'il regarde des qualités qu'elles méprisent , & qui leur refuse les seules dont elles font cas , soit fort propres à être bien reçu d'elles.



L E T T R E X X I I .

A J U L I E .

DEPUIS ta lettre reçue, je suis allé tous les jours chez M. Silvestre demander le petit paquet. Il n'étoit toujours point venu : & dévoré d'une mortelle impatience, j'ai fait le voyage sept fois inutilement. Enfin, la huitième, j'ai reçu le paquet. A peine l'ai-je eu dans les mains que, sans payer le port, sans m'en informer, sans rien dire à personne, je suis sorti comme un étourdi, & ne voyant que le moment de rentrer chez moi, j'enfilois avec tant de précipitation des rues que je ne connoissois point, qu'au bout d'une demi-heure, cherchant la rue de Tournon où je loge, je me suis trouvé dans le marais à l'autre extrémité de Paris. J'ai été obligé de prendre un fiacre pour revenir plus promptement; c'est la première fois que cela m'est arrivé le matin pour mes affaires; je ne m'en fers même qu'à regret l'après-midi

pour quelques visites ; car j'ai deux jambes fort bonnes , dont je serois bien fâché qu'un peu plus d'aifance dans ma fortune me fît négliger l'usage.

J'étois fort embarrassé dans mon fiacre avec mon paquet ; je ne voulois l'ouvrir que chez moi , c'étoit ton ordre. D'ailleurs une sorte de volupté qui me laisse oublier la commodité dans les choses communes , me la fait rechercher avec soin dans les vrais plaisirs. Je n'y puis souffrir aucune sorte de distraction , & je veux avoir du temps & mes aises pour favoriser tout ce qui me vient de toi. Je tenois donc ce paquet avec une inquiète curiosité dont je n'étois pas le maître : je m'efforçois de palper au travers les enveloppes ce qu'il pouvoit contenir , & l'on eût dit qu'il me brûloit les mains , à voir les mouvemens continuels qu'il faisoit de l'une à l'autre. Ce n'est pas qu'à son volume , à son poids , au ton de ta lettre , je n'eusse quelque soupçon de la vérité , mais le moyen de concevoir comment tu pouvois avoir trouvé l'artiste & l'occasion ? Voilà

ce que je ne conçois pas encore ; c'est un miracle de l'amour ; plus il passe ma raison , plus il enchante mon cœur , & l'un des plaisirs qu'il me donne , est celui de n'y rien comprendre.

J'arrive enfin , je vole , je m'enferme dans ma chambre , je m'assieds hors d'haleine , je porte une main tremblante sur le cachet. O première influence du talisman ! j'ai senti palpiter mon cœur à chaque papier que j'ôtois , & je me suis bientôt trouvé tellement oppressé , que j'ai été forcé de respirer un moment sur la dernière enveloppe... Julie !... O ma Julie !... le voile est déchiré... je te vois... je vois tes divins traits ! ma bouche & mon cœur leur rendent le premier hommage , mes genoux fléchissent... charmes adorés , encore une fois vous aurez enchanté mes yeux. Qu'il est prompt , qu'il est puissant , le magique effet de ces traits chéris ! Non , il ne faut point , comme tu prétends , un quart-d'heure pour le sentir ; une minute , un instant suffit pour arracher de mon sein mille ardens soupirs , & me rappeler

avec ton image celle de mon bonheur passé. Pourquoi faut-il que la joie de posséder un si précieux trésor soit mêlée d'une si cruelle amertume ? Avec quelle violence il me rappelle des temps qui ne sont plus ! Je crois, en le voyant, te revoir encore ; je crois me retrouver à ces momens délicieux dont le souvenir fait maintenant le malheur de ma vie, & que le ciel m'a donnés & ravis dans sa colère ! Hélas ! un instant me défabuse ; toute la douleur de l'absence se ranime & s'aigrit en m'ôtant l'erreur qui l'a suspendue, & je suis comme ces malheureux dont on n'interrompt les tourmens que pour les leur rendre plus sensibles. Dieux ! quels torrens de flammes mes avides regards puissent dans cet objet si inattendu ! ô comme il ranime au fond de mon cœur tous les mouvemens impétueux que ta présence y faisoit naître ! ô Julie ! s'il étoit vrai qu'il pût transmettre à tes sens le délire & l'illusion des miens !... Mais pourquoi ne le feroit-il pas ? Pourquoi des impressions que l'ame porte avec tant d'activité n'iroient-

elles pas aussi loin qu'elle ? Ah ! chère amante ! où que tu sois , quoi que tu fasses au moment où j'écris cette lettre , au moment où ton portrait reçoit tout ce que ton idolâtre amant adresse à ta personne , ne sens-tu pas ton charmant visage inondé des pleurs de l'amour & de la tristesse ? Ne sens-tu pas tes yeux , tes joues , ta bouche , ton sein , pressés , comprimés , accablés de mes ardens baisers ? Ne te sens-tu pas embrâser toute entière du feu de mes lèvres brûlantes ? ... Ciel ! qu'entends-je ? quelqu'un vient ... Ah ! ferrons , cachons mon trésor ... Un importun ! ... Maudit soit le cruel qui vient troubler des transports si doux ! ... Puisse-t-il ne jamais aimer ... ou vivre loin de ce qu'il aime !



L E T T R E X X I I I.

D E L ' A M A N T D E J U L I E

A M A D A M E D ' O R B E.

C'EST à vous, charmante cousine, qu'il faut rendre compte de l'Opéra; car bien que vous ne m'en parliez point dans vos lettres, & que Julie vous ait gardé le secret, je vois d'où lui vient cette curiosité. J'y fus une fois pour contenter la mienne; j'y suis retourné pour vous deux autres fois. Tenez-m'en quitte, je vous prie, après cette lettre. J'y puis retourner encore, y bâiller, y souffrir, y périr pour votre service; mais y rester éveillé & attentif, cela ne m'est pas possible.

Avant de vous dire ce que je pense de ce fameux théâtre, que je vous rende compte de ce qu'on en dit ici, le jugement des connoisseurs pourra redresser le mien, si je m'abuse.

L'opéra de Paris passe à Paris pour le

spectacle le plus pompeux, le plus voluptueux, le plus admirable qu'inventa jamais l'art humain. C'est, dit-on, le plus superbe monument de la magnificence de Louis XIV. Il n'est pas si libre à chacun que vous le pensez de dire son avis sur ce grave sujet. Ici l'on peut disputer de tout, hors de la musique & de l'opéra; il y a du danger à manquer de dissimulation sur ce seul point; la musique françoise se maintient par une inquisition très-sévère, & la première chose qu'on insinue par forme de leçon à tous les étrangers qui viennent dans ce pays, c'est que tous les étrangers conviennent qu'il n'y a rien de si beau dans le reste du monde, que l'opéra de Paris. En effet, la vérité est que les plus discrets s'en taisent, & n'osent en rire qu'entre eux.

Il faut convenir pourtant qu'on y représente à grands frais, non-seulement toutes les merveilles de la nature, mais beaucoup d'autres merveilles bien plus grandes, que personne n'a jamais vues; & sûrement Pope a voulu désigner ce

bizarre théâtre par celui où il dit qu'on voit pêle-mêle des Dieux, des lutins, des monstres, des Rois, des bergers, des fées, de la fureur, de la joie, un feu, une gigue, une bataille & un bal.

Cet assemblage si magnifique & si bien ordonné, est regardé comme s'il contenoit en effet toutes les choses qu'il représente. En voyant paroître un temple, on est saisi d'un saint respect, & pour peu que la Déesse en soit jolie, le parterre est à moitié payen. On n'est pas si difficile ici qu'à la comédie françoise. Ces mêmes spectateurs, qui ne peuvent revêtir un comédien de son personnage, ne peuvent à l'opéra séparer un acteur du sien. Il semble que les esprits se roidissent contre une illusion raisonnable, & ne s'y prêtent qu'autant qu'elle est absurde & grossière; ou peut-être que des Dieux leur coûtent moins à concevoir que des Héros. Jupiter étant d'une autre nature que nous, on en peut penser ce qu'on veut; mais Caton étoit un homme, & combien d'hommes ont

le droit de croire que Caton ait pû exister ?

L'opéra n'est donc point ici, comme ailleurs, une troupe de gens payés pour se donner en spectacle au public ; ce sont, il est vrai, des gens que le public paie & qui se donnent en spectacle ; mais tout cela change de nature, attendu que c'est une académie royale de musique, une espèce de cour souveraine qui juge sans appel dans sa propre cause, & ne se pique pas autrement de justice ni de fidélité (1). Voilà, cousine, comment dans certains pays l'essence des choses tient aux mots, & comment des noms honnêtes suffisent pour honorer ce qui l'est le moins.

Les membres de cette noble académie ne dérogent point. En revanche, ils

(1) Dit en mots plus ouverts, cela n'en seroit que plus vrai ; mais ici je suis partie, & je dois me taire. Par-tout où l'on est moins soumis aux loix qu'aux hommes, on doit s'avoïr endurer l'injustice.

font excommuniés ; ce qui est précisément le contraire de l'usage des autres pays ; mais peut-être ayant eu le choix , aiment-ils mieux être nobles & damnés , que roturiers & bénis. J'ai vu sur le théâtre un Chevalier moderne , aussi fier de son métier qu'autrefois l'infortuné Laberius fut humilié du sien (1) , quoi-

(1) Forcé par le tyran de monter sur le théâtre , il déplora son sort par des vers très-touchans , & très-capables d'allumer l'indignation de tout honnête-homme contre ce César si vanté. *Après avoir , dit-il , vécu soixante ans avec honneur , j'ai quitté ce matin mon foyer , Chevalier Romain ; j'y rentrerai ce soir , vil histrion. Hélas ! j'ai trop vécu d'un jour. O fortune ! s'il falloit me déshonorer une fois , que ne m'y forçois-tu , quand la jeunesse & la vigueur me laissoient au moins une figure agréable : mais maintenant quel triste objet viens-je exposer aux rebuts du peuple Romain ? Une voix éteinte , un corps infirme , un cadavre , un sépulchre animé , qui n'a plus rien de moi que mon nom. Le prologue entier qu'il récita dans cette occasion ,*

qu'il le fît par force & ne récitât que ses propres ouvrages. Aussi l'ancien Laberius ne put-il reprendre sa place au cirque parmi les Chevaliers Romains, tandis que le nouveau en trouve tous les jours une sur les bancs de la comédie françoise parmi la première noblesse du pays; & jamais on n'entendit parler à Rome avec tant de respect de la majesté du peuple Romain, qu'on parle à Paris de la majesté de l'opéra.

Voilà ce que j'ai pu recueillir des discours d'autrui sur ce brillant spectacle; que je vous dise à présent ce que j'y ai vu moi-même.

L'injustice que lui fit César piqué de la noble liberté avec laquelle il vengeoit son honneur flétri, l'affront qu'il reçut au cirque, la bassesse qu'eut Cicéron d'insulser à son opprobre, la réponse fine & piquante que lui fit Laberius; tout cela nous a été conservé par Aulu-gelle; & c'est, à mon gré, le morceau le plus curieux & le plus intéressant de son fade recueil.

Figurez-vous une gaine large d'une quinzaine de pieds, & longue à proportion; cette gaine est le théâtre. Aux deux côtés on place par intervalles des feuilles de paravent, sur lesquelles sont grossièrement peints les objets que la scène doit représenter. Le fond est un grand rideau peint de même, & presque toujours percé ou déchiré, ce qui représente des gouffres dans la terre ou des trous dans le ciel, selon la perspective. Chaque personne qui passe derrière le théâtre & touche le rideau, produit en l'ébranlant une sorte de tremblement de terre assez plaisant à voir. Le ciel est représenté par certaines guenilles bleuâtres, suspendues à des bâtons ou à des cordes, comme l'étendage d'une blanchisseuse. Le soleil, car on l'y voit quelquefois, est un flambeau dans une lanterne. Les chars des Dieux & des Déeses sont composés des quatre solives encadrées & suspendues à une grosse corde en forme d'escarpolette; entre ces solives est une planche en travers,

sur laquelle le Dieu s'assied, & sur le devant pend un morceau de grosse toile barbouillée, qui sert de nuage à ce magnifique char. On voit vers le bas de la machine l'illumination de deux ou trois chandelles puantes & mal mouchées, qui, tandis que le personnage se démène & crie en branlant dans son escarpolette, l'enfument tout à son aise; encens digne de la divinité.

Comme les chars font la partie la plus considérable des machines de l'opéra, sur celle-là vous pouvez juger des autres. La mer agitée est composée de longues lanternes angulaires de toile ou de carton bleu qu'on enfile à des broches parallèles, & qu'on fait tourner par des polissons. Le tonnerre est une lourde charrette qu'on promène sur le cintre, & qui n'est pas le moins touchant instrument de cette agréable musique. Les éclairs se font avec des pincées de poix-résine qu'on projette sur un flambeau; la foudre est un pétard au bout d'une fusée.

Le théâtre est garni de petites trapes quarrées, qui, s'ouvrant au besoin, annoncent que les démons vont sortir de la cave. Quand ils doivent s'élever dans les airs, on leur substitue adroitement de petits démons de toile brune empailée, ou quelquefois de vrais ramoneurs qui branlent en l'air suspendus à des cordes, jusqu'à ce qu'ils se perdent majestueusement dans les guenilles dont j'ai parlé. Mais ce qu'il y a de réellement tragique, c'est quand les cordes sont mal conduites ou viennent à rompre; car alors les esprits infernaux & les Dieux immortels tombent, s'estropient, se tuent quelquefois. Ajoutez à tout cela les monstres qui rendent certaines scènes fort pathétiques, tels que des dragons, des léfards, des tortues, des crocodiles, de gros crapauds qui se promènent d'un air menaçant sur le théâtre, & font voir à l'opéra les tentations de Saint Antoine. Chacune de ces figures est animée par un lourdeau de

savoyard , qui n'a pas l'esprit de faire la bête.

Voilà , ma cousine , en quoi consiste , à-peu-près , l'auguste appareil de l'opéra ; autant que j'ai pu l'observer du parterre à l'aide de ma lorgnette , car il ne faut pas vous imaginer que ces moyens soient fort cachés & produisent un effet imposant ; je ne vous dis en ceci que ce que j'ai apperçu de moi-même , & ce que peut appercevoir comme moi tout spectateur non préoccupé. On assure pourtant qu'il y a une prodigieuse quantité de machines employées à faire mouvoir tout cela ; on m'a offert plusieurs fois de me les montrer ; mais je n'ai jamais été curieux de voir comment on fait de petites choses avec de grands efforts.

Le nombre des gens occupés au service de l'opéra est inconcevable. L'orchestre & les chœurs composent ensemble près de cent personnes : il y a des multitudes de danseurs ; tous les rôles

font doubles & triples (1), c'est-à-dire, qu'il y a toujours un ou deux acteurs subalternes, prêts à remplacer l'acteur principal, & payés pour ne rien faire, jusqu'à ce qu'il lui plaise de ne rien faire à son tour; ce qui ne tarde jamais beaucoup d'arriver. Après quelques représentations, les premiers acteurs qui sont d'importans personnages, n'honorent plus le public de leur présence; ils abandonnent la place à leurs substituts, & aux substituts de leurs substituts. On reçoit toujours le même argent à la porte, mais on ne donne plus le même spectacle. Chacun prend son billet comme à une loterie, sans savoir quel lot il aura; & quel qu'il soit, personne n'oseroit se plaindre: car, afin que vous le sachiez, les nobles membres de cette académie ne

(1) On ne fait ce que c'est que des doubles en Italie; le public ne les souffriroit pas: aussi le spectacle est-il à beaucoup meilleur marché; il en coûteroit trop pour être mal servi.

doivent aucun respect au public ; c'est le public qui leur en doit.

Je ne vous parlerai point de cette musique ; vous la connoissez. Mais ce dont vous ne sauriez avoir d'idée, ce sont les cris affreux, les longs mugissemens dont retentit le théâtre durant la représentation. On voit les actrices, presque en convulsion, arracher avec violence ces glapissemens de leurs poulmons, les poings fermés contre la poitrine, la tête en arrière, le visage enflammé, les vaisseaux gonflés, l'estomac pantelant ; on ne fait lequel est le plus désagréablement affecté de l'œil ou de l'oreille ; leurs efforts font autant souffrir ceux qui les regardent, que leurs chants ceux qui les écoutent ; & ce qu'il y a de plus inconcevable, est que ces hurlemens sont presque la seule chose qu'applaudissent les spectateurs. A leurs battemens de mains, on les prendroit pour des sourds charmés de saisir par-ci par-là quelques sons perçans, & qui veulent
engager

engager les acteurs à les redoubler. Pour moi, je suis persuadé qu'on applaudit les cris d'une actrice à l'opéra comme les tours de force d'un bateleur à la foire ; la situation en est déplaisante & pénible ; on souffre tandis qu'ils durent ; mais on est si aise de les voir finir sans accident, qu'on en marque volontiers sa joie. Concevez que cette manière de chanter est employée pour exprimer ce que Quinault a jamais dit de plus galant & de plus tendre. Imaginez les Muses, les Graces, les Amours, Vénus même s'exprimant avec cette délicatesse, & jugez de l'effet ! Pour les diables, passe encore : cette musique a quelque chose d'inferral qui ne leur méfied pas. Aussi les magies, les évocations, & toutes les fêtes du sabat sont-elles toujours ce qu'on admire le plus à l'opéra françois.

A ces beaux sons, aussi justes qu'ils sont doux, se marient très-dignement ceux de l'orchestre. Figurez-vous un charivari sans fin d'instrumens, sans

mélodie, un ronron traînant & perpétuel de basses; chose la plus lugubre, la plus affommante que j'aye entendue de ma vie, & que je n'ai jamais pu supporter une demi-heure sans gagner un violent mal de tête. Tout cela forme une espèce de psalmodie à laquelle il n'y a pour l'ordinaire ni chant ni mesure. Mais quand par hasard il se trouve quelque air un peu saillant, c'est un trépignement universel; vous entendez tout le parterre en mouvement suivre à grand'peine & à grand bruit un certain homme de l'orchestre (1). Charmés de sentir un moment cette cadence qu'ils sentent si peu, ils se tourmentent l'oreille, la voix, les bras, les pieds & tout le corps, pour courir après la mesure (2) toujours prête à leur

(1) Le Bucheron.

(2) Je trouve qu'on n'a pas mal comparé les airs légers de la musique françoise à la course d'une vache qui galoppe, ou d'une oie grasse qui veut voler.

échapper ; au lieu que l'Allemand & l'Italien , qui en sont intimement affectés , la sentent & la suivent sans aucun effort , & n'ont jamais besoin de la battre. Du moins Régianino m'a-t-il souvent dit que dans les opéra d'Italie , où elle est si sensible & si vive , on n'entend , on ne voit jamais dans l'orchestre ni parmi les spectateurs le moindre mouvement qui la marque. Mais tout annonce en ce pays la dureté de l'organe musical ; les voix y sont rudes & sans douceur , les inflexions âpres & fortes , les sons forcés & traînans ; nulle cadence , nul accent mélodieux dans les airs du peuple : les instrumens militaires , les fifres de l'infanterie , les trompettes de la cavalerie , tous les cors , tous les haut-bois , les chanteurs des rues , les violons des guinguettes , tout cela est d'un faux à choquer l'oreille la moins délicate. Tous les talens ne sont pas donnés aux mêmes hommes , & en général le François paroît être de tous les peuples de l'Europe celui

qui a le moins d'aptitude à la musique. Mylord Edouard prétend que les Anglois en ont aussi peu ; mais la différence est que ceux-ci le savent & ne s'en foucient guère ; au lieu que les François renonceroient à mille justes droits , & passeroient condamnation sur toute autre chose , plutôt que de convenir qu'ils ne sont pas les premiers musiciens du monde. Il y en a même qui regarderoient volontiers la musique à Paris comme une affaire d'état ; peut-être , parce que ç'en fut une à Sparte de couper deux cordes à la lyre de Timothée : à cela vous sentez qu'on n'a rien à dire. Quoi qu'il en soit , l'opéra de Paris pourroit être une fort belle institution politique , qu'il n'en plairoit pas davantage aux gens de goût. Revenons à ma description.

Les ballets , dont il me reste à vous parler , sont la partie la plus brillante de cet opéra ; & , considérés séparément , ils font un spectacle agréable , magnifique & vraiment théâtral ; mais ils servent

comme partie constitutive de la pièce, & c'est en cette qualité qu'il les faut considérer. Vous connoissez les opéra de Quinault ; vous savez comment les divertissemens y sont employés ; c'est à-peu-près de même, ou encore pis, chez ses successeurs. Dans chaque acte l'action est ordinairement coupée au moment le plus intéressant par une fête qu'on donne aux acteurs assis, & que le parterre voit debout. Il arrive de-là que les personnages de la pièce sont entièrement oubliés, ou bien que les spectateurs regardent les acteurs qui regardent autre chose. La manière d'amener ces fêtes est simple. Si le Prince est joyeux, on prend part à sa joie, & l'on danse : s'il est triste, on veut l'égayer, & l'on danse. J'ignore si c'est la mode à la Cour de donner le bal aux Rois, quand ils sont de mauvaise humeur : ce que je fais par rapport à ceux-ci, c'est qu'on ne peut trop admirer leur constance stoïque à voir des gavottes ou écouter des chansons, tandis

qu'on décide quelquefois derrière le théâtre de leur couronne ou de leur sort. Mais il y a bien d'autres sujets de danses ; les plus graves actions de la vie se font en dansant. Les Prêtres dansent, les soldats dansent, les Dieux dansent, les diables dansent, on danse jusques dans les enterremens, & tout danse à propos de tout.

La danse est donc le quatrième des beaux-arts employés dans la constitution de la scène lyrique : mais les trois autres concourent à l'imitation ; & celui-là, qu'imité-t-il ? Rien. Il est donc hors d'œuvre, quand il n'est employé que comme danse ; car que font des menuets, des rigaudons, des chaconnes dans une tragédie ? Je dis plus, il n'y feroit pas moins déplacé, s'il imitoit quelque chose, parce que, de toutes les unités, il n'y en a point de plus indispensable, que celle du langage ; & un opéra où l'action se passeroit moitié en chant, moitié en danse, feroit plus ridicule encore que

celui où l'on parleroit moitié françois ;
moitié italien.

Non contents d'introduire la danse
comme partie essentielle de la scène ly-
rique , ils se sont même efforcés d'en
faire quelquefois le sujet principal , &
ils ont des opéra appellés ballets , qui
remplissent si mal leur titre , que la danse
n'y est pas moins déplacée que dans tous
les autres. La plupart de ces ballets for-
ment autant de sujets séparés que d'ac-
tes , & ces sujets sont liés entre eux par
de certaines relations métaphysiques dont
le spectateur ne se douteroit jamais , si
l'auteur n'avoit soin de l'en avertir dans
un prologue. Les saisons , les âges , les
sens , les élémens ; je demande quel
rapport ont tous ces titres à la danse , &
ce qu'ils peuvent offrir en ce genre à
l'imagination ? Quelques-uns même sont
purement allégoriques , comme le carna-
val & la folie , & ce sont les plus insup-
portables de tous ; parce qu'avec beaucoup
d'esprit & de finesse , ils n'ont ni senti-

mens, ni tableaux, ni situations, ni chaleur, ni intérêt, ni rien de ce qui peut donner prise à la musique, flotter le cœur, & nourrir l'illusion. Dans ces prétendus ballets l'action se passe toujours en chant, la danse interrompt toujours l'action, ou ne s'y trouve que par occasion, & n'imité rien. Tout ce qui arrive, c'est que ces ballets ayant encore moins d'intérêt que les tragédies, cette interruption y est moins remarquée : s'ils étoient moins froids, on en seroit plus choqué; mais un défaut couvre l'autre, & l'art des auteurs pour empêcher que la danse ne lasse, est de faire en sorte que la pièce ennuie.

Ceci me mène insensiblement à des recherches sur la véritable constitution du drame lyrique, trop étendues pour entrer dans cette lettre; & qui me jetteroient loin de mon sujet; j'en ai fait une petite dissertation à part que vous trouverez ci-jointe, & dont vous pourrez causer avec Régianino. Il me reste à

vous dire sur l'opéra françois, que le plus grand défaut que j'y crois remarquer, est un faux goût de magnificence, par lequel on a voulu mettre en représentation le merveilleux, qui, n'étant fait que pour être imaginé, est aussi bien placé dans un poëme épique, que ridiculement sur un théâtre. J'aurois eu peine à croire, si je ne l'avois vu, qu'il se trouvât des artistes assez imbéciles pour vouloir imiter le char du soleil, & des spectateurs assez enfans pour aller voir cette imitation. La Bruyère ne concevoit pas comment un spectacle aussi superbe que l'opéra pouvoit l'ennuyer à si grands frais. Je le conçois bien, moi, qui ne suis pas un la Bruyère; & je soutiens que, pour tout homme qui n'est pas dépourvu du goût des beaux-arts, la musique françoise, la danse & le merveilleux mêlés ensemble, feront toujours de l'opéra de Paris le plus ennuyeux spectacle qui puisse exister. Après tout, peut-être n'en faut-il pas aux François de

plus parfaits, au moins quant à l'exécution ; non qu'ils ne soient très en état de connoître la bonne, mais parce qu'en ceci le mal les amuse plus que le bien. Ils aiment mieux railler qu'applaudir ; le plaisir de la critique les dédommage de l'ennui du spectacle, & il leur est plus agréable de s'en moquer quand ils n'y sont plus, que de s'y plaire tandis qu'ils y sont.



L E T T R E X X I V.

D E J U L I E.

OUI, oui, je le vois bien; l'heureuse Julie t'est toujours chère. Ce même feu qui brilloit jadis dans tes yeux, se fait sentir dans ta dernière lettre; j'y retrouve toute l'ardeur qui m'anime, & la mienne s'en irrite encore. Oui, mon ami, le sort a beau nous séparer, pressons nos cœurs l'un contre l'autre, conservons par la communication leur chaleur naturelle contre le froid de l'absence & du désespoir, & que tout ce qui devrait relâcher notre attachement, ne serve qu'à le resserrer sans cesse.

Mais j'admire ma simplicité; depuis que j'ai reçu cette lettre, j'éprouve quelque chose des charmans effets dont elle parle, & ce badinage du talisman, quoiqu'inventé par moi-même, ne laisse pas de me séduire & de me paroître une vérité. Cent fois le jour, quand je suis seule, un tressaillement me saisit comme si je te

fentois près de moi. Je m'imagine que tu tiens mon portrait, & je suis si folle que je crois sentir l'impression des caresses que tu lui fais & des baisers que tu lui donnes : ma bouche croit les recevoir, mon tendre cœur croit les goûter. O douces illusions ! ô chimères ! dernières ressources des malheureux ! ah ! s'il se peut, tenez-nous lieu de réalité ! Vous êtes quelque chose encore à ceux pour qui le bonheur n'est plus rien.

Quant à la manière dont je m'y suis prise pour avoir ce portrait, c'est bien un soin de l'amour ; mais crois que, s'il étoit vrai qu'il fût des miracles, ce n'est pas celui-là qu'il auroit choisi. Voici le mot de l'énigme. Nous eûmes il y a quelque temps ici un peintre en miniature venant d'Italie ; il avoit des lettres de Mylord Edouard, qui, peut-être en les lui donnant, avoit en vue ce qui est arrivé. M. d'Orbe voulut profiter de cette occasion pour avoir le portrait de ma cousine ; je voulus l'avoir aussi. Elle & ma mère voulurent avoir le mien, & à

ma prière le peintre en fit secrettement une seconde copie. Ensuite, sans m'embarasser de copie ni d'original, je choisiss subtilement le plus ressemblant des trois pour te l'envoyer. C'est une friponnerie dont je ne me suis pas fait un grand scrupule; car un peu de ressemblance de plus ou de moins n'importe guères à ma mère & à ma cousine; mais les hommages que tu rendrois à une autre figure que la mienne, seroient une espèce d'infidélité d'autant plus dangereuse, que mon portrait seroit mieux que moi; & je ne veux point, comme que ce soit, que tu prennes du goût pour des charmes que je n'ai pas. Au reste, il n'a pas dépendu de moi d'être un peu plus soigneusement vêtue; mais on ne m'a pas écoutée, & mon père lui-même a voulu que le portrait demeurât tel qu'il est. Je te prie, au moins, de croire, qu'excepté la coëffure, cet ajustement n'a point été pris sur le mien, que le peintre a tout fait de sa grace, & qu'il a orné ma personne des ouvrages de son imagination.

L E T T R E X X V.

A J U L I E.

IL faut, chère Julie, que je te parle encore de ton portrait; non plus dans ce premier enchantement auquel tu fus si sensible; mais au contraire avec le regret d'un homme abusé par un faux espoir, & que rien ne peut dédommager de ce qu'il a perdu. Ton portrait a de la grace & de la beauté, même de la tienne; il est assez ressemblant & peint par un habile homme; mais pour en être content, il faudroit ne te pas connoître.

La première chose que je lui reproche, est de te ressembler & de n'être pas toi; d'avoir ta figure & d'être insensible. Vainement le peintre a cru rendre exactement tes yeux & tes traits; il n'a point rendu ce doux sentiment qui les vivifie, & sans lequel, tout charmans qu'ils sont, ils ne seroient rien. C'est dans ton cœur, ma Julie, qu'est le fard de ton visage, &

celui-là ne s'imite point. Ceci tient, je l'avoue, à l'insuffisance de l'art, mais c'est au moins la faute de l'artiste de n'avoir pas été exact en tout ce qui dépendoit de lui. Par exemple, il a placé la racine des cheveux trop loin des tempes, ce qui donne au front un contour moins agréable & moins de finesse au regard. Il a oublié les rameaux de pourpre que font en cet endroit deux ou trois petites veines sous la peau, à-peu-près comme dans ces fleurs d'iris que nous considérons un jour au jardin de Clarens. Le coloris des joues est trop près des yeux, & ne se fond pas délicieusement en couleur de rose vers le bas du visage comme sur le modèle. On diroit que c'est du rouge artificiel plaqué comme le carmin des femmes de ce pays. Ce défaut n'est pas peu de chose, car il te rend l'œil moins doux, & l'air plus hardi.

Mais, dis-moi, qu'a-t-il fait de ces nichées d'amours qui se cachent aux deux coins de ta bouche, & que dans mes jours fortunés j'osois réchauffer quelquefois de

la mienne ? Il n'a pas donné leur grace à ces coins ; il n'a pas mis à cette bouche ce tour agréable & sérieux qui change tout-à-coup à ton moindre sourire, & porte au cœur je ne fais quel enchantement inconnu, je ne fais quel soudain ravissement que rien ne peut exprimer. Il est vrai que ton portrait ne peut passer du sérieux au sourire. Ah ! c'est précisément de quoi je me plains : pour pouvoir exprimer tous ces charmes, il faudroit te peindre dans tous les instans de ta vie.

Passons au peintre d'avoir omis quelques beautés ; mais en quoi il n'a pas fait moins de tort à ton visage, c'est d'avoir omis les défauts. Il n'a point fait cette rache presque imperceptible que tu as sous l'œil droit, ni celle qui est au cou du côté gauche. Il n'a point mis... ô Dieux ! cet homme étoit-il de bronze ?... Il a oublié la petite cicatrice qui t'est restée sous la lèvre. Il t'a fait les cheveux & les sourcils de la même couleur, ce qui n'est pas : les sourcils sont plus châains, & les cheveux plus cendrés.

Bionda testa, occhi azuri, e bruno ciglio.

Il a fait le bas du visage exactement ovale. Il n'a pas remarqué cette légère sinuosité qui, séparant le menton des joues, rend leur contour moins régulier & plus gracieux. Voilà les défauts les plus sensibles, il en a omis beaucoup d'autres, & je lui en fais fort mauvais gré; car ce n'est pas seulement de tes beautés que je suis amoureux, mais de toi tout entière telle que tu es. Si tu ne veux pas que le pinceau te prête rien, moi je ne veux pas qu'il t'ôte rien; & mon cœur se soucie aussi peu des attraits que tu n'as pas, qu'il est jaloux de ce qui tient leur place.

Quant à l'ajustement, je le passerai d'autant moins que, parée ou négligée, je t'ai toujours vu mise avec beaucoup plus de goût que tu ne l'es dans ton portrait. La coëffure est trop chargée; on me dira qu'il n'y a que des fleurs: eh bien! ces fleurs sont de trop. Te souviens-tu de ce bal où tu portois ton habit à la Valaisane, & où ta cousine dit que je dançois

en philosophe ? Tu n'avois pour toute coëffure qu'une longue tresse de tes cheveux roulée autour de ta tête , & rattachée avec une aiguille d'or , à la manière des villageoises de Berne. Non , le soleil orné de tous ses rayons n'a pas l'éclat dont tu frappois les yeux & les cœurs ; & sûrement quiconque te vit ce jour-là ne t'oubliera de sa vie. C'est ainsi , ma Julie , que tu dois être coëffée ; c'est l'or de tes cheveux qui doit parer ton visage , & non cette rose qui les cache , & que ton teint flétris. Dis à la cousine , (car je reconnois ses soins & son choix ,) que ces fleurs dont elle a couvert & profané ta chevelure , ne sont pas de meilleur goût que celles qu'elle recueille dans l'*Adone* , & qu'on peut leur passer de suppléer à la beauté , mais non de la cacher.

A l'égard du buste , il est singulier qu'un amant soit là-dessus plus sévère qu'un père , mais en effet je ne t'y trouve pas vêtue avec assez de soin. Le portrait de Julie doit être modeste comme elle. Amour ! ces secrets n'appartiennent qu'à

toi. Tu dis que le peintre a tout tiré de son imagination. Je le crois, jè le crois ! Ah ! s'il eût apperçu le moindre de ces charmes voilés, ses yeux l'eussent dévoré, mais sa main n'eût point tenté de les peindre ; pourquoi faut-il que son art téméraire ait tenté de les imaginer ? Ce n'est pas seulement un défaut de bienséance, je soutiens que c'est encore un défaut de goût. Oui, ton visage est trop chaste pour supporter le désordre de ton sein : on voit que l'un de ces deux objets doit empêcher l'autre de paroître, il n'y a que le délire de l'amour qui puisse les accorder ; & quand sa main ardente ose dévoiler celui que la pudeur couvre, l'ivresse & le trouble de tes yeux dit alors que tu l'oublies, & non que tu l'exposes.

Voilà la critique qu'une attention continuelle m'a fait faire de ton portrait. J'ai conçu là-dessus le dessein de le réformer selon mes idées. Je les ai communiquées à un peintre habile ; & sur ce qu'il a déjà fait, j'espère te voir bientôt plus semblable à toi-même. De peur de gâter le portrait

nous essayons les changemens sur une copie que je lui en ai fait faire, & il ne les transporte sur l'original que quand nous sommes bien sûrs de leur effet. Quoique je dessine assez médiocrement, cet artiste ne peut se lasser d'admirer la subtilité de mes observations; il ne comprend pas combien celui qui me les dicte est un maître plus savant que lui. Je lui parois aussi quelquefois fort bizarre; il dit que je suis le premier amant qui s'avise de cacher des objets qu'on n'expose jamais assez aux yeux des autres; & quand je lui réponds que c'est pour mieux te voir toute entière que je t'habille avec tant de soin, il me regarde comme un fou. Ah! que ton portrait seroit bien plus touchant, si je pouvois inventer des moyens d'y montrer ton ame avec ton visage, & d'y prendre à la fois ta modestie & tes attraits! Je te jure, ma Julie, qu'ils gagneront beaucoup à cette réforme. On n'y voit que ceux qu'avoit supposé le peintre, & le spectateur ému les supposera tels qu'ils sont. Je ne fais quel

enchantement secret règne dans ta personne; mais tout ce qui la touche semble y participer; il ne faut qu'appercevoir un coin de ta robe, pour adorer celle qui la porte. On sent, en regardant ton ajustement, que c'est par-tout le voile des graces qui couvre la beauté; & le goût de ta modeste parure semble annoncer au cœur tous les charmes qu'elle recèle,



L E T T R E X X V I.

A J U L I E.

JULIE ! ô Julie ! ô toi qu'un temps j'osois appeller mienne , & dont je profane aujourd'hui le nom ! la plume échappe à ma main tremblante ; mes larmes inondent le papier ; j'ai peine à former les premiers traits d'une lettre qu'il ne falloit jamais écrire ; je ne puis ni me taire ni parler. Viens , honorable & chère image , viens épurer & raffermir un cœur avili par la honte & brisé par le repentir. Soutiens mon courage qui s'éteint ; donne à mes remords la force d'avouer le crime involontaire que ton absence m'a laissé commettre.

Que tu vas avoir de mépris pour un coupable , mais bien moins que je n'en ai moi-même. Quelque abject que j'aie être à tes yeux , je le suis cent fois plus aux miens propres ; car en me voyant tel que je suis , ce qui m'humilie le plus





Il y a un grand nombre de personnes qui se font accompagner par des chiens.

encore, c'est de te voir, de te sentir au fond de mon cœur, dans un lieu déformais si peu digne de toi, & de songer que le souvenir des plus vrais plaisirs de l'amour, n'a pu garantir mes sens d'un piège sans appas, & d'un crime sans charmes.

Tel est l'excès de ma confusion, qu'en recourant à ta clémence je crains même de fouiller tes regards sur ces lignes par l'aveu de mon forfait. Pardonne; ame pure & chaste, un récit que j'épargnerois à ta modestie, s'il étoit un moyen d'expier mes égaremens; je suis indigne de tes bontés, je le fais; je suis vil, bas, méprisable; mais au moins je ne serai ni faux ni trompeur, & j'aime mieux que tu m'ôtes ton cœur & la vie; que de t'abuser un seul moment. De peur d'être tenté de chercher des excuses qui ne me rendroient que plus criminel, je me bornerai à te faire un détail exact de ce qui m'est arrivé. Il sera aussi sincère que mon regret; c'est tout

ce que je me permettrai de dire en ma faveur.

J'avois fait connoissance avec quelques officiers aux Gardes & autres jeunes gens de nos compatriotes, auxquels je trouvois un mérite naturel, que j'avois regret de voir gâter par l'imitation de je ne fais quels faux airs qui ne sont pas faits pour eux. Ils se moquoient à leur tour de me voir conserver dans Paris la simplicité des anciennes mœurs helvétiques. Ils prirent mes maximes & mes manières pour des leçons indirectes dont ils furent choqués, & résolurent de me faire changer de ton à quelque prix que ce fût. Après plusieurs tentatives qui ne réussirent point, ils en firent une mieux concertée qui n'eut que trop de succès. Hier matin, ils vinrent me proposer d'aller souper chez la femme d'un colonel qu'ils me nommèrent, & qui, sur le bruit de ma sagesse, avoit, disoient-ils, envie de faire connoissance avec moi. Assez sot pour donner dans ce persifflage, je leur représentai

fentai qu'il seroit mieux d'aller premièrement lui faire visite : mais ils se moquèrent de mon scrupule , me disant que la franchise Suisse ne comportoit pas tant de façons , & que ces manières cérémonieuses ne serviroient qu'à lui donner mauvaise opinion de moi. A neuf heures nous nous rendîmes donc chez la dame. Elle vint nous recevoir sur l'escalier ; ce que je n'avois encore observé nulle part. En entrant , je vis à des bras de cheminée de vieilles bougies qu'on venoit d'allumer ; & par-tout un certain air d'apprêt qui ne me plut point. La maîtresse de la maison me parut jolie , quoiqu'un peu passée ; d'autres femmes à-peu-près du même âge & d'une semblable figure étoient avec elle ; leur parure , assez brillante , avoit plus d'éclat que de goût ; mais j'ai déjà remarqué que c'est un point sur lequel on ne peut guères juger en ce pays de l'état d'une femme.

Les premiers complimens se passèrent à-peu-près comme par-tout ; l'usage du monde apprend à les abrégéer , ou à les

tourner vers l'enjouement, avant qu'ils ennuient. Il n'en fut pas tout-à-fait de même, si-tôt que la conversation devint générale & sérieuse. Je crus trouver à ces dames un air contraint & gêné, comme si ce ton ne leur eût pas été familier, & pour la première fois, depuis que j'étois à Paris, je vis des femmes embarrassées à soutenir un entretien raisonnable. Pour trouver une matière aisée, elles se jetèrent sur leurs affaires de famille, & comme je n'en connoissois pas une, chacune dit de la sienne ce qu'elle voulut. Jamais je n'avois tant ouï parler de M. le Colonel; ce qui m'étonnoit dans un pays où l'usage est d'appeller les gens par leurs noms plus que par leurs titres, & où ceux qui ont celui-là en portent ordinairement d'autres.

Cette fausse dignité fit bientôt place à des manières plus naturelles. On se mit à causer tout bas, & reprenant, sans y penser, un ton de familiarité peu décente, on chuchottoit, on sourioit en me regardant, tandis que la dame de la maison me

questionnoit sur l'état de mon cœur d'un certain ton résolu qui n'étoit guères propre à le gagner. On servit, & la liberté de la table qui semble confondre tous les états, mais qui met chacun à sa place sans qu'il y songe, acheva de m'apprendre en quel lieu j'étois. Il étoit trop tard pour m'en dédire. Tirant donc ma sûreté de ma répugnance, je consacrai cette soirée à ma fonction d'observateur, & résolus d'employer à connoître cet ordre de femmes la seule occasion que j'en aurois de ma vie. Je tirai peu de fruit de mes remarques; elles avoient si peu d'idée de leur état présent, si peu de prévoyance pour l'avenir, &, hors du jargon de leur métier, elles étoient si stupides à tous égards, que le mépris effaça bientôt la pitié que j'avois d'abord d'elles. En parlant du plaisir même, je vis qu'elles étoient incapables d'en ressentir. Elles me parurent d'une violente avidité pour tout ce qui pouvoit tenter leur avarice: à cela près, je n'entendis sortir de leur bouche aucun mot qui partît du cœur. J'admirai

comment d'honnêtes gens pouvoient supporter une société si dégoûtante. C'eût été leur imposer une peine cruelle, à mon avis, que de les condamner au genre de vie qu'ils choisissent eux-mêmes.

Cependant le souper se prolongeoit & devenoit bruyant. Au défaut de l'amour, le vin échauffoit les convives. Les discours n'étoient pas tendres, mais deshonnêtes, & les femmes tâchoient d'exciter par le désordre de leur ajustement, les desirs qui l'auroient dû causer. D'abord, tout cela ne fit sur moi qu'un effet contraire, & tous leurs efforts pour me séduire ne servirent qu'à me rebuter. Douce pudeur ! disois-je en moi-même, suprême volupté de l'amour ! que de charmes perd une femme, au moment qu'elle renonce à toi ! combien, si elles connoissoient ton empire, elles mettroient de soins à te conserver, sinon par honnêteté, du moins par coquetterie ! Mais on ne joue point la pudeur. Il n'y a pas d'artifice plus ridicule que celui qui la veut imiter. Quelle différence, pensois-je encore, de la gros-

sière imprudence de ces créatures & de leurs équivoques licencieuses, à ces regards timides & passionnés, à ces propos pleins de modestie, de grace & de sentiment, dont... je n'osois achever; je rougissois de ces indignes comparaisons... je me reprochois comme autant de crimes les charmans souvenirs qui me poursuivoient malgré moi... En quels lieux osois-je penser à celle... Hélas! ne pouvant écarter de mon cœur une trop chère image, je m'efforçois de la voiler.

Le bruit, les propos que j'entendois, les objets qui frappoient mes yeux m'échauffèrent insensiblement; mes deux voisines ne cessoient de me faire des agaceries qui furent enfin poussées trop loin pour me laisser de sang froid. Je sentis que ma tête s'embarrassoit; j'avois toujours bu mon vin fort trempé; j'y mis plus d'eau encore, & enfin je m'avisai de la boire pure. Alors seulement je m'aperçus que cette eau prétendue étoit du vin blanc, & que j'avois été trompé tout le long du repas. Je ne fis point de plaintes,

qui ne m'auroient attiré que des railleries : je cessai de boire. Il n'étoit plus temps ; le mal étoit fait. L'ivresse ne tarda pas à m'ôter le peu de connoissance qui me restoit. Je fus surpris, en revenant à moi, de me trouver dans un cabinet reculé, entre les bras d'une de ces créatures, & j'eus au même instant le désespoir de me sentir aussi coupable que je pouvois l'être...

J'ai fini ce récit affreux : qu'il ne fouille plus tes regards ni ma mémoire. O toi dont j'attends mon jugement ! j'implore ta rigueur, je la mérite. Quel que soit mon châtiment, il me fera moins cruel que le souvenir de mon crime.



L E T T R E X X V I I .

D E J U L I E .

RASSUREZ-VOUS sur la crainte de m'avoir irritée ; votre lettre ma donné plus de douleur que de colère. Ce n'est pas moi , c'est vous que vous avez offensé par un désordre auquel le cœur n'eut point de part. Je n'en suis que plus affligée. J'aimerois mieux vous voir m'outrager que vous avilir , & le mal que vous vous faites est le seul que je ne puis vous pardonner.

A ne regarder que la faute dont vous rougissez , vous vous trouvez bien plus coupable que vous ne l'êtes ; & je ne vois guères en cette occasion que de l'imprudence à vous reprocher. Mais ceci vient de plus loin , & tient à une plus profonde racine que vous n'appercevez pas , & qu'il faut que l'amitié vous découvre.

Votre première erreur est d'avoir pris une mauvaise route en entrant dans le monde ; plus vous avancez , plus vous vous égarez , & je vois en frémissant que vous êtes perdu , si vous ne revenez sur vos pas. Vous vous laissez conduire insensiblement dans le piège que j'avois craint. Les grossières amorces du vice ne pouvoient d'abord vous séduire , mais la mauvaise compagnie a commencé par abuser votre raison pour corrompre votre vertu , & fait déjà sur vos mœurs le premier essai de ses maximes.

Quoique vous ne m'ayez rien dit en particulier des habitudes que vous vous êtes faites à Paris , il est aisé de juger de vos sociétés par vos lettres , & de ceux qui vous montrent les objets par votre manière de les voir. Je ne vous ai point caché combien j'étois peu contente de vos relations ; vous avez continué sur le même ton , & mon déplaisir n'a fait qu'augmenter. En vérité , l'on prendroit ces lettres pour les sarcasmes

d'un petit-maître (1), plutôt que pour les relations d'un philosophe, & l'on a peine à les croire de la même main que celle que vous m'écriviez autrefois. Quoi! vous pensez étudier les hommes dans les petites manières de quelques coteries de précieuses ou de gens désœuvrés, & ce vernis extérieur & changeant, qui devoit à peine frapper vos yeux, fait le fond de toutes vos remarques! Etoit-ce la peine de recueillir avec tant de soin des usages & des bienséances qui n'existeront plus dans dix ans d'ici, tandis que les ressorts éternels du cœur humain, le jeu secret & durable des passions échappent à vos recherches? Prenons votre lettre sur les femmes, qu'y trouverai-je qui puisse

(1) Douce Julie, à combien de titres vous allez vous faire siffler! Eh quoi! vous n'avez pas même le ton du jour! Vous ne savez pas qu'il y a de *petites-maitresses*, mais qu'il n'y a plus de *petits-maitres*? Bon Dieu! que savez-vous donc!

m'apprendre à les connoître ? Quelque description de leur parure, dont tout le monde est instruit ; quelques observations malignes sur leur manière de se mettre & de se présenter, quelque idée du désordre d'un petit nombre, injustement généralisé ; comme si tous les sentimens honnêtes étoient éteints à Paris, & que toutes les femmes y allassent en carrosse & aux premières loges. M'avez-vous rien dit qui m'instruise solidement de leurs goûts, de leurs maximes, de leur vrai caractère ; & n'est-il pas bien étrange qu'en parlant des femmes d'un pays, un homme fage ait oublié ce qui regarde les soins domestiques & l'éducation des enfans (1) ? La

(1) Et pourquoi ne l'auroit-il pas oublié ? Est-ce que ces soins les regardent ? Eh ! que deviendroient le monde & l'état ? Auteurs illustres, brillans Académiciens, que deviendriez-vous tous, si les femmes alloient quitter le gouvernement de la littérature & des affaires, pour prendre celui du ménage ?

seule chose qui semble être de vous dans toute cette lettre, c'est le plaisir avec lequel vous louez leur bon naturel & qui fait honneur au vôtre. Encore n'avez-vous fait en cela que rendre justice au sexe en général; & dans quel pays du monde la douceur & la commisération ne font-elles pas l'aimable partage des femmes?

Quelle différence de tableau si vous m'eussiez peint ce que vous aviez vu plutôt que ce qu'on vous avoit dit, ou, du moins, que vous n'eussiez consulté que des gens sensés! Faut-il que vous, qui avez tant pris de soin à conserver votre jugement, alliez le perdre comme de propos délibéré dans le commerce d'une jeunesse inconsidérée, qui ne cherche dans la société des sages, qu'à les séduire & non pas à les imiter. Vous regardez à de fausses convenances d'âge qui ne vous vont point, & vous oubliez celles de lumières & de raison qui vous sont essentielles. Malgré tout votre emportement, vous êtes le plus facile

des hommes ; & , malgré la maturité de votre esprit , vous vous laissez tellement conduire par ceux avec qui vous vivez , que vous ne sauriez fréquenter des gens de votre âge sans en descendre & redevenir enfant. Ainsi vous vous dégradez , en pensant vous assortir ; & c'est vous mettre au-dessous de vous-même , que ne pas choisir des amis plus sages que vous.

Je ne vous reproche point d'avoir été conduit sans le savoir dans une maison déshonnête ; mais je vous reproche d'y avoir été conduit par de jeunes officiers que vous ne deviez pas connoître , ou du moins auxquels vous ne deviez pas laisser diriger vos amusemens. Quant au projet de les ramener à vos principes , j'y trouve plus de zèle que de prudence : si vous êtes trop sérieux pour être leur camarade , vous êtes trop jeune pour être leur mentor ; & vous ne devez vous mêler de réformer autrui , que quand vous n'aurez plus rien à faire en vous-même.

Une seconde faute , plus grave encore

& beaucoup moins pardonnable , est d'avoir pu passer volontairement la soirée dans un lieu si peu digne de vous , & de n'avoir pas fui dès le premier instant où vous avez connu dans quelle maison vous étiez. Vos excuses là-dessus sont pitoyables. *Il étoit trop tard pour s'en dédire !* Comme s'il y avoit quelque espèce de bienfiance en de pareils lieux , ou que la bienfiance dût jamais l'emporter sur la vertu , & qu'il fût jamais trop tard pour s'empêcher de mal faire ? Quant à la sécurité que vous tiriez de votre répugnance , je n'en dirai rien : l'événement vous a montré combien elle étoit fondée. Parlez plus franchement à celle qui fait lire dans votre cœur ; c'est la honte qui vous retint. Vous craignîtes qu'on ne se moquât de vous en sortant : un moment de huée vous fit peur , & vous aimâtes mieux vous exposer au remords qu'à la raillerie. Savez-vous bien quelle maxime vous suivîtes en cette occasion ? Celle qui la première introduit

le vice dans une ame bien née, étouffe la voix de la conscience par la clameur publique, & réprime l'audace de bien faire par la crainte du blâme. Tel vaincrait les tentations, qui succombe aux mauvais exemples, tel rougit d'être modeste, & devient effronté par honte; & cette mauvaise honte corrompt plus de cœurs honnêtes, que les mauvaises inclinations. Voilà sur-tout de quoi vous avez à préserver le vôtre; car, quoi que vous fassiez, la crainte du ridicule que vous méprisez vous domine pourtant malgré vous. Vous braveriez plutôt cent périls qu'une raillerie, & l'on ne vit jamais tant de timidité jointe à une ame aussi intrépide.

Sans vous étaler contre ce défaut des préceptes de morale que vous savez mieux que moi, je me contenterai de vous proposer un moyen pour vous en garantir, plus facile & plus sûr, peut-être, que tous les raisonnemens de la philosophie. C'est de faire dans votre

esprit une légère transposition de temps , & d'anticiper sur l'avenir de quelques minutes. Si dans ce malheureux souper vous vous fussiez fortifié contre un instant de moquerie de la part des convives , par l'idée de l'état où votre âme alloit être , si-tôt que vous seriez dans la rue : si vous vous fussiez représenté le contentement intérieur d'échapper aux pièges du vice , l'avantage de prendre d'abord cette habitude de vaincre qui en facilite le pouvoir , le plaisir que vous eût donné la conscience de votre victoire , celui de me la décrire , celui que j'en aurois reçu moi-même ; est-il croyable que tout cela ne l'eût pas emporté sur une répugnance d'un instant , à laquelle vous n'eussiez jamais cédé , si vous en aviez envisagé les suites ? Encore ; qu'est-ce que cette répugnance , qui met un prix aux railleries des gens dont l'estime n'en peut avoir aucun ? Infailliblement cette réflexion vous eût sauvé , pour un moment de mauvaise honte , une honte beaucoup plus juste , plus durable ,

les regrets , le danger ; & , pour ne vous rien dissimuler , votre amie eût versé quelques larmes de moins.

Vous voulûtes , dites-vous , mettre à profit cette soirée pour votre fonction d'observateur ? Quel soin ! quel emploi ! que vos excuses me font rougir de vous ! Ne ferez-vous point aussi curieux d'observer un jour les voleurs dans leurs cavernes , & de voir comment ils s'y prennent pour dévaliser les passans ? Ignorez-vous qu'il y a des objets si odieux , qu'il n'est pas même permis à l'homme d'honneur de les voir , & que l'indignation de la vertu ne peut supporter le spectacle du vice ? Le sage observe le désordre public qu'il ne peut arrêter ; il observe & montre sur son visage attristé la douleur qu'il lui cause ; mais , quant aux désordres particuliers , il s'y oppose , ou détourne les yeux , de peur qu'ils ne s'autorisent de sa présence. D'ailleurs , étoit-il besoin de voir de pareilles sociétés pour juger de ce qui s'y passe & des discours qu'on y tient ? Pour moi ,

sur leur seul objet plus que sur le peu que vous m'en avez dit, je devine aisément tout le reste; & l'idée des plaisirs qu'on y trouve, me fait connoître assez les gens qui les cherchent.

Je ne fais si votre commode philosophie adopte déjà les maximes qu'on dit établies dans les grandes villes pour tolérer de semblables lieux; mais j'espère; au moins, que vous n'êtes pas de ceux qui se méprisent assez pour s'en permettre l'usage, sous prétexte de je ne fais quelle chimérique nécessité qui n'est connue que des gens de mauvaise vie; comme si les deux sexes étoient sur ce point de nature différente, & que, dans l'absence ou le célibat, il fallût à l'honnête homme des ressources dont l'honnête femme n'a pas besoin! Si cette erreur ne vous mène pas chez des prostituées, j'ai bien peur qu'elle ne continue à vous égarer vous-même. Ah! si vous voulez être méprisable, soyez-le au moins sans prétexte, & n'ajoutez point le mensonge à la crapule. Tous ces prétendus besoins

n'ont point leur source dans la nature ; mais dans la volontaire dépravation des sens. Les illusions mêmes de l'amour se purifient dans un cœur chaste, & ne corrompent qu'un cœur déjà corrompu. Au contraire, la pureté se soutient par elle-même ; les desirs toujours réprimés s'accoutument à ne plus renaître, & les tentations ne se multiplient que par l'habitude d'y succomber. L'amitié m'a fait surmonter deux fois ma répugnance à traiter un pareil sujet, celle-ci sera la dernière ; car à quel titre espérerois-je obtenir de vous ce que vous aurez refusé à l'honnêteté, à l'amour & à la raison ?

Je reviens au point important par lequel j'ai commencé cette lettre. A vingt-un an vous m'écriviez du Valais des descriptions graves & judicieuses ; à vingt-cinq vous m'envoyez de Paris des colifichets de lettres, où le sens & la raison sont par-tout sacrifiés à un certain tour plaisant, fort éloigné de votre caractère. Je ne fais comment vous avez fait ; mais depuis que vous vivez dans le

féjour des talens , les vôtres paroissent diminués ; vous aviez gagné chez les payfans , & vous perdez parmi les beaux-espirts. Ce n'est pas la faute du pays où vous vivez , mais des connoissances que vous y avez faites ; car il n'y a rien qui demande tant de choix , que le mélange de l'excellent & du pire. Si vous voulez étudier le monde , fréquentez les gens sensés qui le connoissent par une longue expérience & de paisibles observations ; non de jeunes étourdis qui n'en voyent que la superficie , & des ridicules qu'ils font eux-mêmes. Paris est plein de savans accoutumés à réfléchir , & à qui ce grand théâtre en offre tous les jours le sujet. Vous ne me ferez point croire que ces hommes graves & studieux vont courant , comme vous , de maison en maison , de coterie en coterie , pour amuser les femmes & les jeunes gens , & mettre toute la philosophie en babil. Ils ont trop de dignité pour avilir ainsi leur état , prostituer leurs talens , & soutenir , par leur exemple , des mœurs qu'ils

devroient corriger. Quand la plupart le feroient , sûrement plusieurs ne le font point , & c'est ceux-là que vous devez rechercher.

N'est-il pas singulier encore que vous donniez vous-même dans le défaut que vous reprochez aux modernes auteurs comiques , que Paris ne soit plein pour vous que de gens de condition ; que ceux de votre état soient les seuls dont vous ne parliez point ; comme si les vains préjugés de la noblesse ne vous coûtoient pas assez cher pour les haïr , & que vous crussiez vous dégrader en fréquentant d'honnêtes bourgeois , qui sont peut-être l'ordre le plus respectable du pays où vous êtes ? Vous avez beau vous excuser sur les connoissances de Mylord Edouard : avec celles-là vous en eussiez bientôt fait d'autres dans un ordre inférieur. Tant de gens veulent monter , qu'il est toujours aisé de descendre ; & , de votre propre aveu , c'est le seul moyen de connoître les véritables mœurs d'un peuple , que d'étudier sa vie privée dans les

états les plus nombreux ; car s'arrêter aux gens qui représentent toujours , c'est ne voir que des comédiens.

Je voudrois que votre curiosité allât plus loin encore. Pourquoi dans une ville si riche le bas peuple est-il si méprisable , tandis que la misère extrême est si rare parmi nous , où l'on ne voit point de millionnaires ? Cette question , ce me semble , est bien digne de vos recherches ; mais ce n'est pas chez les gens avec qui vous vivez que vous devez vous attendre à la résoudre. C'est dans les appartemens dorés qu'un écolier va prendre les airs du monde ; mais le sage en apprend les mystères dans la chaumière du pauvre. C'est-là qu'on voit sensiblement les obscures manœuvres du vice , qu'il couvre de paroles fardées au milieu d'un cercle : c'est-là qu'on s'instruit par quelles iniquités secrètes le puissant & le riche arrachent un reste de pain noir à l'opprimé qu'ils feignent de plaindre en public. Ah ! si j'en crois nos vieux

militaires, que de choses vous apprendriez dans les greniers d'un cinquième étage, qu'on ensevelit sous un profond secret dans les hôtels du fauxbourg Saint Germain ! & que tant de beaux parleurs seroient confus avec leurs feintes maximes d'humanité, si tous les malheureux qu'ils ont faits se présentoient pour les démentir !

Je fais qu'on n'aime pas le spectacle de la misère qu'on ne peut soulager, & que le riche même détourne les yeux du pauvre qu'il refuse de secourir ; mais ce n'est pas d'argent seulement qu'ont besoin les infortunés, & il n'y a que les paresseux de bien faire qui ne sachent faire du bien que la bourse à la main. Les consolations, les conseils, les soins, les amis, la protection sont autant de ressources que la commisération vous laisse au défaut des richesses, pour le soulagement de l'indigent. Souvent les opprimés ne le sont, que parce qu'ils manquent d'organe pour faire entendre leurs

plaintes. Il ne s'agit quelquefois que d'un mot qu'ils ne peuvent dire, d'une raison qu'ils ne savent point exposer, de la porte d'un grand qu'ils ne peuvent franchir. L'intrépide appui de la vertu désintéressée suffit pour lever une infinité d'obstacles, & l'éloquence d'un homme de bien pour effrayer la tyrannie au milieu de toute sa puissance.

Si vous voulez donc être homme en effet, apprenez à redescendre. L'humanité coule comme une eau pure & salutaire, & va fertiliser les lieux bas; elle cherche toujours le niveau, elle laisse à sec ces rochers arides qui menacent la campagne, & ne donnent qu'une ombre nuisible ou des éclats pour écraser leurs voisins.

Voilà, mon ami, comment on tire parti du présent, en s'instruisant pour l'avenir, & comment la bonté met d'avance à profit les leçons de la sagesse, afin que, quand les lumières acquises nous resteroient inutiles, on n'ait pas

pour cela perdu le temps employé à les acquérir. Qui doit vivre parmi les gens en place, ne fauroit prendre trop de préservatifs contre leurs maximes empoisonnées; & il n'y a que l'exercice continu de la bienfaisance qui garantisse les meilleurs cœurs de la contagion des ambitieux. Essayez, croyez-moi, de ce nouveau genre d'études; il est plus digne de vous que ceux que vous avez embrassés; &, comme l'esprit s'étrécit à mesure que l'ame se corrompt, vous sentirez bientôt, au contraire, combien l'exercice des sublimes vertus élève & nourrit le génie, combien un tendre intérêt aux malheurs d'autrui sert à mieux en trouver la source, & à nous éloigner en tout sens des vices qui les ont produits.

Je vous devois toute la franchise de l'amitié dans la situation critique où vous me paroissez être; de peur qu'un second pas vers le désordre ne vous y plongeât enfin sans retour, avant que vous eussiez

le

le temps de vous reconnoître. Maintenant je ne puis vous cacher, mon ami, combien votre prompt & sincère confession m'a touchée: car je sens combien vous a coûté la honte de cet aveu, & par conséquent combien celle de votre faute vous pesoit sur le cœur. Une erreur involontaire se pardonne & s'oublie aisément. Quant à l'avenir, retenez bien cette maxime dont je ne me départirai point: qui peut s'abuser deux fois en pareil cas, ne s'est pas même abusé la première.

Adieu, mon ami; veille avec soin sur ta santé, je t'en conjure; & songe qu'il ne doit rester aucune trace d'un crime que j'ai pardonné.

P. S. Je viens de voir entre les mains de M. d'Orbe des copies de plusieurs de vos lettres à Mylord Edouard, qui m'obligent à rétracter une partie de mes censures sur les matières & le style de vos observations. Celles-ci

traitent, j'en conviens, de sujets importans; & me paroissent pleines de réflexions graves & judicieuses. Mais en revanche, il est clair que vous nous dédaignez beaucoup, ma cousine & moi, ou que vous faites bien peu de cas de notre estime, en ne nous envoyant que des relations si propres à l'altérer, tandis que vous en faites pour votre ami de beaucoup meilleures. C'est, ce me semble, assez mal honorer vos leçons, que de juger vos écoliers indignes d'admirer vos talens; & vous devriez feindre, au moins par vanité, de nous croire capables de vous entendre.

J'avoue que la politique n'est guères du ressort des femmes, & mon oncle nous en a tant ennuyées, que je comprends comment vous avez pu craindre d'en faire autant. Ce n'est pas, non plus, à vous parler franchement, l'étude à laquelle je donnerois

la préférence ; son utilité est trop loin de moi pour me toucher beaucoup, & ses lumières sont trop sublimes pour frapper vivement mes yeux. Obligée d'aimer le gouvernement sous lequel le ciel m'a fait naître, je me soucie peu de savoir s'il en est de meilleurs. De quoi me serviroit de les connoître, avec si peu de pouvoir pour les établir, & pourquoi contristerois-je mon ame à considérer de si grands maux où je ne peux rien, tant que j'en vois d'autres autour de moi qu'il m'est permis de soulager ? Mais je vous aime ; & l'intérêt que je ne prends pas aux sujets, je les prends à l'auteur qui les traite. Je recueille avec une tendre admiration toutes les preuves de votre génie, & , fière d'un mérite si digne de mon cœur, je ne demande à l'amour qu'autant d'esprit qu'il m'en faut pour sentir le vôtre. Ne me refusez donc pas

le plaisir de connoître & d'aimer tout ce que vous faites de bien. Voulez-vous me donner l'humiliation de croire que, si le ciel unissoit nos destinées, vous ne jugeriez pas votre compagne digne de penser avec vous ?

L E T T R E X X V I I I ,

D E J U L I E .

Tout est perdu ! Tout est découvert ! Je ne trouve plus tes lettres dans le lieu où je les avois cachées. Elles y étoient encore hier au soir. Elles n'ont pu être enlevées que d'aujourd'hui. Ma mère seule peut les avoir surprises. Si mon père les voit, c'est fait de ma vie ! Eh ! que serviroit qu'il ne les vît pas, s'il faut renoncer... Ah Dieu ! ma mère m'envoie appeller. Où fuir ? comment soutenir ses regards ? que ne puis-je me cacher au sein de la terre !... Tout mon corps tremble, & je

suis hors d'état de faire un pas... la honte, l'humiliation, les cuisans reproches... j'ai tout mérité, je supporterai tout. Mais la douleur, les larmes d'une mère éplorée!... ô mon cœur, quels déchiremens!... Elle m'attend; je ne puis tarder davantage... elle voudra savoir... il faudra tout dire... Régianino sera congédié. Ne m'écris plus jusqu'à nouvel avis... qui fait si jamais?... je pourrais... quoi! mentir!... mentir à ma mère!... Ah! s'il faut nous sauver par le mensonge, adieu, nous sommes perdus.



LETTRE XXIX.

DE MADAME D'ORBE.

QUE de maux vous causez à ceux qui vous aiment ! que de pleurs vous avez déjà fait couler dans une famille infortunée , dont vous seul troublez le repos ! Craignez d'ajouter le deuil à nos larmes : craignez que la mort d'une mère affligée ne soit le dernier effet du poison que vous versez dans le cœur de sa fille , & qu'un amour désordonné ne devienne enfin pour vous-même la source d'un remords éternel. L'amitié m'a fait supporter vos erreurs , tant qu'une ombre d'espoir pouvoit les nourrir ; mais comment tolérer une vaine constance que l'honneur & la raison condamnent , & qui , ne pouvant plus causer que des malheurs & des peines , ne mérite que le nom d'obstination ?

Vous savez de quelle manière le secret de vos feux , dérobé si long-temps aux

soupçons de ma tante, lui fut dévoilé par vos lettres. Quelque sensible que soit un tel coup à cette mère tendre & vertueuse, moins irritée contre vous que contre elle-même, elle ne s'en prend qu'à son aveugle négligence ; elle déplore sa fatale illusion ; sa plus cruelle peine est d'avoir pu trop estimer sa fille, & sa douleur est pour Julie un châtement cent fois pire que ses reproches.

L'accablement de cette pauvre cousine ne sauroit s'imaginer. Il faut le voir pour le comprendre. Son cœur semble étouffé par l'affliction ; & l'excès des sentimens qui l'oppressent lui donne un air de stupidité plus effrayant que des cris aigus. Elle se tient jour & nuit à genoux au chevet de sa mère, l'air morne, l'œil fixé en terre, gardant un profond silence ; la servant avec plus d'attention & de vivacité que jamais ; puis retombant à l'instant dans un état d'anéantissement qui la feroit prendre pour une autre personne. Il est très-clair que c'est la maladie de la mère qui soutient les forces de sa fille ; & si

l'ardeur de la servir n'animoit son zèle, ses yeux éteints, sa pâleur, son extrême abattement me feroient craindre qu'elle n'eût grand besoin pour elle-même de tous les soins qu'elle lui rend. Ma tante s'en apperçoit aussi, & je vois, à l'inquiétude avec laquelle elle me recommande en particulier la santé de sa fille, combien le cœur combat de part & d'autre contre la gêne qu'elles s'imposent, & combien on doit vous haïr de troubler une union si charmante.

Cette contrainte augmente encore par le soin de la dérober aux yeux d'un père emporté, auquel une mère tremblante pour les jours de sa fille veut cacher ce dangereux secret. On se fait une loi de garder en sa présence l'ancienne familiarité; mais si la tendresse maternelle profite avec plaisir de ce prétexte, une fille confuse n'ose livrer son cœur à des caresses qu'elle croit feintes & qui lui sont d'autant plus cruelles qu'elles lui seroient douces, si elle osoit y compter. En recevant celles de son père, elle regarde sa

mère d'un air si tendre & si humilié, qu'on voit son cœur lui dire par ses yeux : ah ! que ne suis-je digne encore d'en recevoir autant de vous !

Madame d'Etange m'a prise plusieurs fois à part, & j'ai connu facilement, à la douceur de ses réprimandes & au ton dont elle m'a parlé de vous, que Julie a fait de grands efforts pour calmer envers nous sa trop juste indignation, & qu'elle n'a rien épargné pour nous justifier l'un & l'autre à ses dépens. Vos lettres mêmes portent, avec le caractère d'un amour excessif, une sorte d'excuse qui ne lui a pas échappé ; elle vous reproche moins l'abus de sa confiance qu'à elle même sa simplicité à vous l'accorder. Elle vous estime assez pour croire qu'aucun autre homme à votre place n'eût mieux résisté que vous ; elle s'en prend de vos fautes à la vertu même. Elle conçoit maintenant, dit-elle, ce que c'est qu'une probité trop vantée qui n'empêche point un honnête-homme amoureux de corrompre, s'il peut, une fille sage, & de déshonorer

sans scrupule toute une famille pour satisfaire un moment de fureur. Mais que sert de revenir sur le passé? Il s'agit de cacher sous un voile éternel cet odieux mystère; d'en effacer, s'il se peut, jusqu'au moindre vestige, & de seconder la bonté du ciel qui n'en a point laissé de témoignage sensible. Le secret est concentré entre six personnes sûres. Le repos de tout ce que vous avez aimé, les jours d'une mère au désespoir, l'honneur d'une maison respectable, votre propre vertu, tout dépend de vous encore; tout vous prescrit votre devoir; vous pouvez réparer le mal que vous avez fait; vous pouvez vous rendre digne de Julie, & justifier sa faute en renonçant à elle; & si votre cœur ne m'a point trompé, il n'y a plus que la grandeur d'un tel sacrifice qui puisse répondre à celle de l'amour qui l'exige. Fondée sur l'estime que j'eus toujours pour vos sentimens, & sur ce que la plus tendre union qui fut jamais lui doit ajouter de force, j'ai promis en votre nom tout ce que vous devez tenir; osez me

démentir si j'ai trop présumé de vous, ou foyez aujourd'hui ce que vous devez être. Il faut immoler votre maîtresse ou votre amour l'un à l'autre, & vous montrer le plus lâche ou le plus vertueux des hommes.

Cette mère infortunée a voulu vous écrire ; elle avoit même commencé. O Dieu ! que de coups de poignard vous eussent porté ses plaintes amères ! Que ses touchans reproches vous eussent déchiré le cœur ! Que ses humbles prières vous eussent pénétré de honte ! J'ai mis en pièces cette lettre accablante que vous n'eussiez jamais supportée : je n'ai pu souffrir ce comble d'horreur de voir une mère humiliée devant le séducteur de sa fille : vous êtes digne au moins qu'on n'emploie pas avec vous de pareils moyens, faits pour fléchir des monstres & pour faire mourir de douleur un homme sensible.

Si c'étoit le premier effort que l'amour vous eût demandé, je pourrois douter du succès & balancer sur l'estime qui vous

est dûe : mais le sacrifice que vous avez fait à l'honneur de Julie en quittant ce pays , m'est garant de celui que vous allez faire à son repos en rompant un commerce inutile. Les premiers actes de vertu sont toujours les plus pénibles , & vous ne perdez point le prix d'un effort qui vous a tant coûté , en vous obstinant à soutenir une vaine correspondance dont les risques sont terribles pour votre amante , les dédommagemens nuls pour tous les deux , & qui ne fait que prolonger sans fruit les tourmens de l'un & de l'autre. N'en doutez plus , cette Julie qui vous fut si chère , ne doit rien être à celui qu'elle a tant aimé ; vous vous dissimulez en vain vos malheurs ; vous la perdîtes au moment que vous vous séparâtes d'elle : ou plutôt le ciel vous l'avoit ôtée , même avant qu'elle se donnât à vous ; car son père la promit dès son retour , & vous savez trop que la parole de cet homme inflexible est irrévocable. De quelque manière que vous vous comportiez , l'invincible sort s'oppose à vos vœux , & vous ne la possé-

dérez jamais. L'unique choix qui vous reste à faire est de la précipiter dans un abîme de malheurs & d'opprobres, ou d'honorer en elle ce que vous avez adoré, & de lui rendre, au lieu du bonheur perdu, la sagesse, la paix, la sûreté du moins dont vos fatales liaisons la privent.

Que vous seriez attristé, que vous vous consumeriez en regrets, si vous pouviez contempler l'état actuel de cette malheureuse amie, & l'avilissement où la réduisent le remords & la honte ! Que son lustre est terni ! que ses graces sont languissantes ! que tous ses sentimens si charmans & si doux se fondent tristement dans le seul qui les absorbe ! L'amitié même en est attiédie ; à peine partage-t-elle encore le plaisir que je goûte à la voir, & son cœur malade ne fait plus rien sentir que l'amour & la douleur. Hélas ! qu'est devenu ce caractère aimant & sensible, ce goût si pur des choses honnêtes, cet intérêt si tendre aux peines & aux plaisirs d'autrui ? Elle est encore, je l'avoue, douce, généreuse, compatif-

faite ; l'aimable habitude de bien faire ne sauroit s'effacer en elle ; mais ce n'est plus qu'une habitude aveugle , un goût sans réflexion. Elle fait routes les mêmes choses , mais elle ne les fait plus avec le même zèle ; ces sentimens sublimes se sont affoiblis , cette flamme divine s'est amortie , cet ange n'est plus qu'une femme ordinaire. Ah ! quelle ame vous avez ôtée à la vertu !



L E T T R E X X X.

D E L ' A M A N T D E J U L I E

A M A D A M E D ' É T A N G E .

PÉNÉTRÉ d'une douleur qui doit durer autant que moi, je me jette à vos pieds, Madame, non pour vous marquer un repentir qui ne dépend pas de mon cœur, mais pour expier un crime involontaire, en renonçant à tout ce qui pouvoit faire la douceur de ma vie. Comme jamais sentimens humains n'approchèrent de ceux que m'inspira votre adorable fille, il n'y eut jamais de sacrifice égal à celui que je viens faire à la plus respectable des mères; mais Julie m'a trop appris comment il faut immoler le bonheur au devoir; elle m'en a trop courageusement donné l'exemple, pour qu'au moins une fois je ne sache pas l'imiter. Si mon sang suffisoit pour guérir vos peines, je le verserois en silence & me plaindrois de ne vous donner

qu'une foible preuve de mon zèle : mais briser le plus doux, le plus pur, le plus sacré lien qui jamais ait uni deux cœurs ; ah ! c'est un effort que l'univers entier ne m'eût pas fait faire, & qu'il n'appartenoit qu'à vous d'obtenir.

Oui, je promets de vivre loin d'elle aussi long-temps que vous l'exigerez ; je m'abstiendrai de la voir & de lui écrire ; j'en jure par vos jours précieux, si nécessaires à la conservation des siens. Je me soumetts, non sans effroi, mais sans murmure, à tout ce que vous daignerez ordonner d'elle & de moi. Je dirai beaucoup plus encore ; son bonheur peut me consoler de ma misère, & je mourrai content, si vous lui donnez un époux digne d'elle. Ah ! qu'on le trouve ! & qu'il m'ose dire : je saurai mieux l'aimer que toi ! Madame, il aura vainement tout ce qui me manque ; s'il a mon cœur, il n'aura rien pour Julie : mais je n'ai que ce cœur honnête & tendre. Hélas ! je n'ai rien non plus. L'amour, qui rapproche tout, n'élève point la personne ; il n'élève

que les sentimens. Ah ! si j'eusse osé n'écouter que les miens pour vous, combien de fois, en vous parlant, ma bouche eût prononcé le doux nom de mère.

Daignez vous confier à des sermens qui ne feront point vains, & à un homme qui n'est point trompeur. Si je pus un jour abuser de votre estime, je m'abusai le premier moi-même. Mon cœur, sans expérience, ne connut le danger que quand il n'étoit plus temps de fuir, & je n'avois point encore appris de votre fille cet art cruel de vaincre l'amour par lui-même, qu'elle m'a depuis si bien enseigné. Banissez vos craintes, je vous en conjure. Y a-t-il quelqu'un au monde à qui son repos, sa félicité, son honneur soient plus chers qu'à moi ? Non, ma parole & mon cœur vous sont garans de l'engagement que je prends au nom de mon illustre ami comme au mien. Nulle indiscretion ne sera commise, soyez-en sûr, & je rendrai le dernier soupir sans qu'on sache quelle douleur termina mes jours. Calmez donc celle qui vous con-

sume, & dont la mienne s'aigrit encore: effuyez des pleurs qui m'arrachent l'ame; rétablissez votre santé; rendez à la plus tendre fille qui fut jamais, le bonheur auquel elle a renoncé pour vous; foyez vous-même heureuse par elle; vivez enfin pour lui faire aimer la vie. Ah! malgré les erreurs de l'amour, être mère de Julie est encore un sort assez beau pour se féliciter de vivre!



L E T T R E X X X I.

D E L' A M A N T D E J U L I E ,

A M A D A M E D' O R B E ,

En lui envoyant la lettre précédente.

TENEZ, cruelle, voilà ma réponse. En la lisant, fondez en larmes, si vous connoissez mon cœur, & si le vôtre est sensible encore; mais sur-tout ne m'accablez plus de cette estime impitoyable que vous me vendez si cher, & dont vous faites le tourment de ma vie.

Votre main barbare a donc osé les rompre, ces doux nœuds formés sous vos yeux presque dès l'enfance, & que votre amitié sembloit partager avec tant de plaisir? Je suis donc aussi malheureux que vous le voulez & que je puis l'être. Ah! connoissez-vous tout le mal que vous faites? Sentez-vous bien que vous m'ar-

rachez l'ame ; que ce que vous m'ôtez est sans dédommagement , & qu'il vaut mieux cent fois mourir que ne plus vivre l'un pour l'autre ? Que me parlez-vous du bonheur de Julie ? En peut-il être sans le consentement du cœur ? Que me parlez-vous du danger de sa mère ? Ah ! qu'est-ce que la vie d'une mère , la mienne , la vôtre , la sienne même , qu'est-ce que l'existence du monde entier auprès du sentiment délicieux qui nous unissoit ? Insensé & farouche vertu ! j'obéis à ta voix sans mérite ; je t'abhorre , en faisant tout pour toi. Que sont tes vaines consolations contre les vives douleurs de l'ame ? Va , triste idole des malheureux , tu ne fais qu'augmenter leur misère , en leur ôtant les ressources que la fortune leur laisse. J'obéirai pourtant ; oui , cruelle , j'obéirai : je deviendrai , s'il se peut , insensible & féroce comme vous. J'oublierai tout ce qui me fut cher au monde. Je ne veux plus entendre ni prononcer le nom de Julie ni le vôtre.

Je ne veux plus m'en rappeler l'insupportable souvenir. Un dépit, une rage inflexible m'aigris contre tant de revers. Une dure opiniâtreté me tiendra lieu de courage : il m'en a trop coûté d'être sensible ; il vaut mieux renoncer à l'humanité.

L E T T R E X X X I I .

D E M A D A M E D ' O R B E

A L ' A M A N T D E J U L I E .

Vous m'avez écrit une lettre désolante ; mais il y a tant d'amour & de vertu dans votre conduite, qu'elle efface l'amertume de vos plaintes : vous êtes trop généreux pour qu'on ait le courage de vous quereller. Quelqu'emportement qu'on laisse paroître, quand on fait ainsi s'immoler à ce qu'on aime, on mérite plus de louanges que de reproches ; & , malgré vos injures, vous ne me fûtes jamais si

cher que depuis que je connois si bien tout ce que vous valez.

Rendez grace à cette vertu que vous croyez haïr , & qui fait plus pour vous que votre amour même. Il n'y a pas jusqu'à ma tante que vous n'ayez séduite par un sacrifice dont elle sent tout le prix. Elle n'a pu lire votre lettre sans attendrissement ; elle a même eu la foiblesse de la laisser voir à sa fille , & l'effort qu'a fait la pauvre Julie pour contenir , à cette lecture , ses soupirs & ses pleurs , l'a fait tomber évanouie.

Cette tendre mère , que vos lettres avoient déjà puissamment émue , commence à connoître , par tout ce qu'elle voit , combien vos deux cœurs sont hors de la règle commune , & combien votre amour porte un caractère naturel de sympathie , que le temps ni les efforts humains ne sauroient effacer. Elle qui a si grand besoin de consolation , consoleroit volontiers sa fille , si la bienséance ne la retenoit , & je la vois trop près

d'en devenir la confidente pour qu'elle ne me pardonne pas de l'avoir été. Elle s'échappa hier jusqu'à dire en sa présence, un peu indiscrettement (1), peut-être : ah ! s'il ne dépendoit que de moi... quoiqu'elle se retînt & n'achevât pas, je vis, au baiser ardent que Julie imprimoit sur sa main, qu'elle ne l'avoit que trop entendue. Je fais même qu'elle a voulu plusieurs fois parler à son inflexible époux ; mais, soit danger d'exposer sa fille aux fureurs d'un père irrité, soit crainte pour elle-même, sa timidité l'a toujours retenue, & son affoiblissement, ses maux augmentent si sensiblement, que j'ai peur de la voir hors d'état d'exécuter sa résolution avant qu'elle l'ait bien formée.

Quoi qu'il en soit, malgré les fautes dont vous êtes cause, cette honnêteté de

(1) Claire, êtes-vous ici moins indiscrette ? Est-ce la dernière fois que vous le ferez ?

cœur qui se fait sentir dans votre amour mutuel lui a donné une telle opinion de vous , qu'elle se fie à la parole de tous deux sur l'interruption de votre correspondance , & qu'elle n'a pris aucune précaution pour veiller de plus près sur sa fille. Effectivement , si Julie ne répondoit pas à sa confiance, elle ne seroit plus digne de ses soins ; & il faudroit vous étouffer l'un & l'autre, si vous étiez capables de tromper encore la meilleure des mères , & d'abuser de l'estime qu'elle a pour vous.

Je ne cherche point à rallumer dans votre cœur une espérance que je n'ai pas moi-même ; mais je veux vous montrer , comme il est vrai , que le parti le plus honnête est aussi le plus sage , & que , s'il peut rester quelque ressource à votre amour , elle est dans le sacrifice que l'honneur & la raison vous imposent. Mère , parens , amis , tout est maintenant pour vous , hors un père qu'on gagnera par cette voie , ou que
rien

rien ne sauroit gagner. Quelque imprécation qu'ait pu vous dicter un moment de désespoir, vous nous avez prouvé cent fois qu'il n'est point de route plus sûre pour aller au bonheur, que celle de la vertu. Si l'on y parvient, il est plus pur, plus solide & plus doux par elle; si on le manque, elle seule peut en dédommager. Reprenez donc courage, soyez homme, & soyez encore vous-même. Si j'ai bien connu votre cœur, la manière la plus cruelle pour vous de perdre Julie seroit d'être indigne de l'obtenir.



L E T T R E X X X I I I .

DE JULIE A SON AMANT.

ELLE n'est plus. Mes yeux ont vu fermer les siens pour jamais ; ma bouche a reçu son dernier soupir : mon nom fut le dernier mot qu'elle prononça ; son dernier regard fut tourné sur moi. Non , ce n'étoit pas la vie qu'elle sembloit quitter ; j'avois trop peu su la lui rendre chère. C'étoit à moi seule qu'elle s'arrachoit. Elle me voyoit sans guide & sans espérance , accablée de mes malheurs & de mes fautes : mourir ne fut rien pour elle , & son cœur n'a gémi que d'abandonner sa fille dans cet état. Elle n'eut que trop de raisons. Qu'avoit-elle à regretter sur la terre ? Qu'est-ce qui pouvoit ici bas valoir à ses yeux le prix immortel de sa patience & de ses vertus , qui l'attendoit dans le ciel ? Que lui restoit-il à faire au monde , si-non d'y pleurer mon opprobre ? Ame pure & chaste , digne épouse , & mère

incomparable , tu vis maintenant au fé-
jour de la gloire & de la félicité ; tu vis ;
& moi , livrée au repentir & au déses-
poir , privée à jamais de tes soins , de tes
conseils , de tes douces caresses , je suis
morte au bonheur , à la paix , à l'inno-
cence : je ne sens plus que ta perte ; je ne
vois plus que ma honte ; ma vie n'est
plus que peine & douleur. Ma mère , ma
tendre mère , hélas ! je suis bien plus
morte que toi !

Mon Dieu ! quel transport égare une
infortunée & lui fait oublier ses résolu-
tions ! Où viens-je verser mes pleurs &
pousser mes gémissemens ? C'est le cruel
qui les a causés que j'en rends le dépositaire !
C'est avec celui qui fait les mal-
heurs de ma vie , que j'ose les déplorer !
Oui , oui , barbare , partagez les tour-
mens que vous me faites souffrir. Vous
par qui je plongeai le couteau dans le
sein maternel , gémissiez des maux qui me
viennent de vous , & sentez avec moi
l'horreur d'un parricide qui fut votre
ouvrage. A quels yeux oserois-je paroître

aussi méprisable que je le suis ? Devant qui m'avilirois-je au gré de mes remords ? Quel autre que le complice de mon crime pourroit assez les connoître ? C'est mon plus insupportable supplice de n'être accusée que par mon cœur , & de voir attribuer au bon naturel les larmes impures qu'un cuisant repentir m'arrache. Je vis , je vis , en frémissant , la douleur empoisonner , hâter les derniers jours de ma triste mère. En vain sa pitié pour moi l'empêcha d'en convenir ; en vain elle affectoit d'attribuer le progrès de son mal à la cause qui l'avoit produit ; en vain ma cousine gagnée a tenu le même langage. Rien n'a pu tromper mon cœur déchiré de regrets ; & , pour mon tourment éternel , je garderai jusqu'au tombeau l'affreuse idée d'avoir abrégé la vie de celle à qui je la dois.

O vous que le ciel suscita dans sa colère pour me rendre malheureuse & coupable ! pour la dernière fois recevez dans votre sein des larmes dont vous êtes l'auteur. Je ne viens plus , comme autre-

fois, partager avec vous des peines qui devoient nous être communes. Ce sont les soupirs d'un dernier adieu qui s'échappent malgré moi. C'en est fait ; l'empire de l'amour est éteint dans une ame livrée au seul désespoir. Je consacre le reste de mes jours à pleurer la meilleure des mères ; je saurai lui sacrifier des sentimens qui lui ont coûté la vie ; je serois trop heureuse qu'il m'en coûtât assez de les vaincre , pour expier tout ce qu'ils lui ont fait souffrir. Ah ! si son esprit immortel pénètre au fond de mon cœur, il fait bien que la victime que je lui sacrifie n'est pas tout-à-fait indigne d'elle. Partagez un effort que vous m'avez rendu nécessaire. S'il vous reste quelque respect pour la mémoire d'un nœud si cher & si funeste, c'est par lui que je vous conjure de me fuir à jamais, de ne plus m'écrire, de ne plus aigrir mes remords, de me laisser oublier, s'il se peut, ce que nous fûmes l'un à l'autre. Que mes yeux ne vous voyent plus ; que je n'entende plus prononcer votre nom ; que votre souvenir

ne vienne plus agiter mon cœur. J'ose parler encore au nom d'un amour qui ne doit plus être ; à tant de sujets de douleur n'ajoutez pas celui de voir son dernier vœu méprisé. Adieu donc pour la dernière fois , unique & cher.... Ah ! fille insensée!... adieu pour jamais.



L E T T R E X X X I V.

D E L ' A M A N T D E J U L I E

A M A D A M E D ' O R B E .

ENFIN le voile est déchiré ; cette longue illusion s'est évanouie ; cet espoir si doux s'est éteint ; il ne me reste pour aliment d'une flamme éternelle qu'un souvenir amer & délicieux , qui soutient ma vie & nourrit mes tourmens du vain sentiment d'un bonheur qui n'est plus.

Est-il donc vrai que j'ai goûté la félicité suprême ? Suis-je bien le même être qui fut heureux un jour ? Qui peut sentir ce que je souffre , n'est-il pas né pour toujours souffrir ? Qui peut jouir des biens que j'ai perdus , peut-il les perdre & vivre encore , & des sentimens si contraires peuvent-ils germer dans un même cœur ? Jours de plaisirs & de gloire , non vous n'étiez pas d'un mortel ! vous étiez trop beaux pour devoir être périssables. Une douce extase

absorboit toute votre durée, & la rassembloit en un point comme celle de l'éternité. Il n'y avoit pour moi ni passé ni avenir, & je goûtois à la fois les délices de mille siècles. Hélas ! vous avez disparu comme un éclair ! Cette éternité de bonheur ne fut qu'un instant de ma vie. Le temps a repris sa lenteur dans les momens de mon désespoir, & l'ennui mesure par longues années le reste infortuné de mes jours.

Pour achever de me les rendre insupportables, plus les afflictions m'accablent, plus tout ce qui m'étoit cher semble se détacher de moi. Madame, il se peut que vous m'aimiez encore ; mais d'autres soins vous appellent, d'autre devoirs vous occupent. Mes plaintes que vous écoutiez avec intérêt sont maintenant indiscrettes. Julie, Julie elle-même se décourage & m'abandonne. Les tristes remords ont chassé l'amour. Tout est changé pour moi ; mon cœur seul est toujours le même, & mon sort en est plus affreux.

Mais qu'importe ce que je suis & ce

que je dois être? Julie souffre, est-il temps de songer à moi? Ah! ce sont ses peines qui rendent les miennes plus amères. Oui, j'aimerois mieux qu'elle cessât de m'aimer & qu'elle fût heureuse.... Cesser de m'aimer!... L'espère-t-elle?... Jamais; jamais. Elle a beau me défendre de la voir & de lui écrire. Ce n'est pas le tourment qu'elle s'ôte : hélas ! c'est le consolateur. La perte d'une tendre mère la doit-elle priver d'un plus tendre ami? Croit-elle soulager ses maux, en les multipliant? O amour ! est-ce à tes dépens qu'on peut venger la nature?

Non, non ; c'est en vain qu'elle prétend m'oublier. Son tendre cœur pourrat-il se séparer du mien? Ne la retiens-je pas en dépit d'elle? Oublie-t-on des sentimens tels que nous les avons éprouvés, & peut-on s'en souvenir sans les éprouver encore? L'amour vainqueur fit le malheur de sa vie; l'amour vaincu ne la rendra que plus à plaindre. Elle passera ses jours dans la douleur, tourmentée à la fois de vains regrets & de vains desirs, sans

pouvoir jamais contenter ni l'amour ni la vertu.

Ne croyez pas pourtant qu'en plaignant ses erreurs, je me dispense de les respecter. Après tant de sacrifices, il est trop tard pour apprendre à désobéir. Puisque elle commande, il suffit : elle n'entendra plus parler de moi. Jugez si mon sort est affreux ! Mon plus grand désespoir n'est pas de renoncer à elle. Ah ! c'est dans son cœur que sont mes douleurs les plus vives, & je suis plus malheureux de son infortune que de la mienne. Vous qu'elle aime plus que toute chose, & qui seule, après moi, la savez dignement aimer ; Claire, aimable Claire, vous êtes l'unique bien qui lui reste. Il est assez précieux pour lui rendre supportable la perte de tous les autres. Dédommangez-la des consolations qui lui sont ôtées & de celles qu'elle refuse ; qu'une sainte amitié supplée à la fois auprès d'elle à la tendresse d'une mère, à celle d'un amant, aux charmes de tous les sentimens qui devoient la rendre heureuse. Qu'elle le soit, s'il est

possible, à quelque prix que ce puisse être. Qu'elle recouvre la paix & le repos dont je l'ai privée; je sentirai moins les tourmens qu'elle m'a laissés. Puisque je ne suis plus rien à mes propres yeux, puisque c'est mon sort de passer ma vie à mourir pour elle, qu'elle me regarde comme n'étant plus; j'y consens, si cette idée la rend plus tranquille. Puissè-t-elle retrouver près de vous ses premières vertus, son premier bonheur! Puissè-t-elle être encore par vos soins tout ce qu'elle eût été sans moi.

Hélas! elle étoit fille, & n'a plus de mère! Voilà la perte qui ne se répare point, & dont on ne se console jamais, quand on a su se la reprocher. Sa conscience agitée lui redemande cette mère tendre & chérie, & dans une douleur si cruelle l'horrible remords se joint à son affliction. O Julie! ce sentiment affreux devoit-il être connu de toi? Vous qui fûtes témoin de la maladie & des derniers momens de cette mère infortunée; je vous supplie, je vous conjure, dites-

moi ce que j'en dois croire. Déchirez-moi le cœur si je suis coupable. Si la douleur de nos fautes l'a fait descendre au tombeau, nous sommes deux monstres indignes de vivre ; c'est un crime de songer à des liens si funestes, c'en est un de voir le jour. Non (j'ose le croire) un feu si pur n'a point produit de si noirs effets. L'amour nous inspira des sentimens trop nobles, pour en tirer les forfaits des ames dénaturées. Le ciel, le ciel seroit-il injuste ? & celle qui fut immoler son bonheur aux auteurs de ses jours, méritoit-elle de leur coûter la vie ?



L E T T R E X X X V.

R É P O N S E.

COMMENT pourroit-on vous aimer moins, en vous estimant chaque jour davantage ? Comment perdrois-je mes anciens sentimens pour vous, tandis que vous en méritez chaque jour de nouveaux ? Non, mon cher & digne ami ; tout ce que nous fûmes les uns aux autres dès notre première jeunesse, nous le ferons le reste de nos jours ; & si notre mutuel attachement n'augmente plus, c'est qu'il ne peut plus augmenter. Toute la différence est que je vous aimois comme mon frère, & qu'à présent je vous aime comme mon enfant ; car, quoique nous soyons toutes deux plus jeunes que vous, & même vos disciples, je vous regarde un peu comme le nôtre. En nous apprenant à penser, vous avez appris de nous à être sensible ; & , quoi qu'en dise

vosre philosophe Anglois, cette éducation vaut bien l'autre; si c'est la raison qui fait l'homme, c'est le sentiment qui le conduit.

Savez-vous pourquoi je paroïs avoir changé de conduite envers vous? Ce n'est pas, croyez-moi, que mon cœur ne soit toujours le même; c'est que vosre état est changé. Je favorisai vos feux, tant qu'il leur restoit un rayon d'espérance. Depuis qu'en vous obtenant d'aspirer à Julie, vous ne pouvez plus que la rendre malheureuse, ce seroit vous nuire que de vous complaire. J'aime mieux vous savoir moins à plaindre, & vous rendre plus mécontent. Quand le bonheur commun devient impossible, chercher le sien dans celui de ce qu'on aime, n'est-ce pas tout ce qui reste à faire à l'amour sans espoir?

Vous faites plus que sentir cela, mon généreux ami; vous l'exécutez dans le plus douloureux sacrifice qu'ait jamais fait un amant fidèle. En renonçant à

Julie , vous achetez son repos aux dépens du vôtre , & c'est à vous que vous renoncez pour elle.

J'ose à peine vous dire les bizarres idées qui me viennent là-dessus ; mais elles sont consolantes , & cela m'enhardit. Premièrement , je crois que le véritable amour a cet avantage aussi-bien que la vertu , qu'il dédommage de tout ce qu'on lui sacrifie , & qu'on jouit en quelque sorte des privations qu'on s'impose par le sentiment même de ce qu'il en coûte & du motif qui nous y porte. Vous vous témoignerez que Julie a été aimée de vous comme elle méritoit de l'être , & vous l'en aimerez davantage , & vous en ferez plus heureux. Cet amour-propre exquis , qui fait payer toutes les vertus pénibles , mêlera son charme à celui de l'amour. Vous vous direz , je fais aimer , avec un plaisir plus durable & plus délicat que vous n'en goûteriez à dire , je possède ce que j'aime. Car celui-ci s'use à force d'en jouir , mais l'autre

demeure toujours , & vous en jouirez encore , quand même vous n'aimeriez plus.

Outre cela , s'il est vrai , comme Julie & vous me l'avez tant dit , que l'amour soit le plus délicieux sentiment qui puisse entrer dans le cœur humain , tout ce qui le prolonge & le fixe , même au prix de mille douleurs , est encore un bien. Si l'amour est un désir qui s'irrite par les obstacles , comme vous le disiez encore , il n'est pas bon qu'il soit content ; il vaut mieux qu'il dure & soit malheureux , que de s'éteindre au sein des plaisirs. Vos feux , je l'avoue , ont soutenu l'épreuve de la possession , celle du temps , celle de l'absence & des peines de toute espèce ; ils ont vaincu tous les obstacles hors le plus puissant de tous , qui est de n'en avoir plus à vaincre , & de se nourrir uniquement d'eux-mêmes. L'univers n'a jamais vu de passion soutenir cette épreuve : quel droit avez-vous d'espérer que la votre l'eût soutenue ? Le temps eût joint

au dégoût d'une longue possession le progrès de l'âge & le déclin de la beauté ; il semble se fixer en votre faveur par votre séparation ; vous ferez toujours l'un pour l'autre à la fleur des ans ; vous vous verrez sans cesse tels que vous vous vîtes en vous quittant ; & vos cœurs, unis jusqu'au tombeau , prolongeront dans une illusion charmante votre jeunesse avec vos amours.

Si vous n'eussiez point été heureux , une insurmontable inquiétude pourroit vous tourmenter ; votre cœur regretteroit en soupirant les biens dont il étoit digne ; votre ardente imagination vous demanderoit sans cesse ceux que vous n'auriez pas obtenus. Mais l'amour n'a point de délices dont il ne vous ait comblé ; & , pour parler comme vous , vous avez épuisé durant une année les plaisirs d'une vie entière. Souvenez-vous de cette lettre si passionnée , écrite le lendemain d'un rendez-vous téméraire. Je l'ai lue avec une émotion qui m'étoit inconnue : on n'y voit pas l'état permanent d'une

ame attendrie ; mais le dernier délire d'un cœur brûlant d'amour , & ivre de volupté. Vous jugeâtes vous-même qu'on n'éprouvoit point de pareils transports deux fois en la vie , & qu'il falloit mourir après les avoir sentis. Mon ami , ce fut-là le comble ; & , quoi que la fortune & l'amour eussent fait pour vous , vos feux & votre bonheur ne pouvoient plus que décliner. Cet instant fut aussi le commencement de vos disgrâces , & votre amante vous fut ôtée au moment que vous n'aviez plus de sentimens nouveaux à goûter auprès d'elle ; comme si le sort eût voulu garantir votre cœur d'un épuisement inévitable , & vous laisser , dans le souvenir de vos plaisirs passés , un plaisir plus doux que tous ceux dont vous pourriez jouir encore.

Consolez-vous donc de la perte d'un bien qui vous eût toujours échappé , & vous eût ravi de plus celui qui vous reste. Le bonheur & l'amour se feroient évanouis à la fois ; vous avez au moins con-

servé le sentiment ; on n'est point sans plaisirs , quand on aime encore. L'image de l'amour éteint effraye plus un cœur tendre que celle de l'amour malheureux , & le dégoût de ce qu'on possède est un état cent fois pire que le regret de ce qu'on a perdu.

Si les reproches que ma désolée cousine se fait sur la mort de sa mère étoient fondés , ce cruel souvenir empoisonneroit , je l'avoue , celui de vos amours , & une si funeste idée devoit à jamais les éteindre ; mais n'en croyez pas à ses douleurs , elles la trompent ; ou plutôt , le chimérique motif dont elle aime à les aggraver , n'est qu'un prétexte pour en justifier l'excès. Cette ame tendre craint toujours de ne pas s'affliger assez , & c'est une sorte de plaisir pour elle d'ajouter au sentiment de ses peines tout ce qui peut les aigrir. Elle s'en impose , foyez-en sûr , elle n'est pas sincère avec elle-même. Ah ! si elle croyoit bien sincèrement avoir abrégé les jours de sa mère , son cœur en pourroit-il supporter l'affreux remords ?

Non, non, mon ami; elle ne la pleurerait pas, elle l'auroit suivie. La maladie de Madame d'Etange est bien connue; c'étoit une hydropisie de poitrine dont elle ne pouvoit revenir, & l'on désespéroit de sa vie avant même qu'elle eût découvert votre correspondance. Ce fut un violent chagrin pour elle; mais que de plaisirs réparèrent le mal qu'il pouvoit lui faire? Qu'il fut consolant pour cette tendre mère de voir, en gémissant des fautes de sa fille, par combien de vertus elles étoient rachetées, & d'être forcée d'admirer son ame, en pleurant sa foiblesse! qu'il lui fut doux de sentir combien elle en étoit chérie! quel zèle infatigable! quels soins continuels! quelle assiduité sans relâche! quel désespoir de l'avoir affligée! que de regrets, que de larmes, que de touchantes caresses, quelle inépuisable sensibilité! C'étoit dans les yeux de la fille qu'on lisoit tout ce que souffroit la mère; c'étoit elle qui la servoit les jours, qui la veilloit les nuits; c'étoit de sa main qu'elle recevoit tous les

secours : vous eussiez cru voir une autre Julie ; sa délicatesse naturelle avoit disparu , elle étoit forte & robuste : les soins les plus pénibles ne lui coûtoient rien , & son ame sembloit lui donner un nouveau corps. Elle faisoit tout , & paroissoit ne rien faire ; elle étoit par-tout , & ne bougeoit d'auprès d'elle. On la trouvoit sans cesse à genoux devant son lit , la bouche collée sur sa main , gémissant ou de sa faute ou du mal de sa mère , & confondant ces deux sentimens pour s'en affliger davantage. Je n'ai vu personne entrer les derniers jours , dans la chambre de ma tante , sans être ému jusqu'aux larmes du plus attendrissant de tous les spectacles. On voyoit l'effort que faisoient ces deux cœurs pour se réunir plus étroitement au moment d'une funeste séparation. On voyoit que le seul regret de se quitter occupoit la mère & la fille , & que vivre ou mourir n'eût été rien pour elles , si elles avoient pû rester ou partir ensemble.

Bien loin d'adopter les noires idées de

Julie, foyez sûr que tout ce qu'on peut espérer des secours humains & des consolations du cœur, a concouru de sa part à retarder le progrès de la maladie de sa mère, & qu'inafailliblement sa tendresse & ses soins nous l'ont conservée plus long-temps que nous n'eussions pu faire sans elle. Ma tante elle-même m'a dit cent fois que ses derniers jours étoient les plus doux momens de sa vie, & que le bonheur de sa fille étoit la seule chose qui manquoit au sien.

S'il faut attribuer sa perte au chagrin, ce chagrin vient de plus loin, & c'est à son époux seul qu'il faut s'en prendre. Long-temps inconstant & volage, il prodigua les feux de sa jeunesse à mille objets moins dignes de plaire que sa vertueuse compagne; &, quand l'âge le lui eut ramené, il conserva près d'elle cette rudesse inflexible dont les maris infidèles ont coutume d'aggraver leurs torts. Ma pauvre cousine s'en est ressentie. Un vain entêtement de noblesse, & cette roideur de caractère que rien n'amollit, ont fait

vos malheurs & les siens. Sa mère, qui eut toujours du penchant pour vous, & qui pénétra son amour quand il étoit trop tard pour l'éteindre, porta long-temps en secret la douleur de ne pouvoir vaincre le goût de sa fille, ni l'obstination de son époux, & d'être la première cause d'un mal qu'elle ne pouvoit plus guérir. Quand vos lettres surprises lui eurent appris jusqu'où vous aviez abusé de sa confiance, elle craignit de tout perdre en voulant tout sauver, & d'exposer les jours de sa fille pour rétablir son honneur. Elle sonda plusieurs fois son mari sans succès. Elle voulut plusieurs fois hasarder une confiance entière, & lui montrer toute l'étendue de son devoir; la frayeur & sa timidité la retinrent toujours. Elle hésita, tant qu'elle put parler; lorsqu'elle le voulut, il n'étoit plus temps, les forces lui manquèrent; elle mourut avec le fatal secret; & moi, qui connois l'humeur de cet homme sévère, sans savoir jusqu'où les sentimens de la nature auroient pu la

tempérer, je respire, en voyant au moins les jours de Julie en sûreté.

Elle n'ignore rien de tout cela; mais vous dirai-je ce que je pense de ses remords apparens? L'amour est plus ingénieux qu'elle. Pénétrée du regret de sa mère, elle voudroit vous oublier; & malgré qu'elle en ait, il trouble sa conscience pour la forcer de penser à vous; il veut que ses pleurs aient du rapport à ce qu'elle aime. Elle n'oseroit plus s'en occuper directement; il la force de s'en occuper encore, au moins par son repentir. Il l'abuse avec tant d'art qu'elle aime mieux souffrir davantage, & que vous entriez dans le sujet de ses peines. Votre cœur n'entend pas, peut-être, ces détours du sien; mais ils n'en font pas moins naturels; car votre amour à tous deux, quoiqu'égal en force, n'est pas semblable en effet. Le vôtre est bouillant & vif, le sien est doux & tendre: vos sentimens s'exhalent au-dehors avec véhémence, les siens retournent sur elle-même,

même, & pénétrant la substance de son ame, l'altèrent & la changent insensiblement. L'amour anime & soutient votre cœur, il affaïsse & abat le sien; tous les ressorts en sont relâchés, sa force est nulle, son courage est éteint, sa vertu n'est plus rien. Tant d'héroïques facultés ne sont pas anéanties, mais suspendues: un moment de crise peut leur rendre toute leur vigueur, ou les effacer sans retour. Si elle fait encore un pas vers le découragement, elle est perdue; mais si cette ame excellente se relève un instant, elle sera plus grande, plus forte, plus vertueuse que jamais, & il ne sera plus question de rechûte. Croyez-moi, mon aimable ami, dans cet état périlleux sachez respecter ce que vous aimâtes. Tout ce qui lui vient de vous, fût-ce contre vous-même, ne lui peut être que mortel. Si vous vous obstinez auprès d'elle, vous pourrez triompher aisément; mais vous croirez en vain posséder la même Julie; vous ne la retrouverez plus.

LE LETTRE EN XXV

DE MYLORD ÉDOUARD

A L'AMANT DE JULIE.

J'AVOIS acquis des droits sur ton cœur ;
 tu m'étois nécessaire, j'étois prêt à t'aller
 joindre. Que t'importent mes droits, mes
 besoins, mon empressement ? Je suis
 oublié de toi ; tu ne daignes plus m'écrire.
 J'apprends ta vie solitaire & farouche ; je
 pénètre tes desseins secrets. Tu t'ennuies
 de vivre seul ; tu es en li & ;
 Meurs donc, jeune insensé ; meurs,
 homme à la fois féroce & lâche ; mais
 fache, en mourant, que tu laisses dans
 l'ame d'un honnête homme à qui tu fus
 cher, la douleur de n'avoir servi qu'un
 ingrat



L E T T R E X X X V I I .

R É P O N S E .

VENEZ, Mylord, je croyois ne pouvoir plus goûter de plaisirs sur la terre : mais nous nous reverrons. Il n'est pas vrai que vous puissiez me confondre avec les ingrats : votre cœur n'est pas fait pour en trouver, ni le mien pour l'être.

B I L L E T .

D E J U L I E .

IL est temps de renoncer aux erreurs de la jeunesse & d'abandonner un trompeur espoir. Je ne serai jamais à vous. Rendez-moi donc ma liberté que je vous ai engagée, & dont mon père veut disposer; ou mettez le comble à mes malheurs, par un refus qui nous perdra tous deux sans vous être d'aucun usage.

JULIE D'ÉTANGE.

L E T T R E X X X V I I I .

DU BARON D'ÉTANGE.

Dans laquelle étoit le précédent billet.

S'IL peut rester dans l'ame d'un suborneur quelque sentiment d'honneur & d'humanité, répondez à ce billet d'une malheureuse dont vous avez corrompu le cœur, & qui ne seroit plus, si j'osois soupçonner qu'elle eût porté plus loin l'oubli d'elle-même. Je m'étonnerai peu que la même philosophie qui lui apprit à se jeter à la tête du premier venu, lui apprenne encore à désobéir à son père. Pensez-y cependant. J'aime à prendre en toutes occasions les voies de la douceur & de l'honnêteté, quand j'espère qu'elles peuvent suffire; mais si j'en veux bien user avec vous, ne croyez pas que j'ignore comment se venge l'honneur d'un gentilhomme offensé par un homme qui ne l'est pas.

L E T T R E X X X I X.

R É P O N S E.

EPARGNEZ-VOUS, Monsieur, des menaces vaines qui ne m'effraient point ; & d'injustes reproches qui ne peuvent m'humilier. Sachez qu'entre deux personnes de même âge il n'y a d'autre suborneur que l'amour, & qu'il ne vous appartiendra jamais d'avilir un homme que votre fille honora de son estime.

Quel sacrifice osez-vous m'imposer ; & à quel titre l'exigez-vous ? Est-ce à l'auteur de tous mes maux qu'il faut immoler mon dernier espoir. Je veux respecter le père de Julie ; mais qu'il daigne être le mien, s'il faut que j'apprenne à lui obéir. Non, non, Monsieur, quelque opinion que vous ayez de vos procédés, ils ne m'obligent point à renoncer pour vous à des droits si chers & si bien

mérités de mon cœur. Vous faites le malheur de ma vie. Je ne vous dois que de la haine, & vous n'avez rien à prétendre de moi. Julie a parlé, voilà mon consentement. Ah ! qu'elle soit toujours obéie ! Un autre la possédera ; mais j'en ferai plus digne d'elle.

Si votre fille eût osé me considérer sur les bornes de votre autorité, ne doutez pas que je ne lui eusse appris à résister à vos prétentions injustes. Quel que soit l'empire dont vous abusez, mes droits sont plus sacrés que des vôtres ; la chaîne qui nous lie est la borne du pouvoir paternel, même devant les tribunaux humains, & quand vous osez réclamer la nature, c'est vous seul qui bravez ses loix.

N'alléguez pas, non plus, cet honneur si bizarre & si délicat que vous parlez de venger ; nul ne l'offense que vous-même. Respectez le choix de Julie, & votre honneur est en sûreté ; car mon cœur vous honore malgré vos outrages ;

& malgré les maximes gothiques, l'alliance d'un honnête-homme n'en déshonora jamais un autre. Si ma présomption vous offense, attaquez ma vie, je ne la défendrai jamais contre vous; au surplus, je me soucie fort peu de savoir en quoi consiste l'honneur d'un gentilhomme; mais quant à celui d'un homme de bien, il m'appartient, je fais le défendre, & le conserverai pur & sans tache jusqu'au dernier soupir.

Allez, père barbare & peu digne d'un nom si doux; méditez d'affreux parricides, tandis qu'une fille tendre & soumise immole son bonheur à vos préjugés. Vos regrets me vengeront un jour des maux que vous me faites, & vous sentirez trop tard que votre haine aveugle & dénaturée ne vous fit pas moins funeste qu'à moi. Je serai malheureux, sans doute; mais si jamais la voix du sang s'élève au fond de votre cœur; combien vous le ferez plus encore d'avoir sacrifié à des chimères l'unique fruit de vos

entrailles; unique au monde en beauté; en mérite, en vertus, & pour qui le ciel, prodigue de ses dons, n'oublia rien qu'un meilleur père.

BILLET,

Inclus dans la lettre précédente.

JE rends à Julie d'Étange le droit de disposer d'elle-même, & de donner sa main sans consulter son cœur.

S. G.



L E T T R E X L.

D E J U L I E .

JE voulois vous décrire la scène qui vient de se passer, & qui a produit le billet que vous avez dû recevoir; mais mon père a pris ses mesures si justes qu'elle n'a fini qu'un moment avant le départ du courier. Sa lettre est sans doute arrivée à temps à la poste; il n'en peut être de même de celle-ci; votre résolution fera prise & votre réponse partie avant qu'elle vous parvienne; ainsi tout détail seroit désormais inutile. J'ai fait mon devoir; vous ferez le vôtre: mais le sort nous accable, l'honneur nous trahit; nous serons séparés à jamais, & pour comble d'horreur, je vais passer dans les... Hélas! j'ai pu vivre dans les tiens! O devoir! à quoi fers-tu? O providence! il faut gémir & se taire.

La plume échappe de ma main. J'étois incommodée depuis quelques jours; l'en-

retien de ce matin m'a prodigieusement
agitée.... la tête & le cœur me font mal....
je me sens défaillir.... le ciel auroit-il
pitié de mes peines?... Je ne puis me sou-
tenir.... je suis forcée à me mettre au lit,
& me console dans l'espoir de n'en point
relever. Adieu, mes uniques amours.
Adieu, pour la dernière fois, cher &
tendre ami de Julie. Ah! si je ne dois
plus vivre pour toi, n'ai-je pas déjà cessé
de vivre?



L E T T R E X L I.

DE JULIE A MADAME D'ORBE.

IL est donc vrai, chère & cruelle amie, que tu me rappelles à la vie & à mes douleurs ! J'ai vu l'instant heureux où j'allois rejoindre la plus tendre des mères ; tes soins inhumains m'ont enchaînée pour la pleurer plus long-temps ; & , quand le desir de la fuivre m'arrache à la terre, le regret de te quitter m'y retient. Si je me console de vivre, c'est par l'espoir de n'avoir pas échappé toute entière à la mort. Ils ne font plus, ces agrémens de mon visage que mon cœur a payés si cher : la maladie dont je fors m'en a délivrée. Cette heureuse perte ralentira l'ardeur grossière d'un homme assez dépourvu de délicatesse pour m'oser épouser sans mon aveu. Ne trouvant plus en moi ce qui lui plut, il se fouciera peu du reste. Sans manquer de parole à mon père, sans offenser l'ami dont il tient la vie, je

Je saurai rebuter cet importun : ma bouche gardera le silence , mais mon aspect parlera pour moi. Son dégoût me garantira de sa tyrannie , & il me trouvera trop laide pour daigner me rendre malheureuse.

Ah ! chère cousine ! tu connus un cœur plus constant & plus tendre , qui ne se fût pas ainsi rebuté. Son goût ne se bornoit pas aux traits & à la figure ; c'étoit moi qu'il aimoit , & non pas mon visage : c'étoit par tout notre être que nous étions unis l'un à l'autre , & tant que Julie eût été la même , la beauté pouvoit fuir , l'amour fût toujours demeuré. Cependant il a pu consentir... l'ingrat !... Il l'a dû , puisque j'ai pu l'exiger. Qui est-ce qui retient par leur parole ceux qui veulent retirer leur cœur ? Ai-je donc voulu retirer le mien ?... L'ai-je fait ?... O Dieu ! faut-il que tout me rappelle incessamment un temps qui n'est plus , & des feux qui ne doivent plus être ! J'ai beau vouloir arracher de mon cœur cette image chérie ; je l'y sens trop fortement attachée ; je le déchire sans le dégager , & mes efforts

pour en effacer un si doux souvenir , ne font que l'y graver davantage.

Oserai-je te dire un délire de ma fièvre ; qui , loin de s'éteindre avec elle , me tourmente encore plus depuis ma guérison ? Oui , connois & plains l'égarement d'esprit de ta malheureuse amie , & rends grace au ciel d'avoir préservé ton cœur de l'horrible passion qui le donne. Dans un des momens où j'étois le plus mal , je crus , durant l'ardeur du redoublement , voir à côté de mon lit cet infortuné ; non tel qu'il charmoit jadis mes regards durant le court bonheur de ma vie , mais pâle , défait , mal en ordre , & le désespoir dans les yeux. Il étoit à genoux ; il prit une de mes mains , & , sans se dégoûter de l'état où elle étoit , sans craindre la communication d'un venin si terrible , il la couvroit de baisers & de larmes. A son aspect , j'éprouvai cette vive & délicieuse émotion qui me donnoit quelquefois sa présence inattendue. Je voulus m'élancer vers lui ; on me retint , tu l'arrachas de ma présence ; & ce qui me toucha

le plus vivement, ce furent ses gémissemens que je crus entendre à mesure qu'il s'éloignoit.

Je ne puis te représenter l'effet étonnant que ce rêve a produit sur moi. Ma fièvre a été longue & violente; j'ai perdu la connoissance durant plusieurs jours; j'ai souvent rêvé à lui dans mes transports; mais aucun de ces rêves n'a laissé dans mon imagination des impressions aussi profondes que celle de ce dernier. Elle est telle qu'il m'est impossible de l'effacer de ma mémoire & de mes sens. A chaque minute, à chaque instant il me semble de le voir dans la même attitude; son air, son habillement, son geste, son triste regard frappent encore mes yeux: je crois sentir ses lèvres se passer sur ma main; je la sens mouiller de ses larmes; les sons de sa voix plaintive me font tressaillir; je le vois entraîner loin de moi; je fais effort pour le retenir encore: tout me retrace une scène imaginaire avec plus de force que les événemens qui me sont réellement arrivés.

J'ai long-temps hésité à te faire cette confiance ; la honte m'empêche de te la faire de bouche ; mais mon agitation, loin de se calmer, ne fait qu'augmenter de jour en jour, & je ne puis plus résister au besoin de t'avouer ma folie. Ah ! qu'elle s'empare de moi toute entière. Que ne puis-je achever de perdre ainsi la raison ; puisque le peu qui m'en reste ne sert plus qu'à me tourmenter !

Je reviens à mon rêve. Ma cousine, raille-moi, si tu veux, de ma simplicité ; mais il y a dans cette vision je ne sais quoi de mystérieux qui la distingue du délire ordinaire. Est-ce un pressentiment de la mort du meilleur des hommes ? Est-ce un avertissement qu'il n'est déjà plus ? Le ciel daigne-t-il me guider au moins une fois, & m'invite-t-il à suivre celui qu'il me fit aimer ? Hélas ! l'ordre de mourir fera pour moi le premier de ses bienfaits.

J'ai beau me rappeler tous ces vains discours dont la philosophie amuse les gens qui ne sentent rien ; ils ne m'en imposent plus, & je sens que je les méprise.

On ne voit point les esprits, je le veux croire : mais deux âmes si étroitement unies ne sauroient-elles avoir entre elles une communication immédiate, indépendante du corps & des sens ? L'impression directe que l'une reçoit de l'autre ne peut-elle pas la transmettre au cerveau, & recevoir de lui, par contre-coup, les sensations qu'elle lui a données?... Pauvre Julie, que d'extravagances ! Que les passions nous rendent crédules ; & qu'un cœur vivement touché se détache avec peine des erreurs mêmes qu'il apperçoit.







H. Goussier del.

A. L. Bache sculp.

THE ...

LETTRE XLII.

RÉPONSE.

AH! fille trop malheureuse & trop sensible, n'es-tu donc née que pour souffrir? Je voudrois en vain t'épargner des douleurs; tu sembles les chercher sans cesse, & ton ascendant est plus fort que tous mes soins. A tant de vrais sujets de peine n'ajoute pas au moins des chimères; & puisque ma discrétion t'est plus nuisible qu'utile, fors d'une erreur qui te tourmente; peut-être la triste vérité te fera-t-elle encore moins cruelle. Apprends donc que ton rêve n'est point un rêve; que ce n'est point l'ombre de ton ami que tu as vue, mais sa personne; & que cette touchante-scène incessamment présente à ton imagination, s'est passée réellement dans ta chambre le surlendemain du jour où tu fus le plus mal.

La veille je t'avois quittée assez tard, & M. d'Orbe, qui voulut me relever

auprès de toi cette nuit-là, étoit prêt à fortir ; quand tout-à-coup nous vîmes entrer brusquement & se précipiter à nos pieds ce pauvre malheureux dans un état à faire pitié. Il avoit pris la poste à la réception de ta dernière lettre. Courant jour & nuit, il fit la route en trois jours, & ne s'arrêta qu'à la dernière poste en attendant la nuit pour entrer en ville. Je te l'avoue à ma honte, je fus moins prompt que M. d'Orbe à lui sauter au cou : sans savoir encore la raison de son voyage, j'en prévoyois la conséquence. Tant de souvenirs amers, ton danger, le sien, le désordre où je le voyois, tout empoisonnoit une si douce surprise, & j'étois trop saisie pour lui faire beaucoup de caresses. Je l'embrassai pourtant avec un serrement de cœur qu'il partageoit, & qui se fit sentir réciproquement par de muettes étreintes, plus éloquentes que les cris & les pleurs. Son premier mot fut : *Que fait-elle ? Ah ! que fait-elle ?* *Donnez-moi la vie ou la mort.* Je compris alors qu'il étoit instruit de ta maladie,

& , croyant qu'il n'en ignoroit pas non plus l'espèce, j'en parlois sans autre précaution que d'exténuier le danger. Si-tôt qu'il fut que c'étoit la petite vérole, il fit un cri, & se trouva mal. La fatigue & l'insomnie, jointes à l'inquiétude d'esprit, l'avoient jeté dans un tel abattement, qu'on fut long-temps à le faire revenir. A peine pouvoit-il parler; on le fit coucher. Vaincu par la nature, il dormit douze heures de suite, mais avec tant d'agitation, qu'un pareil sommeil devoit plus épuiser que réparer ses forces. Le lendemain nouvel embarras; il vouloit te voir absolument. Je lui opposai le danger de te causer une révolution; il offrit d'attendre qu'il n'y eût plus de risque; mais son séjour même en étoit un terrible; j'essayai de le lui faire sentir. Il me coupa durement la parole. Gardez votre barbare éloquence, me dit-il d'un ton d'indignation : c'est trop l'exercer à ma ruine. N'espérez pas me chasser encore, comme vous fîtes à mon exil. Je viendrois cent fois du bout du monde pour

la voir un seul instant : mais je jure par l'auteur de mon être, ajouta-t-il impétueusement, que je ne partirai point d'ici sans l'avoir vue. Eprouvons une fois si je vous rendrai pitoyable, ou si vous me rendrez parjure.

Son parti étoit pris. M. d'Orbè fut d'avis de chercher les moyens de le satisfaire ; pour le pouvoir renvoyer avant que son retour fût découvert ; car il n'étoit connu dans la maison que du seul Hanz, dont j'étois sûre, & nous l'avions appelé devant nos gens d'un autre nom que le sien (1). Je lui promis qu'il te verroit la nuit suivante, à condition qu'il ne resteroit qu'un instant, qu'il ne te parleroit point, & qu'il repartiroit le lendemain avant le jour. J'en exigeai sa parole ; alors je fus tranquille ; je laissai mon mari avec lui, & je retournai près de toi.

(1) On voit dans la quatrième partie que ce nom substitué étoit celui de *Saint-Preux*.

Je te trouvai sensiblement mieux, l'éruption étoit achevée; le médecin me rendit le courage & l'espoir. Je me concertai d'avance avec Babi, & le redoublement, quoique moindre, t'ayant encore embarrassé la tête, je pris ce temps pour écarter tout le monde, & faire dire à mon mari d'amener son hôte, jugeant qu'avant la fin de l'accès tu ferois moins en état de le reconnoître. Nous eûmes toutes les peines du monde à renvoyer ton désolé père qui chaque nuit s'obstinoit à vouloir rester. Enfin, je lui dis en colère qu'il n'épargneroit la peine de personne; que j'étois également résolue à veiller, & qu'il savoit bien, tout père qu'il étoit, que sa tendresse n'étoit pas plus vigilante que la mienne. Il partit à regret; nous restâmes seules. M. d'Orbe arriva sur les onze heures, & me dit qu'il avoit laissé ton amant dans la rue; je l'allai chercher; je le pris par la main; il trembloit comme la feuille. En passant dans l'anti-chambre, les forces lui manquèrent; il res-

piroit avec peine ; & fut contraint de s'asseoir. Alors démêlant quelques objets à la foible lueur d'une lumière éloignée : oui, dit-il avec un profond soupir, je reconnois les mêmes lieux. Une fois en ma vie je les ai traversées . . . à la même heure . . . avec le même mystère . . . j'étois tremblant comme aujourd'hui . . . le cœur me palpitoit de même . . . ô téméraire ! j'étois mortel , & j'osois goûter . . . Que vais-je voir maintenant dans ce même asyle où tout respiroit la volupté dont mon ame étoit enivrée , dans ce même objet qui faisoit & partageoit mes transports ? L'image du trépas ; un appareil de douleur ; la vertu malheureuse , & la beauté mourante !

Chère cousine ; j'épargne à ton pauvre cœur le détail de cette attendrissante scène. Il te vit & se tut. Il l'avoit promis ; mais quel silence ! Il se jeta à genoux ; il baisoit les rideaux en sanglotant ; il élevoit les mains & les yeux ; il pouffoit de sourds gémissemens ; il

avoit peine à contenir sa douleur & ses cris. Sans le voir, tu sortis machinalement une de tes mains; il s'en saisit avec une espèce de fureur; les baisers de feu qu'il appliquoit sur cette main malade t'éveillèrent mieux que le bruit & la voix de tout ce qui t'environnoit; je vis que tu l'avois reconnu; & malgré sa résistance & ses plaintes, je l'arrachai de la chambre à l'instant, espérant éluder l'idée d'une si courte apparition par le prétexte du délire. Mais voyant ensuite que tu ne m'en disois rien, je crus que tu l'avois oubliée; je défendis à Babi de t'en parler, & je fais qu'elle m'a tenu parole. Vaine prudence que l'amour a déconcertée, & qui n'a fait que laisser fermenter un souvenir qu'il n'est plus temps d'effacer!

Il partit comme il l'avoit promis, & je lui fis jurer qu'il ne s'arrêteroit pas au voisinage. Mais, ma chère, ce n'est pas tout; il faut achever de te dire ce qu'aussi bien tu ne pourrois ignorer long-temps:

Mylord Edouard passa deux jours après ; il se pressa pour l'atteindre ; il le joignit à Dijon , & le trouva malade. L'infortuné avoit gagné la petite vérole. Il m'avoit caché qu'il ne l'avoit point eue , & je te l'avois mené sans précaution. Ne pouvant guérir ton mal , il le voulut partager. En me rappelant la manière dont il baisoit ta main , je ne puis douter qu'il ne se soit inoculé volontairement. On ne pouvoit être plus mal préparé ; mais c'étoit l'inoculation de l'amour , elle fut heureuse. Ce père de la vie l'a conservée au plus tendre amant qui fut jamais : il est guéri , & , suivant la dernière lettre de Mylord Edouard , ils doivent être actuellement repartis pour Paris.

Voilà , trop aimable cousine , de quoi bannir les terreurs funèbres qui t'alarmoient sans sujet. Depuis long-temps tu as renoncé à la personne de ton ami , & sa vie est en sûreté. Ne songe donc qu'à conserver la tienne , & à t'acquitter de bonne grace du sacrifice que ton cœur a promis

promis à l'amour paternel. Cesse enfin d'être le jouet d'un vain espoir, & de te repaître de chimères. Tu te presses beaucoup d'être fière de ta laideur; sois plus humble, crois-moi; tu n'as encore que trop de sujets de l'être. Tu a essuyé une trop cruelle atteinte; mais ton visage a été épargné. Ce que tu prends pour des cicatrices, ne sont que des rougeurs qui seront bientôt effacées. Je fus plus maltraitée que cela, & cependant tu vois que je ne suis pas trop mal encore. Mon ange, tu resteras jolie en dépit de toi; & l'indifférent Wolmar, que trois ans d'absence n'ont pu guérir d'un amour conçu dans huit jours, s'en guérira-t-il en te voyant à toute heure? O si ta seule ressource est de déplaire, que ton sort est désespéré!



LETTRE XLIII.

DE JULIE.

C'EN est trop, c'en est trop. Ami, tu as vaincu. Je ne suis point à l'épreuve de tant d'amour ; ma résistance est épuisée. J'ai fait usage de toutes mes forces ; ma conscience m'en rend le consolant témoignage. Que le ciel ne me demande point compte de plus qu'il ne m'a donné. Ce triste cœur que tu achetas tant de fois, & qui coûta si cher au tien, t'appartient sans réserve ; il fut à toi du premier moment où mes yeux te virent ; il te restera jusqu'à mon dernier soupir. Tu l'as trop bien mérité pour le perdre, & je suis lassé de servir, aux dépens de la justice, une chimérique vertu.

Oui, tendre & généreux amant, ta Julie fera toujours tienne, elle t'aimera toujours : il le faut, je le veux, je le dois. Je te rends l'empire que l'amour t'a donné ;

il ne te fera plus ôté. C'est en vain qu'une voix menfongère murmure au fond de mon ame; elle ne m'abusera plus. Que font les vains devoirs qu'elle m'oppose contre ceux d'aimer à jamais ce que le ciel m'a fait aimer? Le plus sacré de tous n'est-il pas envers toi? N'est-ce pas à toi seul que j'ai tout promis? Le premier vœu de mon cœur ne fut-il pas de ne t'oublier jamais; & ton inviolable fidélité n'est-elle pas un nouveau lien pour la mienne? Ah! dans le transport d'amour qui me rend à toi, mon seul regret est d'avoir combattu des sentimens si chers & si légitimes. Nature, ô douce nature! reprends donc tes droits! j'abjure les barbares vertus qui t'anéantissent. Les penchans que tu m'as donnés seront-ils plus trompeurs qu'une raison qui m'égara tant de fois?

Respecte ces tendres penchans, mon aimable ami; tu leur dois trop pour les haïr; mais souffres-en le cher & doux partage; souffre que les droits du sang &

de l'amitié ne soient pas éteints par ceux de l'amour. Ne pense point que, pour te suivre, j'abandonne jamais la maison paternelle. N'espère point que je me refuse aux liens que m'impose une autorité sacrée. La cruelle perte de l'un des auteurs de mes jours m'a trop appris à craindre d'affliger l'autre. Non, celle dont il attend désormais toute sa consolation, ne contristera point son ame accablée d'ennuis: je n'aurai point donné la mort à tout ce qui me donna la vie. Non, non, je connois mon crime, & ne puis le haïr. Devoir, honneur, vertu, tout cela ne me dit plus rien; mais pourtant je ne suis point un monstre, je suis foible & non dénaturée. Mon parti est pris, je ne veux désoler aucun de ceux que j'aime. Qu'un père, esclave de sa parole, & jaloux d'un vain titre, dispose de ma main qu'il a promise; que l'amour seul dispose de mon cœur; que mes pleurs ne cessent de couler dans le sein d'une tendre amie; que je sois vile & malheureuse:

mais que tout ce qui m'est cher soit heureux & content, s'il est possible. Formez tous trois ma seule existence, & que votre bonheur me fasse oublier ma misère & mon désespoir.

L E T T R E X L I V.

R É P O N S E.

Nous renaissons, ma Julie; tous les vrais sentimens de nos ames reprennent leur cours. La nature nous a conservé l'être, & l'amour nous rend à la vie. En doutois-tu? L'osas-tu croire, de pouvoir m'ôter ton cœur? Va, je le connois mieux que toi, ce cœur que le ciel a fait pour le mien. Je les sens joints par une existence commune qu'ils ne peuvent perdre qu'à la mort. Dépend-il de nous de les séparer, ni même de le vouloir? Tiennent-ils l'un à l'autre par des nœuds que les hommes aient formés, & qu'ils puissent rompre? Non, non, Julie, si le fort cruel nous refuse le doux nom d'époux,

rien ne peut nous ôter celui d'amans fidèles ; il fera la consolation de nos tristes jours, & nous l'emporterons au tombeau.

Ainsi nous recommençons de vivre pour recommencer de souffrir, & le sentiment de notre existence n'est pour nous qu'un sentiment de douleur. Infortunés ! Que sommes-nous devenus ? Comment avons-nous cessé d'être ce que nous fûmes ? Où est cet enchantement de bonheur suprême ? Où sont ces ravissemens exquis dont les vertus animoient nos feux ? Il ne reste de nous que notre amour ; l'amour seul reste, & ses charmes se sont éclipsés. Fille trop soumise, amante sans courage ; tous nos maux nous viennent de tes erreurs. Hélas ! un cœur moins pur t'auroit bien moins égaré ! Oui, c'est l'honnêteté du tien qui nous perd, les sentimens droits qui le remplissent en ont chassé la sagesse. Tu as voulu concilier la tendresse filiale avec l'indomptable amour ; en te livrant à la fois à tous tes penchans, tu les confonds au lieu de les accorder, & deviens coupable à force de vertus. O Julie !

quel est ton inconcevable empire ! Par quel étrange pouvoir tu fascines ma raison ! Même en me faisant rougir de nos feux, tu te fais encore estimer par tes fautes ; tu me forces de t'admirer, en partageant tes remords.... Des remords!... étoit-ce à toi d'en sentir?... toi que j'aimai... toi que je ne puis cesser d'adorer... le crime pourroit-il approcher de ton cœur ? Cruelle ! en me le rendant, ce cœur qui m'appartient, rends-le moi tel qu'il me fut donné.

Que m'as-tu dit?... qu'oses-tu me faire entendre?... toi, passer dans les bras d'un autre!... un autre te posséder!... N'être plus à moi!... ou pour comble d'horreur n'être pas à moi seul ! Moi ! j'éprouverois cet affreux supplice!... je te verrois survivre à toi-même !... Non ! J'aime mieux te perdre que te partager.... Que le ciel ne me donna-t-il un courage digne des transports qui m'agitent!... Avant que ta main se fût avilie dans ce nœud funeste abhorré par l'amour & réprouvé par l'honneur, j'irois de la mienne te plonger

un poignard dans le sein : j'épuiserois ton chaste cœur d'un sang que n'auroit point souillé l'infidélité. A ce pur sang je mêleroîs celui qui brûle dans mes veines d'un feu que rien ne peut éteindre ; je romberois dans tes bras ; je rendrois sur tes lèvres mon dernier soupir.... je recevrais le tien.... Julie expirante !... ces yeux si doux éteints par les horreurs de la mort !... ce sein , ce trône de l'amour , déchiré par ma main , versant à gros bouillons le sang & la vie !... Non ; vis & souffre , porte la peine de ma lâcheté. Non ; je voudrois que tu ne fusses plus : mais je ne puis t'aimer assez pour te poignarder.

O si tu connoissois l'état de ce cœur ferré de détresse ! jamais il ne brûla d'un feu si sacré. Jamais ton innocence & ta vertu ne lui furent si chères. Je suis amant , je fais aimer , je le sens : mais je ne suis qu'un homme , & il est au-dessus de la force humaine de renoncer à la suprême félicité. Une nuit , une seule nuit a changé pour jamais toute mon ame. Ote-moi ce dangereux souvenir , & je suis vertueux.

Mais cette nuit fatale règne au fond de mon cœur, & va couvrir de son ombre le reste de ma vie. Ah Julie ! objet adoré ! s'il faut être à jamais misérable, encore une heure de bonheur, & des regrets éternels.

Ecoute celui qui t'aime. Pourquoi voudrions-nous être plus sages nous seuls que tout le reste des hommes, & suivre avec une simplicité d'enfans de chimériques vertus dont tout le monde parle & que personne ne pratique ? Quoi ! ferons-nous meilleurs moralistes que ces foules de savans dont Londres & Paris sont peuplés, qui tous se raillent de la fidélité conjugale, & regardent l'adultère comme un jeu ! Les exemples n'en sont point scandaleux ; il n'est pas même permis d'y trouver à redire, & tous les honnêtes-gens se riroient ici de celui qui, par respect pour le mariage, résisteroit au penchant de son cœur. En effet, disent-ils, un tort qui n'est que dans l'opinion, n'est-il pas nul, quand il est secret ? Quel mal reçoit un mari d'une infidélité qu'il ignore ? De

quelle complaisance une femme ne rachete-t-elle pas ses fautes (1) ? Quelle douceur n'emploie-t-elle pas à prévenir ou guérir ses soupçons ? Privé d'un bien imaginaire, il vit réellement plus heureux, & ce prétendu crime dont on fait tant de bruit, n'est qu'un lien de plus dans la société.

A Dieu ne plaise, ô chère amie de mon cœur ! que je veuille rassurer le tien par ces honteuses maximes. Je les abhorre sans savoir les combattre, & ma conscience y répond mieux que ma raison. Non, que je me fasse fort d'un courage que je hais, ni que je voulusse d'une vertu

(1) Et où le bon Suisse avoit-il vu cela ? Il y a long-temps que les femmes galantes l'ont pris sur un plus haut ton. Elles commencent par établir fièrement leurs amans dans la maison ; & , si l'on daigne y souffrir le mari, c'est autant qu'il se comporte envers eux avec le respect qu'il leur doit. Une femme qui se cacheroit d'un mauvais commerce, feroit croire qu'elle en a honte & feroit déshonorée ; pas une honnête femme ne voudroit la voir.

si coûteuse : mais je me crois moins coupable, en me reprochant mes fautes qu'en m'efforçant de les justifier, & je regarde comme le comble du crime d'en vouloir ôter les remords.

Je ne fais ce que j'écris, je me sens l'ame dans un état affreux, pire que celui même où j'étois avant d'avoir reçu ta lettre. L'espoir que tu me rends est triste & sombre ; il éteint cette lueur si pure qui nous guida tant de fois ; tes attraits s'en ternissent & ne deviennent que plus touchans ; je te vois tendre & malheureuse ; mon cœur est inondé des pleurs qui coulent de tes yeux, & je me reproche avec amertume un bonheur que je ne puis plus goûter qu'aux dépens du tien.

Je sens pourtant qu'une ardeur secrète m'anime encore, & me rend le courage que veulent m'ôter les remords. Chère amie, ah ! fais-tu de combien de pertes un amour pareil au mien peut te dédommager ? Sais-tu jusqu'à quel point un amant qui ne respire que pour toi peut te faire aimer la vie ? Conçois-tu bien que

c'est pour toi seule que je veux vivre, agir, penser, sentir désormais? Non, source délicieuse de mon être, je n'aurai plus d'ame que ton ame, je ne ferai plus rien qu'une partie de toi-même; & tu trouveras au fond de mon cœur une si douce existence, que tu ne sentiras point ce que la tienne aura perdu de ses charmes. Eh bien! nous ferons coupables, mais nous ne ferons point méchans; nous ferons coupables, mais nous aimerons toujours la vertu: loin d'oser excuser nos fautes, nous en gémissons; nous les pleurerons ensemble; nous les racheterons, s'il est possible, à force d'être bienfaisans & bons. Julie! ô Julie! que ferois-tu? que peux-tu faire? tu ne peux échapper à mon cœur; n'a-t-il pas épousé le tien?

Ces vains projets de fortune qui m'ont si grossièrement abusé, sont oubliés depuis long-temps. Je vais m'occuper uniquement des soins que je dois à Mylord Edouard; il veut m'entraîner en Angleterre; il prétend que je puis l'y servir. Eh bien! je l'y suivrai. Mais je me déro-

berai tous les ans ; je me rendrai secrettement près de toi. Si je ne puis te parler , au moins je t'aurai vue ; j'aurai du moins baisé tes pas ; un regard de tes yeux m'aura donné dix mois de vie. Forcé de repartir , en m'éloignant de celle que j'aime , je compterai , pour me consoler , les pas qui doivent m'en rapprocher. Ces fréquens voyages donneront le change à ton malheureux amant ; il croira déjà jouir de ta vue , en partant pour t'aller voir : le souvenir de ses transports l'enchantera durant son retour ; malgré le sort cruel , ses tristes ans ne seront pas tout-à-fait perdus ; il n'y en aura point qui ne soient marqués par des plaisirs , & les courts momens qu'il passera près de toi , se multiplieront sur sa vie entière.



L E T T R E X L V.

DE MADAME D'ORBE

A L'AMANT DE JULIE.

VOTRE amante n'est plus, mais j'ai retrouvé mon amie, & vous en avez acquis une dont le cœur peut vous rendre beaucoup plus que vous n'avez perdu. Julie est mariée, & digne de rendre heureux l'honnête-homme qui vient d'unir son sort au sien. Après tant d'imprudences, rendez grace au ciel qui vous a sauvés tous deux, elle de l'ignominie, & vous du regret de l'avoir déshonorée. Respectez son nouvel état; ne lui écrivez point, elle vous en prie. Attendez qu'elle vous écrive; c'est ce qu'elle fera dans peu. Voici le temps où je vais connoître si vous méritez l'estime que j'eus pour vous, & si votre cœur est sensible à une amitié pure & sans intérêt.

L E T T R E X L V I.

DE JULIE A SON AMI.

Vous êtes depuis si long-temps le dépositaire de tous les secrets de mon cœur, qu'il ne fauroit plus perdre une si douce habitude. Dans la plus importante occasion de ma vie, il peut s'épancher avec vous. Ouvrez-lui le vôtre, mon aimable ami; recueillez dans votre sein les longs discours de l'amitié; si quelquefois elle rends diffus l'ami qui parle, elle rend toujours patient l'ami qui écoute.

Liée au sort d'un époux, ou plutôt aux volontés d'un père, par une chaîne indissoluble, j'entre dans une nouvelle carrière qui ne doit finir qu'à la mort. En la commençant, jetons un moment les yeux sur celle que je quitte; il ne nous fera pas pénible de rappeler un temps si cher. Peut-être y trouverai-je des leçons pour bien user de celui qui me reste; peut-être y trouverez-vous des lumières

pour expliquer ce que ma conduite eut toujours d'obscur à vos yeux. Au moins, en considérant ce que nous fûmes l'un à l'autre, nos cœurs n'en sentiront que mieux ce qu'ils se doivent jusqu'à la fin de nos jours.

Il y a six ans à-peu-près que je vous vis pour la première fois. Vous étiez jeune, bien fait, aimable; d'autres jeunes gens m'ont paru plus beaux & mieux faits que vous; aucun ne m'a donné la moindre émotion, & mon cœur fut à vous dès la première vue (1). Je crus voir sur votre visage les traits de l'ame qu'il falloit à la mienne. Il me sembla que mes sens ne servoient que d'organe à des sentimens plus nobles, & j'aimai dans vous;

(1) M. Richardson se moque beaucoup de ces attachemens nés de la première vue, & fondés sur des conformités indéfinissables. C'est fort bien fait de s'en moquer: mais, comme il n'en existe pourtant que trop de cette espèce, au lieu de s'amuser à les nier, ne feroit-on pas mieux de nous apprendre à les vaincre?

moins ce que j'y voyois, que ce que je croyois sentir en moi-même. Il n'y a pas deux mois que je pensois encore ne m'être pas trompée ; l'aveugle amour, me disois-je, avoit raison ; nous étions faits l'un pour l'autre ; je serois à lui, si l'ordre humain n'eût troublé les rapports de la nature, & s'il étoit permis à quelqu'un d'être heureux, nous aurions dû l'être ensemble.

Mes sentimens nous furent communs ; ils m'auroient abusée, si je les eusse éprouvés seule. L'amour que j'ai connu ne peut naître que d'une convenance réciproque & d'un accord des ames. On n'aime point, si l'on n'est aimé, du moins, on n'aime pas long-temps. Ces passions sans retour qui font, dit-on, tant de malheureux, ne sont fondées que sur les sens ; si quelques-unes pénètrent jusqu'à l'ame ; c'est par des rapports faux dont on est bientôt détrompé. L'amour sensuel ne peut se passer de la possession, & s'éteint par elle. Le véritable amour ne peut se passer du cœur, & dure autant que les

rapports qui l'ont fait naître (1). Tel fut le nôtre en commençant ; tel il sera, j'espère, jusqu'à la fin de nos jours, quand nous l'aurons mieux ordonné. Je vis, je sentis que j'étois aimée & que je devois l'être. La bouche étoit muette ; le regard étoit contraint ; mais le cœur se faisoit entendre. Nous éprouvâmes bientôt entre nous ce je ne fais quoi , qui rend le silence éloquent, qui fait parler des yeux baissés, qui donne une timidité téméraire, qui montre les desirs par la crainte, & dit tout ce qu'il n'ose exprimer.

Je sentis mon cœur, & me jugeai perdue à votre premier mot. J'aperçus la gêne de votre réserve ; j'approuvai ce respect, je vous en aimai davantage ; je cherchois à vous dédommager d'un silence pénible & nécessaire, sans qu'il en coûtât à mon innocence ; je forçai mon naturel ; j'imitai ma cousine, je devins

(1) Quand ces rapports sont chimériques, ils durent autant que l'illusion qui nous les fait imaginer.

badine & folâtre comme elle , pour prévenir des explications trop graves , & faire passer mille tendres carettes à la faveur de ce feint enjouement. Je voulois vous rendre si doux votre état présent , que la crainte d'en changer augmentât votre retenue. Tout cela me réussit mal ; on ne sort point de son naturel impunément. Insensée que j'étois ! j'accélérai ma perte , au lieu de la prévenir , j'employai du poison pour palliatif ; & ce qui devoit vous faire taire , fut précisément ce qui vous fit parler. J'eus beau , par une froideur affectée , vous tenir éloigné dans le tête-à-tête ; cette contrainte même me trahit. Vous écrivites : au lieu de jeter au feu votre première lettre , ou de la porter à ma mère , j'osai l'ouvrir. Ce fut là mon crime , & tout le reste fut forcé. Je voulus m'empêcher de répondre à ces lettres funestes que je ne pouvois m'empêcher de lire. Cet affreux combat altéra ma santé. Je vis l'abîme où j'allois me précipiter. J'eus horreur de moi-même , & ne pus me résoudre à vous laisser partir.

Je tombai dans une forte de désespoir ; j'aurois mieux aimé que vous ne fussiez plus , que de n'être point à moi : j'en vins jusqu'à souhaiter votre mort , jusqu'à vous la demander. Le ciel a vu mon cœur ; cet effort doit racheter quelques fautes.

Vous voyant prêt à m'obéir , il fallut parler. J'avois reçu de la Chaillot des leçons qui ne me firent que mieux connoître les dangers de cet aveu. L'amour , qui me l'arrachoit , m'apprit à en éluder l'effet. Vous fûtes mon dernier refuge ; j'eus assez de confiance en vous pour vous armer contre ma faiblesse : je vous crus digne de me sauver de moi-même , & je vous rendis justice. En vous voyant respecter un dépôt si cher , je connus que ma passion ne m'aveugloit point sur les vertus qu'elle me faisoit trouver en vous. Je m'y livrois avec d'autant plus de sécurité , qu'il me sembla que nos cœurs se suffisoient l'un à l'autre. Sûre de ne trouver au fond du mien que des sentimens honnêtes , je goûtois sans précaution les charmes d'une douce familiarité. Hélas !

je ne voyois pas que le mal s'invétéroit par ma négligence , & que l'habitude étoit plus dangereuse que l'amour. Touchée de votre retenue , je crus pouvoir sans risque modérer la mienne : dans l'innocence de mes desirs je pensois encourager en vous la vertu même , par les tendres caresses de l'amitié. J'appris dans le bosquet de Clarens que j'avois trop compté sur moi , & qu'il ne faut rien accorder aux sens , quand on veut leur refuser quelque chose. Un instant , un seul instant embrâsa les miens d'un feu que rien ne put éteindre ; & si ma volonté résistoit encore , dès-lors mon cœur fut corrompu.

Vous partagiez mon égarement ; votre lettre me fit trembler. Le péril étoit double ; pour me garantir de vous & de moi , il fallut vous éloigner. Ce fut le dernier effort d'une vertu mourante ; en fuyant vous achevâtes de vaincre ; & , si tôt que je ne vous vis plus , ma langueur m'ôta le peu de force qui me restoit pour vous résister.

Mon père, en quittant le service, avoit amené chez lui M. de Wolmar ; la vie qu'il lui devoit, & une liaison de vingt ans lui rendoit cet ami si cher, qu'il ne pouvoit se séparer de lui. M. de Wolmar avançoit en âge, & , quoique riche & de grande naissance, il ne trouvoit point de femme qui lui convînt. Mon père lui avoit parlé de sa fille en homme qui souhaitoit de se faire un gendre de son ami ; il fut question de la voir, & c'est dans ce dessein qu'ils firent le voyage ensemble. Mon destin voulut que je plusse à M. de Wolmar qui n'avoit jamais rien aimé. Ils se donnèrent secrettement leur parole ; & , M. de Wolmar ayant beaucoup d'affaires à régler dans une cour du Nord où étoient sa famille & sa fortune, il en demanda le temps, & partit sur cet engagement mutuel. Après son départ, mon père nous déclara, à ma mère & à moi, qu'il me l'avoit destiné pour époux, & m'ordonna d'un ton qui ne laissoit point de réplique à ma timidité, de me disposer à recevoir sa main. Ma mère, qui n'avoit que trop

remarqué le penchant de mon cœur, & qui se sentoît pour vous une inclination naturelle, essaya plusieurs fois d'ébranler cette résolution; sans oser vous proposer, elle parloit de manière à donner à mon père de la considération pour vous, & le desir de vous connoître; mais la qualité qui vous manquoit le rendit insensible à toutes celles que vous possédiez; & s'il convenoit que la naissance ne les pouvoit remplacer, il prétendoit qu'elle seule pouvoit les faire valoir.

L'impossibilité d'être heureuse irrita des feux qu'elle eût dû éteindre. Une flatteuse illusion me soutenoit dans mes peines; je perdis avec elle la force de les supporter. Tant qu'il me fût resté quelque espoir d'être à vous, peut-être aurois-je triomphé de moi; il m'en eût moins coûté de vous résister toute ma vie, que de renoncer à vous pour jamais; & la seule idée d'un combat éternel m'ôta le courage de vaincre.

La tristesse & l'amour consumoient mon cœur; je tombai dans un abatte-

ment dont mes lettres se sentirent. Celle que vous m'écrivîtes de Meillerie y mit le comble ; à mes propres douleurs se joignit le sentiment de votre désespoir. Hélas ! c'est toujours l'ame la plus foible qui porte les peines de toutes deux. Le parti que vous m'osiez proposer mit le comble à mes perplexités. L'infortune de mes jours étoit assurée : l'inévitable choix qui me restoit à faire , étoit d'y joindre celle de mes parens ou la vôtre. Je ne pus supporter cette horrible alternative ; les forces de la nature ont un terme ; tant d'agitations épuisèrent les miennes. Je souhaitai d'être délivrée de la vie. Le ciel parut avoir pitié de moi ; mais la cruelle mort m'épargna pour me perdre. Je vous vis , je fus guérie , & je péris.

Si je ne trouvai point le bonheur dans mes fautes , je n'avois jamais espéré l'y trouver. Je sentoís que mon cœur étoit fait pour la vertu , & qu'il ne pouvoit être heureux sans elle ; je succombai par foiblesse , & non par erreur ; je n'eus pas
même

même l'excuse de l'aveuglement. Il ne me restoit aucun espoir ; je ne pouvois plus qu'être infortunée. L'innocence & l'amour m'étoient également nécessaires, ne pouvant les conserver ensemble, &, voyant votre égarement, je ne consultai que vous dans mon choix, & me perdis pour vous sauver.

Mais il n'est pas si facile qu'on pense de renoncer à la vertu. Elle tourmente long-temps ceux qui l'abandonnent ; & ses charmes, qui font les délices des âmes pures, font le premier supplice du méchant, qui les aime encore & n'en sauroit plus jouir. Coupable & non dépravée, je ne pus échapper aux remords qui m'attendoient ; l'honnêteté me fut chère, même après l'avoir perdue ; ma honte, pour être secrète, ne m'en fut pas moins amère, & quand tout l'univers en eût été témoin, je ne l'aurois pas mieux sentie. Je me consolais dans ma douleur comme un blessé qui craint la gangrene ; & en qui le sentiment de son mal soutient l'espoir d'en guérir.

Cependant cet état d'opprobre m'étoit odieux. A force de vouloir étouffer le reproche sans renoncer au crime, il m'arriva ce qui arrive à toute ame honnête qui s'égare & qui se plaît dans son égarement. Une illusion nouvelle vint adoucir l'amertume du repentir ; j'espérai tirer de ma faute un moyen de la réparer, & j'osai former le projet de contraindre mon père à nous unir. Le premier fruit de notre amour devoit serrer ce doux lien. Je le demandois au ciel comme le gage de mon retour à la vertu, & de notre bonheur commun. Je le desirois comme un autre à ma place auroit pu le craindre : le tendre amour, tempérant par son prestige le murmure de la conscience, me consoloit de ma foiblesse par l'effet que j'en attendois ; & faisoit d'une si chère attente le charme & l'espoir de ma vie.

Si-tôt que j'aurois porté des marques sensibles de mon état, j'avois résolu d'en faire, en présence de toute ma famille, une déclaration publique à

M. Perret (1). Je suis timide , il est vrai ; je sentojs tout ce qu'il m'en devoit coûter : mais l'honneur même animoit mon courage , & j'aimois mieux supporter une fois la confusion que j'avois méritée , que de nourrir une honte éternelle au fond de mon cœur. Je savois que mon père me donneroit la mort ou mon amant ; cette alternative n'avoit rien d'effrayant pour moi ; & de manière ou d'autre , j'envisageois dans cette démarche la fin de tous mes malheurs.

Tel étoit , mon bon ami , le mystère que je voulus vous dérober , & que vous cherchiez à pénétrer avec une si curieuse inquiétude. Mille raisons me forçoient à cette réserve avec un homme aussi emporté que vous ; sans compter qu'il ne falloit pas armer d'un nouveau prétexte votre indiscrète importunité. Il étoit à propos sur-tout de vous éloigner

(1.) Pasteur du lieu.

durant une si périlleuse scène ; & je savois bien que vous n'auriez jamais consenti à m'abandonner dans un danger pareil , s'il vous eût été connu.

Hélas ! je fus encore abusée par une si douce espérance ! Le ciel rejetta des projets conçus dans le crime ; je ne méritois pas l'honneur d'être mère ; mon attente resta toujours vaine , & il me fut refusé d'expié ma faute aux dépens de ma réputation. Dans le désespoir que j'en conçus , l'imprudent rendez-vous qui mettoit votre vie en danger , fut une témérité que mon fol amour me voiloit d'une si douce excuse : je m'en prenois à moi du mauvais succès de mes vœux , & mon cœur , abusé par ses desirs , ne voyoit dans l'ardeur de les contenter que le soin de les rendre un jour légitimes.

Je les crus un instant accomplis ; cette erreur fut la source du plus cuisant de mes regrets ; & l'amour , exaucé par la nature , n'en fut que plus cruellement trahi par la destinée. Vous

avez su (1) quel accident détruisit , avec le germe que je portois dans mon sein ; le dernier fondement de mes espérances. Ce malheur m'arriva précisément dans le temps de notre séparation ; comme si le ciel eût voulu m'accabler alors de tous les maux que j'avois mérités , & couper à la fois tous les liens qui pouvoient nous unir.

Votre départ fut la fin de mes erreurs ainsi que de mes plaisirs ; je reconnus , mais trop tard , les chimères qui m'avoient abusée. Je me vis aussi méprisable que je l'étois devenue , & aussi malheureuse que je devois toujours l'être avec un amour sans innocence & des desirs sans espoir , qu'il m'étoit impossible d'éteindre. Tourmentée de mille vains regrets , je renonçai à des réflexions aussi douloureuses qu'inutiles ; je ne valois plus la peine que je songeasse à moi-même ; je consacrai ma vie à m'occuper de vous.

(1) Ceci suppose d'autres lettres que nous n'avons pas.

Je n'avois plus d'honneur que le vôtre ; plus d'espérance qu'en votre bonheur ; & les sentimens qui me venoient de vous étoient les seuls dont je crusse pouvoir être encore émue.

L'amour ne m'aveugloit point sur vos défauts ; mais il me les rendoit chers ; & telle étoit son illusion que je vous aurois moins aimée , si vous aviez été plus parfait. Je connoissois votre cœur , vos emportemens ; je savois qu'avec plus de courage que moi vous aviez moins de patience , & que les maux dont mon ame étoit accablée mettroient la vôtre au désespoir. C'est par cette raison que je vous cachai toujours avec soin des engagements de mon père ; & , à notre séparation , voulant profiter du zèle de Mylord Edouard pour votre fortune , & vous en inspirer un pareil à vous-même ; je vous flattai d'un espoir que je n'avois pas. Je fis plus ; connoissant le danger qui nous menaçoit , je pris la seule précaution qui pouvoit nous en garantir ; & vous engageant avec ma parole ma

liberté autant qu'il m'étoit possible, je tâchai d'inspirer à vous de la confiance, à moi de la fermeté, par une promesse que je n'osasse enfreindre & qui pût vous tranquilliser. C'étoit un devoir pué- rile, j'en conviens; & cependant je ne m'en serois jamais départie. La vertu est si nécessaire à nos cœurs, que, quand on a une fois abandonné la véritable, on s'en fait ensuite une à sa mode, & l'on y tient plus fortement, peut-être parce qu'elle est de notre choix.

Je ne vous dirai point combien j'éprouvai d'agitations depuis votre éloignement. La pire de toutes, étoit la crainte d'être oubliée. Le séjour où vous étiez me faisoit trembler; votre manière d'y vivre augmentoit mon effroi; je croyois déjà vous voir avilir jusqu'à n'être plus qu'un homme à bonnes fortunes. Cette ignominie m'étoit plus cruelle que tous mes maux, j'aurois mieux aimé vous savoir malheureux que méprisable; après tant de peines auxquelles j'étois accoutumée, votre déshonneur étoit la seule que je ne pouvois supporter.

Je fus rassurée sur des craintes que le ton de vos lettres commençoit à confirmer ; & je le fus par un moyen qui eût pu mettre le comble aux alarmes d'une autre. Je parle du désordre où vous vous laissâtes entraîner , & dont le prompt & libre aveu fut de toutes les preuves de votre franchise celle qui m'a le plus touchée. Je vous connoissois trop pour ignorer ce qu'un pareil aveu devoit vous coûter , quand même j'aurois cessé de vous être chère ; je vis que l'amour , vainqueur de la honte , avoit pu seul vous l'arracher. Je jugeai qu'un cœur si sincère étoit incapable d'une infidélité cachée ; je trouvai moins de tort dans votre faute que de mérite à la confesser ; & me rappelant vos anciens engagements , je me guéris pour jamais de la jalousie.

Mon ami , je n'en fus pas plus heureuse ; pour un tourment de moins , sans cesse il en renaissoit mille autres , & je ne connus jamais mieux combien il est insensé de chercher dans l'égarement de

son cœur un repos qu'on ne trouve que dans la sagesse. Depuis long-temps je pleurois en secret la meilleure des mères qu'une langueur mortelle consumoit insensiblement. Babi, à qui le fatal effet de ma chute m'avoit forcée à me confier ; me trahit & lui découvrit nos amours & mes fautes. A peine eus-je retiré vos lettres de chez ma cousine, qu'elles furent surprises. Le témoignage étoit convaincant ; la tristesse acheva d'ôter à ma mère le peu de forces que son mal lui avoit laissées. Je faillis expirer de regret à ses pieds. Loin de m'exposer à la mort que je méritois, elle voila ma honte, & se contenta d'en gémir : vous-même, qui l'aviez si cruellement abusée, ne pûtes lui devenir odieux. Je fus témoin de l'effet que produisit votre lettre sur son cœur tendre & compatissant. Hélas ! elle desiroit votre bonheur & le mien. Elle tenta plus d'une fois... que sert de rappeler une espérance à jamais éteinte ! Le ciel en avoit autrement ordonné. Elle

finit ses tristes jours dans la douleur de n'avoir pu fléchir un époux sévère, & de laisser une fille si peu digne d'elle.

Accablée d'une si cruelle perte, mon ame n'eut plus de force que pour la sentir; la voix de la nature gémissante étouffa les murmures de l'amour. Je pris dans une espèce d'horreur la cause de tant de maux; je voulus étouffer enfin l'odieuse passion qui me les avoit attirés, & renoncer à vous pour jamais. Il le falloit, sans doute; n'avois-je pas assez de quoi pleurer le reste de ma vie, sans chercher incessamment de nouveaux sujets de larmes? Tout sembloit favoriser ma résolution. Si la tristesse attendrit l'ame, une profonde affliction l'endurcit. Le souvenir de ma mère mourante effaçoit le vôtre; nous étions éloignés; l'espoir m'avoit abandonnée; jamais mon incomparable amie ne fut si sublime, ni si digne d'occuper seule tout mon cœur. Sa vertu, sa raison, son amitié, ses tendres caresses sembloient l'avoir purifié; je vous crus

oublié, je me crus guérie. Il étoit trop tard ; ce que j'avois pris pour la froideur d'un amour éteint, n'étoit que l'abattement du défefpoir.

Comme un malade qui cesse de souffrir en tombant en foiblesse, se ranime à de plus vives douleurs, je sentis bientôt renaître toutes les miennes, quand mon père m'eut annoncé le prochain retour de M. de Wolmar. Ce fut alors que l'invincible amour me rendit des forces que je croyois n'avoir plus. Pour la première fois de ma vie, j'osai résister en face à mon père. Je lui protestai nettement que jamais M. de Wolmar ne me seroit rien ; que j'étois déterminée à mourir fille ; qu'il étoit maître de ma vie, mais non pas de mon cœur, & que rien ne me seroit changer de volonté. Je ne vous parlerai ni de sa colère, ni des traitemens que j'eus à souffrir. Je fus inébranlable : ma timidité surmontée m'avoit portée à l'autre extrémité, & si j'avois le ton moins impérieux que mon père, je l'avois tout aussi résolu.

Il vit que j'avois pris mon parti, & qu'il ne gagneroit rien sur moi par autorité. Un instant je me crus délivrée de ses persécutions. Mais que devins-je, quand tout-à-coup je vis à mes pieds le plus sévère des pères attendri & fondant en larmes ? Sans me permettre de me lever, il me ferroit les genoux ; &, fixant ses yeux mouillés sur les miens, il me dit d'une voix touchante que j'entends encore au-dedans de moi : Ma fille, respecte les cheveux blancs de ton malheureux père ; ne le fais pas descendre avec douleur au tombeau, comme celle qui te porta dans son sein. Ah ! veux-tu donner la mort à toute ta famille ?

Concevez mon saisissement. Cette attitude, ce ton, ce geste, ce discours, cette affreuse idée me bouleversèrent au point que je me laissai aller demi-morte entre ses bras, & ce ne fut qu'après bien des sanglots dont j'étois oppressée, que je pus lui répondre d'une voix altérée & foible : ô mon père ! j'avois des armes contre vos menaces, je n'en ai point contre





vos pleurs. C'est vous qui ferez mourir votre fille.

Nous étions tous deux tellement agités, que nous ne pûmes de long-temps nous remettre. Cependant, en repassant en moi-même ses derniers mots, je conçus qu'il étoit plus instruit que je n'avois cru, & résolue de me prévaloir contre lui de ses propres connoissances, je me préparois à lui faire, au péril de ma vie, un aveu trop long-temps différé, quand, m'arrêtant avec vivacité, comme s'il eût prévu & craint ce que j'allois lui dire, il me parla ainsi :

« Je fais quelle fantaisie indigne d'une
 » fille bien née vous nourrissez au fond
 » de votre cœur. Il est temps de sacrifier
 » au devoir & à l'honnêteté une passion
 » honteuse qui vous déshonore, & que
 » vous ne satisferez jamais qu'aux dépens
 » de ma vie. Ecoutez une fois ce que
 » l'honneur d'un père & le vôtre exigent
 » de vous, & jugez-vous vous-même.

» M. de Wolmar est un homme d'une
 » grande naissance, distingué par toutes

» les qualités qui peuvent la soutenir ;
» qui jouit de la considération publique ,
» & qui la mérite. Je lui dois la vie ;
» vous savez les engagements que j'ai pris
» avec lui. Ce qu'il faut vous apprendre
» encore, c'est qu'étant allé dans son pays
» pour mettre ordre à ses affaires, il s'est
» trouvé enveloppé dans la dernière révo-
» lution, qu'il y a perdu ses biens, qu'il
» n'a lui-même échappé à l'exil en Sibérie
» que par un bonheur singulier, & qu'il
» revient avec le triste débris de sa for-
» tune, sur la parole de son ami qui n'en
» manqua jamais à personne. Prescrivez-
» moi maintenant la réception qu'il faut
» lui faire à son retour. Lui dirai-je :
» Monsieur, je vous promis ma fille,
» tandis que vous étiez riche ; mais à
» présent que vous n'avez plus rien, je
» me rétracte, & ma fille ne veut point
» de vous ? Si ce n'est pas ainsi que j'é-
» nonce mon refus, c'est ainsi qu'on l'in-
» terprétera : vos amours allégués seront
» pris pour un prétexte, ou ne seront
» pour moi qu'un affront de plus, & nous

» passerons, vous pour une fille perdue,
» moi pour un malhonnête-homme qui
» sacrifie son devoir & sa foi à un vil inté-
» rêt, & joins l'ingratitude à l'infidélité.
» Ma fille, il est trop tard pour finir dans
» l'opprobre une vie sans tache, & soixante
» ans d'honneur ne s'abandonnent pas en
» un quart-d'heure.

» Voyez donc, continua-t-il, com-
» bien tout ce que vous pouvez me dire
» est à présent hors de propos. Voyez si des
» préférences que la pudeur défavoue, &
» quelque feu passager de jeunesse peu-
» vent jamais être mis en balance avec
» le devoir d'une fille & l'honneur com-
» promis d'un père. S'il n'étoit question
» pour l'un des deux que d'immoler son
» bonheur à l'autre, ma tendresse vous
» disputeroit un si doux sacrifice; mais,
» mon enfant, l'honneur a parlé, & dans
» le sang dont tu sors, c'est toujours lui
» qui décide ».

Je ne manquois pas de bonne réponse
à ce discours; mais les préjugés de mon
père lui donnent des principes si différens

des miens, que des raisons qui me sembloient sans réplique, ne l'auroient pas même ébranlé. Dailleurs, ne sachant ni d'où lui venoient les lumières qu'il paroiffoit avoir acquises sur ma conduite, ni jusqu'où elles pouvoient aller; craignant, à son affectation de m'interrompre, qu'il n'eût déjà pris son parti sur ce que j'avois à lui dire; & , plus que tout cela, retenue par une honte que je n'ai jamais pu vaincre, j'aimai mieux employer une excuse qui me parut plus sûre; parce qu'elle étoit plus selon sa manière de penser. Je lui déclarai sans détour l'engagement que j'avois pris avec vous; je protestai que je ne vous manquerois point de parole, & que, quoi qu'il pût arriver, je ne me marierois jamais sans votre consentement.

En effet, je m'apperçus avec joie que mon scrupule ne lui déplaisoit pas; il me fit de vifs reproches sur ma promesse, mais il n'y objecta rien; tant un gentilhomme plein d'honneur a naturellement un haute idée de la foi des engagements; & regarde la parole comme une chose

toujours sacrée ! Au lieu donc de s'amuser à disputer sur la nullité de cette promesse, dont je ne serois jamais convenue, il m'obligea d'écrire un billet, auquel il joignit une lettre qu'il fit partir sur le champ. Avec quelle agitation n'attendis-je point votre réponse ! combien je fis de vœux pour vous trouver moins de délicatesse que vous ne deviez en avoir ! Mais je vous connoissois trop pour douter de votre obéissance, & je savois que, plus le sacrifice exigé vous seroit pénible, plus vous seriez prompt à vous l'imposer. La réponse vint ; elle me fut cachée durant ma maladie ; après mon rétablissement mes craintes furent confirmées, & il ne me resta plus d'excuses. Au moins mon père me déclara qu'il n'en recevrait plus, & avec l'ascendant que le terrible mot qu'il m'avoit dit lui donnoit sur mes volontés, il me fit jurer que je ne dirois rien à M. de Wolmar qui pût le détourner de m'épouser : car, ajouta-t-il, cela lui paroîtroit un jeu concerté entre nous ; &, à quelque prix que ce soit, il faut

que ce mariage s'acheve ou que je meure de douleur.

Vous le savez, mon ami; ma santé, si robuste contre la fatigue & les injures de l'air, ne peut résister aux intempéries des passions; & c'est dans mon trop sensible cœur qu'est la source de tous les maux & de mon corps & de mon ame. Soit que de longs chagrins eussent corrompu mon sang; soit que la nature eût pris ce temps pour l'épurer d'un levain funeste, je me sentis fort incommodée à la fin de cet entretien. En sortant de la chambre de mon père, je m'efforçai pour vous écrire un mot, & me trouvai si mal, qu'en me mettant au lit, j'espérai ne m'en plus relever. Tout le reste vous est trop connu; mon imprudence attira la vôtre. Vous vîtes, je vous vis, & crus n'avoir fait qu'un de ces rêves qui vous offroient si souvent à moi durant mon délire. Mais quand j'appris que vous étiez venu, que je vous avois vu réellement, & que, voulant partager le mal dont vous ne pouviez me guérir, vous l'aviez pris

à dessein ; je ne pus supporter cette dernière épreuve ; & , voyant un si tendre amour survivre à l'espérance , le mien que j'avois pris tant de peine à contenir ne connut plus de frein , & se ranima bientôt avec plus d'ardeur que jamais. Je vis qu'il falloit aimer malgré moi ; je sentis qu'il falloit être coupable ; que je ne pouvois résister ni à mon père ni à mon amant , & que je n'accorderois jamais les droits de l'amour & du sang qu'aux dépens de l'honnêteté. Ainsi tous mes bons sentimens achevèrent de s'éteindre ; toutes mes facultés s'altérèrent ; le crime perdit son horreur à mes yeux ; je me sentis toute autre au-dedans de moi ; enfin , les transports effrénés d'une passion rendue furieuse par les obstacles , me jetèrent dans le plus affreux désespoir qui puisse accabler une ame ; j'osai désespérer de la vertu. Votre lettre , plus propre à réveiller les remords qu'à les prévenir , acheva de m'égarer. Mon cœur étoit si corrompu , que ma raison ne put

résister aux discours de vos philosophes. Des horreurs dont l'idée n'avoit jamais souillé mon esprit, osèrent s'y présenter. La volonté les combattoit encore : mais l'imagination s'accoutumoit à les voir ; & , si je ne portois pas d'avance le crime au fond de mon cœur, je n'y portois plus ces résolutions généreuses qui seules peuvent lui résister.

J'ai peine à poursuivre. Arrêtons un moment. Rappelez-vous ces temps de bonheur & d'innocence, où ce feu si vif & si doux dont nous étions animés épuroit tous nos sentimens, où la sainte ardeur (1) nous rendoit la pudeur plus chère & l'honnêteté plus aimable, où les desirs même ne sembloient naître que pour nous donner l'honneur de les vaincre & d'en être plus dignes l'un de l'autre. Relisez nos premières lettres ; songez à

(1) Sainte ardeur ! Julie, ah ! Julie ! quel mot pour une femme aussi bien guérie que vous croyez l'être !

ces momens si courts & trop peu goûtés où l'amour se paroît à nos yeux de tous les charmes de la vertu, & où nous nous aimions trop pour former entre nous des liens défavoués par elle.

Qu'étions-nous, & que sommes-nous devenus? Deux tendres amans passèrent ensemble une année entière dans le plus rigoureux silence, leurs soupirs n'osoient s'exhaler, mais leurs cœurs s'entendoient; ils croyoient souffrir, & ils étoient heureux. A force de s'entendre, ils se parlèrent; mais contents de savoir triompher d'eux-mêmes, & de s'en rendre mutuellement l'honorable témoignage, ils passèrent une autre année dans une réserve non moins sévère; ils se disoient leurs peines, & ils étoient heureux. Ces longs combats furent mal soutenus; un instant de foiblesse les égara; ils s'oublièrent dans les plaisirs, mais ils cessèrent d'être chastes; au moins ils étoient fidèles; au moins le ciel & la nature autorisoient les nœuds qu'ils avoient formés; au moins la vertu

leur étoit toujours chère ; ils l'aimoient encore & la favoient encore honorer ; ils s'étoient moins corrompus qu'avilis. Moins dignes d'être heureux, ils l'étoient pourtant encore.

Que font maintenant ces amans si tendres, qui brûloient d'une flamme si pure, qui sentoient si bien le prix de l'honnêteté ? Qui l'apprendra sans gémir sur eux ? Les voilà livrés au crime. L'idée même de fouiller le lit conjugal ne leur fait plus d'horreur.... ils méditent des adultères ! Quoi ! sont-ils bien les mêmes ? Leurs ames n'ont-elles point changé ? Comment cette ravissante image que le méchant n'apperçut jamais, peut-elle s'effacer des cœurs où elle a brillé ? Comment l'attrait de la vertu ne dégoûte-t-il pas pour toujours du vice ceux qui l'ont une fois connue ? Combien de siècles ont pu produire ce changement étrange ? Quelle longueur de temps put détruire un si charmant souvenir, & faire perdre le vrai sentiment du bonheur à qui l'a pu

favouer une fois ? Ah ! si le premier désordre est pénible & lent , que tous les autres sont prompts & faciles ! Prestige des passions ! tu fascines ainsi la raison , tu trompes la sagesse & changes la nature avant qu'on s'en apperçoive. On s'égaré un seul moment de la vie ; on se détourne d'un seul pas de la droite route : aussi-tôt une pente inévitable nous entraîne & nous perd ; on tombe enfin dans le gouffre , & l'on se réveille épouvanté de se trouver couvert de crimes , avec un cœur né pour la vertu. Mon bon ami , laissons retomber ce voile. Avons-nous besoin de voir le précipice affreux qu'il nous cache pour éviter d'en approcher ? Je reprends mon récit.

M. de Wolmar arriva , & ne se rebuta pas du changement de mon visage. Mon père ne me laissa pas respirer. Le deuil de ma mère alloit finir , & ma douleur étoit à l'épreuve du temps. Je ne pouvois alléguer ni l'un ni l'autre pour éluder ma promesse : il fallut l'accomplir. Le

jour qui devoit m'ôter pour jamais à vous & à moi, me parut le dernier de ma vie. J'aurois vu les apprêts de ma sépulture avec moins d'effroi que ceux de mon mariage. Plus j'approchois du moment fatal, moins je pouvois déraciner de mon cœur mes premières affections ; elles s'irritoient par mes efforts pour les éteindre. Enfin, je me lassai de combattre inutilement. Dans l'instant même où j'étois prête à jurer à un autre une éternelle fidélité, mon cœur vous juroit encore un amour éternel, & je fus menée au temple comme une victime impure qui souille le sacrifice où l'on va l'immoler.

Arrivée à l'église, je sentis, en entrant, une forte d'émotion que je n'avois jamais éprouvée. Je ne fais quelle terreur vint saisir mon ame dans ce lieu simple & auguste, tout rempli de la majesté de celui qu'on y sert. Une frayeur soudaine me fit frissonner ; tremblante & prête à tomber en défaillance, j'eus peine à me
traîner

traîner jusqu'au pied de la chaire. Loin de me remettre, je sentis mon trouble augmenter durant la cérémonie; & s'il me laissoit appercevoir les objets, c'étoit pour en être épouvantée. Le jour sombre de l'édifice, le profond silence des spectateurs, leur maintien modeste & recueilli, le cortége de tous mes parens, l'imposant aspect de mon vénéré père, tout donnoit à ce qui s'alloit passer un air de solemnité qui m'excitoit à l'attention & au respect, & qui m'eût fait frémir à la seule idée d'un parjure. Je crus voir l'organe de la providence, & entendre la voix de Dieu dans le ministre prononçant gravement la sainte liturgie. La pureté, la dignité, la sainteté du mariage si vivement exposées dans les paroles de l'Écriture; ses chastes & sublimes devoirs si importans au bonheur, à l'ordre, à la paix, à la durée du genre humain, si doux à remplir pour eux-mêmes; tout cela me fit une telle impression, que je crus sentir intérieurement

une révolution subite. Une puissance inconnue sembla corriger tout-à-coup le désordre de mes affections & les rétablir selon la loi du devoir & de la nature. L'œil éternel qui voit tout, disois-je en moi-même, lit maintenant au fond de mon cœur; il compare ma volonté cachée à la réponse de ma bouche; le ciel & la terre sont témoins de l'engagement sacré que je prends; ils le feront encore de ma fidélité à l'observer. Quel droit peut respecter parmi les hommes quiconque ose violer le premier de tous?

Un coup-d'œil jeté par hasard sur M. & Madame d'Orbe, que je vis à côté l'un de l'autre, & fixant sur moi des yeux attendris, m'émut plus puissamment encore que n'avoient fait tous les autres objets. Aimable & vertueux couple, pour moins connoître l'amour en êtes-vous moins unis? Le devoir & l'honnêteté vous lient; tendres amis, époux fidèles; sans brûler de ce feu dévorant qui consume l'ame, vous vous aimiez

d'un sentiment pur & doux qui la nourrit, que la sagesse autorise & que la raison dirige; vous n'en êtes que plus solidement heureux. Ah! puiffé-je dans un lien pareil recouvrer la même innocence & jouir du même bonheur! Si je ne l'ai pas mérité comme vous, je m'en rendrai digne à votre exemple. Ces sentimens réveillèrent mon espérance & mon courage. J'envisageai le saint nœud que j'allois former comme un nouvel état qui devoit purifier mon ame, & la rendre à tous ses devoirs. Quand le Pasteur me demanda si je promettois obéissance & fidélité parfaite à celui que j'acceptois pour époux, ma bouche & mon cœur le promirent. Je le tiendrai jusqu'à la mort.

De retour au logis, je soupirois après une heure de solitude & de recueillement. Je l'obtins, non sans peine, & quelque empressement que j'eusse d'en profiter, je ne m'examinai d'abord qu'avec répugnance, craignant de n'avoir éprouvé qu'une fermentation passagère

en changeant de condition , & de me retrouver aussi peu digne épouse que j'avois été fille peu sage. L'épreuve étoit sûre , mais dangereuse ; je commençai par songer à vous. Je me rendois le témoignage que nul tendre souvenir n'avoit profané l'engagement solennel que je venois de prendre. Je ne pouvois concevoir par quel prodige votre opiniâtre image m'avoit pu laisser si long-temps en paix avec tant de sujets de me la rappeler : je me ferois défiée de l'indifférence & de l'oubli , comme d'un état trompeur qui m'étoit trop peu naturel pour être durable. Cette illusion n'étoit guère à craindre : je sentis que je vous aimois autant & plus , peut-être , que je n'avois jamais fait ; mais je le sentis sans rougir. Je vis que je n'avois pas besoin , pour penser à vous , d'oublier que j'étois la femme d'un autre. En me disant combien vous m'étiez cher , mon cœur étoit ému , mais ma conscience & mes sens étoient tranquilles ; & je connus , dès ce moment , que j'étois réellement

changée. Quel torrent de pure joie vint alors inonder mon ame ! Quel sentiment de paix effacé depuis si long-temps vint ranimer ce cœur flétri par l'ignominie ; & répandre dans tout mon être une sérénité nouvelle ! Je crus me sentir renaître ; je crus recommencer une autre vie. Douce & consolante vertu , je la recommence pour toi ; c'est toi qui me la rendras chère ; c'est à toi que je la veux consacrer. Ah ! j'ai trop appris ce qu'il en coûte à te perdre , pour t'abandonner une seconde fois.

Dans le ravissement d'un changement si grand , si prompt , si inespéré , j'osai considérer l'état où j'étois la veille ; je frémis de l'indigne abaissement ou m'avoit réduit l'oubli de moi-même , & de tous les dangers que j'avois courus depuis mon premier égarement. Quelle heureuse révolution me venoit de montrer l'horreur du crime qui m'avoit tentée , & réveilloit en moi le goût de la sagesse ? Par quel rare bonheur avois-je été plus fidelle à l'amour qu'à l'honneur qui me

fut si cher ? Par quelle faveur du sort votre inconstance ou la mienne ne m'avoit-elle point livrée à de nouvelles inclinations ? Comment eussé-je opposé à un autre amant une résistance que le premier avoit déjà vaincue , & une honte accoutumée à céder aux desirs ? Aurois-je plus respecté les droits d'un amour éteint que je n'avois respecté ceux de la vertu , jouissant encore de tout leur empire ? Quelle sûreté avois-je eu de n'aimer que vous seul au monde , si ce n'est un sentiment intérieur que croient avoir tous les amans qui se jurent une constance éternelle , & se parjurent innocemment , toutes les fois qu'il plaît au ciel de changer leur cœur ? Chaque défaite eût ainsi préparé la suivante ; l'habitude du vice en eût effacé l'horreur à mes yeux. Entraînée du déshonneur à l'infamie sans trouver de prise pour m'arrêter , d'une amante abusée , je devenois une fille perdue , l'opprobre de mon sexe , & le désespoir de ma famille. Qui m'a garantie d'un effet si naturel de ma première

faute ? Qui m'a retenue après le premier pas ? Qui m'a conservé ma réputation & l'estime de ceux qui me sont chers ? Qui m'a mise sous la sauve-garde d'un époux vertueux, sage, aimable par son caractère, & même par sa personne, & rempli pour moi d'un respect & d'un attachement si peu mérités ? Qui me permet, enfin, d'aspirer encore au titre d'honnête-femme, & me rend le courage d'en être digne ? Je le vois, je le sens ; la main secourable qui m'a conduite à travers les ténèbres est celle qui lève à mes yeux le voile de l'erreur, & me rend à moi malgré moi-même. La voix secrète qui ne cessoit de murmurer au fond de mon cœur, s'élève & tonne avec plus de force au moment où j'étois prête à périr. L'auteur de toute vérité n'a point souffert que je sortisse de sa présence, coupable d'un vil parjure ; & , prévenant mon crime par mes remords, il m'a montré l'abîme où j'allois me précipiter. Providence éternelle, qui fait remper l'insecte & rouler les cieux, tu

veilles sur la moindre de tes œuvres : tu me rappelles au bien que tu m'as fais aimer ; daigne accepter d'un cœur épuré par tes soins , l'hommage que toi seul rends digne de t'être offert.

A l'instant , pénétrée d'un vif sentiment du danger dont j'étois délivrée , & de l'état d'honneur & de sûreté où je me sentoie rétablie , je me prosternai contre terre , j'élevai vers le ciel mes mains suppliantes , j'invoquai l'Être dont il est le trône , & qui soutient ou détruit , quand il lui plaît , par nos propres forces la liberté qu'il nous donne. Je veax , lui dis-je , le bien que tu veux , & dont toi seul es la source. Je veux aimer l'époux que tu m'as donné. Je veux être fidelle , parce que c'est le premier devoir qui lie la famille & toute la société. Je veux être chaste , parce que c'est la première vertu qui nourrit toutes les autres. Je veux tout ce qui se rapporte à l'ordre de la nature que tu as établi , & aux règles de la raison que je tiens de toi. Je remets mon cœur sous ta garde & mes desirs en ta main.

Rends toutes mes actions conformes à ma volonté constante qui est la tienne ; & ne permets plus que l'erreur d'un moment l'emporte sur le choix de toute ma vie.

Après cette courte prière , la première que j'eusse faite avec un vrai zèle, je me sentis tellement affermie dans mes résolutions ; il me parut si facile & si doux de les suivre , que je vis clairement où je devois chercher désormais la force dont j'avois besoin pour résister à mon propre cœur , & que je ne pouvois trouver en moi-même. Je tirai de cette seule découverte une confiance nouvelle , & je déplo-
rai le triste aveuglement qui me l'avoit fait manquer si long-temps. Je n'avois jamais été tout-à-fait sans religion ; mais peut-être vaudroit-il mieux n'en point avoir du tout , que d'en avoir une extérieure & maniérée , qui , sans toucher le cœur , rassure la conscience ; de se borner à des formules , & de croire exactement en Dieu à certaines heures pour n'y plus penser le reste du temps. Scrupuleusement

attachée au culte public, je n'en favois rien tirer pour la pratique de ma vie. Je me sentoïis bien née, & me livroïis à mes penchans; j'aimoïis à réfléchir, & me fioïis à ma raison; ne pouvant accorder l'esprit de l'évangile avec celui du monde, ni la foi avec les œuvres, j'avoïis pris un milieu qui contentoïit ma vaine sagesse; j'avoïis des maximes pour croire & d'autres pour agir; j'oubloïis dans un lieu ce que j'avoïis pensé dans l'autre; j'étoïis dévôte à l'église & philosophe au logis. Hélas! je n'étoïis rien nulle part, mes prières n'étoïent que des mots, mes raisonnemens des sophismes, & je suivoïis pour toute lumière la fausse lueur des feux errans qui me guidoïent pour me perdre.

Je ne puis vous dire combien ce principe intérieur qui m'avoïit manqué jusqu'ici m'a donné de mépris pour ceux qui m'ont si mal conduite. Quelle étoït, je vous prie, leur raison première, & sur quelle base étoïent-ils fondés? Un heureux instinct me porte au bien; une violente passion s'élève, elle a racine dans le

même instinct : que ferai-je pour la détruire ? De la considération de l'ordre je tire la beauté de la vertu , & sa bonté de l'utilité commune ; mais que fait tout cela contre mon intérêt particulier , & lequel au fond m'importe le plus , de mon bonheur aux dépens du reste des hommes , ou du bonheur des autres aux dépens du mien ? Si la crainte de la honte ou du châtement m'empêche de mal faire pour mon profit , je n'ai qu'à mal faire en secret , la vertu n'a plus rien à me dire , & si je suis surprise en faute , on punira comme à Sparte non le délit , mais la mal-adresse. Enfin que le caractère & l'amour du beau soit empreint par la nature au fond de mon âme , j'aurai ma règle aussi long-temps qu'il ne sera point défiguré ; mais comment m'assurer de conserver toujours dans sa pureté cette effigie intérieure qui n'a point parmi les êtres sensibles de modèle auquel on puisse la comparer ? Ne fait-on pas que les affections défordonnées corrompent le juge-

ment ainsi que la volonté, & que la conscience s'altère & se modifie insensiblement dans chaque siècle, dans chaque peuple, dans chaque individu, selon l'inconstance & la variété des préjugés?

Adorez l'Erre éternel, mon digne & sage ami; d'un souffle vous détruirez ces fantômes de raison, qui n'ont qu'une vaine apparence, & fuient comme un ombre devant l'immuable vérité. Rien n'existe que par celui qui est. C'est lui qui donne un but à la justice, une base à la vertu, un prix à cette courte vie employée à lui plaire; c'est lui qui ne cesse de crier aux coupables que leurs crimes secrets ont été vus, & qui fait dire au juste oublié, tes vertus ont un témoin; c'est lui, c'est sa substance inaltérable qui est le vrai modèle des perfections dont nous portons tous une image en nous-mêmes. Nos passions ont beau la défigurer; tous ses traits liés à l'essence infinie se représentent toujours à la raison, & lui servent à rétablir ce que l'imposture & l'erreur en ont altéré.

Ces distinctions me semblent faciles; le sens commun suffit pour les faire. Tout ce qu'on ne peut séparer de l'idée de cette essence est Dieu, tout le reste est l'ouvrage des hommes. C'est à la contemplation de ce divin modèle que l'ame s'épure & s'élève, qu'elle apprend à mépriser ses inclinations basses & à surmonter ses vils penchans. Un cœur pénétré de sublimes vérités se refuse aux petites passions des hommes; cette grandeur infinie le dégoûte de leur orgueil; le charme de la méditation l'arrache aux desirs terrestres; & quand l'Être immense dont il s'occupe n'existeroit pas, il seroit encore bon qu'il s'en occupât sans cesse pour être plus maître de lui-même, plus fort, plus heureux & plus sage.

Cherchez vous un exemple sensible des vains sophismes d'une raison qui ne s'appuie que sur elle-même: considérons de sang-froid les discours de vos philosophes, dignes apologistes du crime, qui ne séduisirent jamais que des cœurs déjà cor-

rompus. Ne diroit-on pas qu'en s'attaquant directement au plus saint & au plus solennel des engagements, ces dangereux raisonneurs ont résolu d'anéantir d'un seul coup, toute la société humaine, qui n'est fondée que sur la fin des conventions? Mais voyez, je vous prie, comme ils disculpent un adultère secret! C'est, disent-ils, qu'il n'en résulte aucun mal, pas même pour l'époux qui l'ignore. Comme s'ils pouvoient être sûrs qu'il l'ignorera toujours; comme s'il suffisoit, pour autoriser le parjure & l'infidélité, qu'il ne nuisissent pas à autrui; comme si ce n'étoit pas assez pour abhorrer le crime, du mal qu'il fait à ceux qui le commettent. Quoi donc! ce n'est pas un mal de manquer de foi, d'anéantir autant qu'il est en soi la force du serment & des contrats les plus inviolables! Ce n'est pas un mal de se forcer soi-même à devenir fourbe & menteur! Ce n'est pas un mal de former des liens qui vous font desirer le mal & la mort d'autrui; la mort de celui même

qu'on doit le plus aimer , & avec qui l'on a juré de vivre ! Ce n'est pas un mal qu'un état dont mille autres crimes sont toujours le fruit ! Un bien qui produiroit tant de maux , seroit par cela seul un mal lui-même.

L'un des deux penseroit-il être innocent , parce qu'il est libre peut-être de son côté , & ne manque de foi à personne ? Il se trompe grossièrement. Ce n'est pas seulement l'intérêt des époux , mais la cause commune de tous les hommes que la pureté du mariage ne soit point altérée. Chaque fois que deux époux s'unissent par un nœud solennel , il intervient un engagement tacite de tout le genre humain de respecter ce lien sacré , d'honorer en eux l'union conjugale ; & c'est , ce me semble , une raison très-forte contre les mariages clandestins , qui , n'offrant nul signe de cette union , exposent des cœurs innocens à brûler d'une flamme adultère. Le public est en quelque sorte garant d'une convention passée en sa présence , & l'on peut dire que l'honneur d'une

femme pudique est sous la protection spéciale de tous les gens de bien. Ainsi quiconque ose la corrompre pèche, premièrement parce qu'il la fait pécher, & qu'on partage toujours les crimes qu'on fait commettre; il pèche encore directement lui-même, parce qu'il viole la foi publique & sacrée du mariage, sans lequel rien ne peut subsister dans l'ordre légitime des choses humaines.

Le crime est secret, disent-ils, & il n'en résulte aucun mal pour personne. Si ces philosophes croient l'existence de Dieu & l'immortalité de l'ame, peuvent-ils appeler un crime secret celui qui a pour témoin le premier offensé & le seul vrai juge? Etrange secret que celui qu'on dérobe à tous les yeux hors ceux à qui l'on a le plus d'intérêt à le cacher! Quand même ils ne reconnoîtroient pas la présence de la divinité, comment osent-ils soutenir qu'ils ne font de mal à personne? Comment prouvent-ils qu'il est indifférent à un père d'avoir des héritiers qui ne soient pas de son sang; d'être chargé,

peut-être , de plus d'enfans qu'il n'en auroit eus , & forcé de partager ses biens aux gages de son déshonneur , fans sentir pour eux des entrailles de père ? Supposons ces raisonneurs matérialistes , on n'en est que mieux fondé à leur opposer la douce voix de la nature , qui réclame au fond de tous les cœurs contre une orgueilleuse philosophie , & qu'on n'attaqua jamais par de bonnes raisons. En effet , si le corps seul produit la pensée , & que le sentiment dépende uniquement des organes , deux êtres formés d'un même sang ne doivent-ils pas avoir entre eux une plus étroite analogie , un attachement plus fort l'un pour l'autre , & se ressembler d'ame comme de visage ; ce qui est une grande raison de s'aimer ?

N'est-ce donc faire aucun mal , à votre avis , que d'anéantir ou troubler par un sang étranger cette union naturelle , & d'altérer dans son principe l'affection mutuelle qui doit lier entre eux tous les membres d'une famille ? Y a-t-il au monde un honnête-homme qui n'eût horreur de

changer l'enfant d'un autre en nourrice? & le crime est-il moindre de le changer dans le sein de la mère?

Si je considère mon sexe en particulier, que de maux j'apperçois dans ce désordre qu'ils prétendent ne faire aucun mal! Ne fût-ce que l'avilissement d'une femme coupable à qui la perte de l'honneur ôte bientôt toutes les autres vertus: que d'indices trop sûrs pour un tendre époux d'une intelligence qu'ils pensent justifier par le secret! ne fût-ce que de n'être plus aimé de sa femme: que ferait-elle avec ses soins artificieux, que mieux prouver son indifférence? Est-ce l'œil de l'amour qu'on abuse par de feintes caresses? & quel supplice auprès d'un objet chéri, de sentir que la main nous embrasse & que le cœur nous repousse? Je veux que la fortune seconde une prudence qu'elle a si souvent trompée; je compte un moment pour rien la témérité de confier sa prétendue innocence, & le repos d'autrui, à des précautions que le ciel se plaît à confondre: que de faussetés, que

de mensonges , que de fourberies pour couvrir un mauvais commerce , pour tromper un mari , pour corrompre des domestiques , pour en imposer au public ! Quel scandale pour des complices ! quel exemple pour des enfans ! Que devient leur éducation parmi tant de soins pour satisfaire impunément de coupables feux ? Que devient la paix de la maison & l'union des chefs ? Quoi ! dans tout cela l'époux n'est point lésé ? Mais qui le dédommagera donc d'un cœur qui lui étoit dû ? Qui pourra lui rendre une femme estimable ? Qui lui donnera le repos & la sûreté ? Qui le guérira de ses justes soupçons ? Qui fera confier un père au sentiment de la nature , en embrassant son propre enfant ?

A l'égard des liaisons prétendues que l'adultère & l'infidélité peuvent former entre les familles , c'est moins une raison sérieuse qu'une plaisanterie absurde & brutale qui ne mérite pour toute réponse que le mépris & l'indignation. Les trahisons , les querelles , les combats , les

meurtres, les empoisonnemens dont ce désordre a couvert la terre dans tous les temps, montrent assez ce qu'on doit attendre pour le repos & l'union des hommes, d'un attachement formé par le crime. S'il résulte quelque sorte de société de ce vil & méprisable commerce, elle est semblable à celle des brigands qu'il faut détruire & anéantir pour assurer les sociétés légitimes.

J'ai tâché de suspendre l'indignation que m'inspirent ces maximes pour les discuter paisiblement avec vous. Plus je les trouve insensées, moins je dois mépriser de les réfuter pour me faire honte à moi-même de les avoir peut-être écoutées avec trop peu d'éloignement. Vous voyez combien elles supportent mal l'examen de la saine raison; mais où chercher la saine raison, sinon dans celui qui en est la source; & que penser de ceux qui consacrent à perdre les hommes ce flambeau divin qu'il leur donna pour les guider? Défions-nous d'une philosophie en paroles; défions-nous d'une fausse vertu

qui sappe toutes les vertus, & s'applique à justifier tous les vices pour s'autoriser à les avoir tous. Le meilleur moyen de trouver ce qui est bien, est de le chercher sincèrement, & l'on ne peut longtemps le chercher ainsi sans remonter à l'auteur de tout bien. C'est ce qu'il me semble avoir fait, depuis que je m'occupe à rectifier mes sentimens & ma raison; c'est ce que vous ferez mieux que moi, quand vous voudrez suivre la même route. Il m'est consolant de songer que vous avez souvent nourri mon esprit de grandes idées de la religion; & vous, dont le cœur n'eut rien de caché pour moi, ne m'en eussiez pas ainsi parlé, si vous aviez eu d'autres sentimens. Il me semble même que ces conversations avoient pour nous des charmes. La présence de l'être suprême ne nous fut jamais importune; elle nous donnoit plus d'espoir que d'épouvante; elle n'effraya jamais que l'ame du méchant; nous aimions à l'avoir pour témoin de nos entretiens, à

nous élever conjointement jusqu'à lui. Si quelquefois nous étions humiliés par la honte, nous nous disions, en déplorant nos foiblesses : au moins il voit le fond de nos cœurs ; & nous en étions plus tranquilles.

Si cette sécurité nous égara, c'est au principe sur lequel elle étoit fondée à nous ramener. N'est-il pas bien indigne d'un homme, de ne pouvoir jamais s'accorder avec lui-même ; d'avoir une règle pour ses actions, une autre pour ses sentimens ; de penser comme s'il étoit sans corps, d'agir comme s'il étoit sans ame, & de ne jamais approprier à soi tout entier, rien de ce qu'il fait en toute sa vie ? Pour moi, je trouve qu'on est bien fort avec nos anciennes maximes, quand on ne les borne pas à de vaines spéculations. La foiblesse est de l'homme, & le Dieu clément qui le fit la lui pardonnera sans doute ; mais le crime est du méchant, & ne restera point impuni devant l'auteur de toute

justice. Un incrédule, d'ailleurs heureusement né, se livre aux vertus qu'il aime; il fait le bien par goût, & non par choix. Si tous ses desirs sont droits, il les suit sans contrainte; il les suivroit de même, s'ils ne l'étoient pas; car pourquoi se gêneroit-il? Mais celui qui reconnoît & sert le père commun des hommes, se croit une plus haute destination; l'ardeur de la remplir anime son zèle; &, suivant une règle plus sûre que ses penchans, il fait faire le bien qui lui coûte, & sacrifier les desirs de son cœur à la loi du devoir. Tel est, mon ami, le sacrifice héroïque auquel nous sommes tous deux appelés. L'amour qui nous unissoit eût fait le charme de notre vie. Il survéquit à l'espérance; il brava le temps & l'éloignement; il supporta toutes les épreuves. Un sentiment si parfait ne devoit point périr de lui-même; il étoit digne de n'être immolé qu'à la vertu.

Je vous dirai plus. Tout est changé

entre nous ; il faut nécessairement que votre cœur change. Julie de Wolmar n'est plus votre ancienne Julie ; la révolution de vos sentimens pour elle est inévitable, & il ne vous reste que le choix de faire honneur de ce changement au vice ou à la vertu. J'ai dans la mémoire un passage d'un auteur que vous ne récuseriez pas. « L'amour, dit-il, est privé de » son plus grand charme, quand l'honnê- » teté l'abandonne. Pour en sentir tout » le prix, il faut que le cœur s'y com- » plaise, & qu'il nous élève, en élevant » l'objet aimé. Otez l'idée de la perfec- » tion, vous ôtez l'enthousiasme ; ôtez » l'estime, & l'amour n'est plus rien. » Comment une femme honorera-t-elle » un homme qu'elle doit mépriser ? Com- » ment pourra-t-il honorer lui-même » celle qui n'a pas craint de s'abandon- » ner à un vil corrupteur ? Ainsi bientôt » ils se mépriseront mutuellement. L'a- » mour, ce sentiment céleste, ne sera plus » pour eux qu'un honteux commerce. Ils » auront

» auront perdu l'honneur , & n'auront
» point trouvé la félicité (1). Voilà notre
leçon , mon ami ; c'est vous qui l'avez
dictée. Jamais nos cœurs s'aimèrent-ils
plus délicieusement , & jamais l'honnêteté
leur fut-elle aussi chère que dans les
temps heureux où cette lettre fut écrite ?
Voyez donc à quoi nous meneroient au-
jourd'hui de coupables feux nourris aux
dépens des plus doux transports qui ravif-
sent l'ame. L'horreur du vice , qui nous
est si naturelle à tous deux , s'étendrait
bientôt sur le complice de nos fautes ;
nous nous haïrions pour nous être trop
aimés , & l'amour s'éteindrait dans les
remords. Ne vaut-il pas mieux épurer un
sentiment si cher pour le rendre durable ?
Ne vaut-il pas mieux en conserver au
moins ce qui peut s'accorder avec l'inno-
cence ? N'est-ce pas conserver tout ce
qu'il eut de plus charmant ? Oui , mon

(1) Voyez la première partie , lettre XXIV.

bon & digne ami, pour nous aimer toujours, il faut renoncer l'un à l'autre. Oublions tout le reste, & soyez l'amant de mon ame. Cette idée est si douce qu'elle console de tout.

Voilà le fidèle tableau de ma vie, & l'histoire naïve de tout ce qui s'est passé dans mon cœur. Je vous aime toujours, n'en doutez pas. Le sentiment qui m'attache à vous est si tendre & si vif encore, qu'une autre en feroit peut-être alarmée; pour moi j'en connus un trop différent pour me défier de celui-ci. Je sens qu'il a changé de nature; &, du moins en cela, mes fautes passées fondent ma sécurité présente. Je fais que l'exacte bienfiance & la vertu de parade exigeoient davantage encore, & ne seroient pas contentes que vous ne fussiez tout-à-fait oublié. Je crois avoir une règle plus sûre, & je m'y tiens. J'écoute en secret ma conscience; elle ne me reproche rien, & jamais elle ne trompe une ame qui la consulte sincè-

rement. Si cela ne suffit pas pour me justifier dans le monde, cela suffit pour ma propre tranquillité. Comment s'est fait cet heureux changement? Je l'ignore. Ce que je fais, c'est que je l'ai vivement désiré. Dieu seul a fait le reste. Je penserois qu'une ame une fois corrompue l'est pour toujours, & ne revient plus au bien d'elle-même; à moins que quelque révolution subite, quelque brusque changement de fortune & de situation ne change tout-à-coup ses rapports, & par un violent ébranlement ne l'aide à retrouver une bonne assiette. Toutes ses habitudes étant rompues & toutes ses passions modifiées, dans ce bouleversement général on reprend quelquefois son caractère primitif, & l'on devient comme un nouvel être sorti récemment des mains de la nature. Alors le souvenir de sa précédente bassesse peut servir de préservatif contre une rechûte. Hier on étoit abject & foible; aujourd'hui on est fort & magnanime.

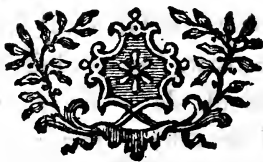
En se contemplant de si près dans deux états si différens , on sent mieux le prix de celui où l'on est remonté , & l'on en devient plus attentif à s'y soutenir. Mon mariage m'a fait éprouver quelque chose de semblable à ce que je tâche de vous expliquer. Ce lien si redouté me délivre d'une servitude beaucoup plus redoutable , & mon époux m'en devient plus cher pour m'avoir rendue à moi-même.

Nous étions trop unis vous & moi ; pour qu'en changeant d'espèce notre union se détruise. Si vous perdez une tendre amante , vous gagnez une fidelle amie ; & quoi que nous en ayons pu dire durant nos illusions , je doute que ce changement vous soit défavantageux. Tirez-en le même parti que moi , je vous en conjure , pour devenir meilleur & plus sage , & pour épurer , par des mœurs chrétiennes , les leçons de la philosophie. Je ne serai jamais heureuse que vous ne soyez heureux aussi ,

& je sens plus que jamais qu'il n'y a point de bonheur sans la vertu. Si vous m'aimez véritablement, donnez-moi la douce consolation de voir que nos cœurs ne s'accordent pas moins dans leur retour au bien qu'ils s'accordèrent dans leur égarement.

Je ne crois pas avoir besoin d'apologie pour cette longue lettre. Si vous m'étiez moins cher, elle seroit plus courte. Avant de la finir, il me reste une grace à vous demander. Un cruel fardeau me pèse sur le cœur. Ma conduite passée est ignorée de M. de Wolmar; mais une sincérité sans réserve fait partie de la fidélité que je lui dois. J'aurois déjà cent fois tout avoué, vous seul m'avez retenue. Quoique je connoisse la sagesse & la modération de M. de Wolmar, c'est toujours vous compromettre que de vous nommer, & je n'ai point voulu le faire sans votre consentement. Seroit-ce vous déplaire que de vous le demander, & aurois-je trop présumé de vous ou de

moi en me flattant de l'obtenir? Songez, je vous supplie, que cette réserve ne fauroit être innocente, qu'elle m'est chaque jour plus cruelle, & que jusqu'à la réception de votre réponse je n'aurai pas un instant de tranquillité.



L E T T R E X L V I I.

R É P O N S E.

ET vous ne seriez plus ma Julie? Ah! ne dites pas cela, digne & respectable femme. Vous l'êtes plus que jamais. Vous êtes celle qui méritez les hommages de tout l'univers. Vous êtes celle que j'adorai en commençant d'être sensible à la véritable beauté. Vous êtes celle que je ne cesserai d'adorer, même après ma mort, s'il reste encore en mon ame quelque souvenir des traits vraiment célestes qui l'enchantèrent durant ma vie. Cet effort de courage qui vous ramène à toute votre vertu, ne vous rend que plus semblable à vous-même. Non, non, quelque supplice que j'éprouve à le sentir & le dire, jamais vous ne fûtes mieux ma Julie qu'au moment que vous renoncez à moi. Hélas! c'est en vous perdant que je vous ai retrouvée. Mais moi dont le cœur frémit au seul projet de vous imiter, moi tour-

menté d'une passion criminelle que je ne puis ni supporter ni vaincre, suis-je celui que je pensois être? Etois-je digne de vous plaire? Quel droit avois-je de vous importuner de mes plaintes & de mon désespoir? C'étoit bien à moi d'oser soupirer pour vous! Eh! qu'étois-je pour vous aimer?

Insensé! comme si je n'éprouvois pas assez d'humiliations sans en rechercher de nouvelles! Pourquoi compter des différences que l'amour fit disparaître? Il m'élevoit, il m'égaloit à vous: sa flamme me soutenoit; nos cœurs s'étoient confondus, tous leurs sentimens nous étoient communs, & les miens partageoient la grandeur des vôtres. Me voilà donc retombé dans toute ma bassesse! Doux espoir qui nourrissois mon ame & m'abusas si long-temps, te voilà donc éteint sans retour! Elle ne fera point à moi! Je la perds pour toujours! Elle fait le bonheur d'un autre!... ô rage! ô tourment de l'enfer!... Infidelle! ah! devrois-tu jamais.... Pardon, pardon, Madame,

ayez pitié de mes fureurs. O Dieu ! vous l'avez trop bien dit , elle n'est plus.... elle n'est plus cette tendre Julie à qui je pouvois montrer tous les mouvemens de mon cœur. Quoi ! je me trouvois malheureux , & je pouvois me plaindre !... elle pouvoit m'écouter. J'étois malheureux !... que suis-je donc aujourd'hui ?.... Non , je ne vous ferai plus rougir de vous ni de moi. C'en est fait , il faut renoncer l'un à l'autre ; il faut nous quitter. La vertu même en a dicté l'arrêt ; votre main l'a pu tracer. Oublions-nous... oubliez-moi du moins. Je l'ai résolu ; je le jure , je ne vous parlerai plus de moi.

Oserai-je vous parler de vous encore ; & conserver le seul intérêt qui me reste au monde ; celui de votre bonheur ? En m'exposant l'état de votre ame , vous ne m'avez rien dit de votre sort. Ah ! pour prix d'un sacrifice qui doit être senti de vous , daignez me tirer de ce doute insupportable. Julie , êtes-vous heureuse ? Si vous l'êtes , donnez-moi dans mon désespoir la seule consolation dont je sois susceptible ; si vous ne l'êtes pas , par

pitié daignez me le dire , j'en ferai moins long-temps malheureux.

Plus je réfléchis sur l'aveu que vous méditez , moins j'y puis consentir ; & le même motif qui m'ôta toujours le courage de vous faire un refus , me doit rendre inexorable sur celui-ci. Le sujet est de la dernière importance , & je vous exhorte à bien peser mes raisons. Premièrement , il me semble que votre extrême délicatesse vous jette à cet égard dans l'erreur , & je ne vois point sur quel fondement la plus austère vertu pourroit exiger une pareille confession. Nul engagement au monde ne peut avoir un effet rétroactif. On ne fauroit s'obliger pour le passé , ni promettre ce qu'on n'a plus le pouvoir de tenir ; pourquoi devoit-on compte à celui à qui l'on s'engage de l'usage antérieur qu'on a fait de sa liberté & d'une fidélité qu'on ne lui a point promise ? Ne vous y trompez pas , Julie , ce n'est pas à votre époux , c'est à votre ami que vous avez manqué de foi. Avant la tyrannie de votre père , le ciel & la nature nous

avoient unis l'un à l'autre. Vous avez fait , en formant d'autres nœuds , un crime que l'amour ni l'honneur , peut-être , ne pardonnent point , & c'est à moi seul de réclamer le bien que M. de Wolmar m'a ravi.

S'il est des cas où le devoir puisse exiger un pareil aveu , c'est quand le danger d'une rechûte oblige une femme prudente à prendre des précautions pour s'en garantir. Mais votre lettre m'a plus éclairé que vous ne pensez sur vos vrais sentimens. En la lisant , j'ai senti dans mon propre cœur combien le vôtre eût abhorré de près, même au fein de l'amour, un engagement criminel dont l'éloignement nous ôtoit l'horreur.

Dès-là que le devoir & l'honnêteté n'exigent pas cette confiance , la sagesse & la raison la défendent ; car c'est risquer sans nécessité ce qu'il y a de plus précieux dans le mariage , l'attachement d'un époux , la mutuelle confiance , la paix de la maison. Avez-vous assez réfléchi sur une pareille démarche ? Connoissez-vous

assez votre mari pour être sûre de l'effet qu'elle produira sur lui ? Savez-vous combien il y a d'hommes au monde auxquels il n'en faudroit pas davantage pour concevoir une jalousie effrénée, un mépris invincible, & peut-être attenter aux jours d'une femme ? Il faut, pour ce délicat examen avoir égard aux temps, aux lieux, aux caractères. Dans le pays où je suis, de pareilles confidences sont sans aucun danger, & ceux qui traitent si légèrement la foi conjugale, ne sont pas gens à faire une si grande affaire des fautes qui précèdent l'engagement. Sans parler des raisons qui rendent quelquefois ces aveux indispensables, & qui n'ont pas eu lieu pour vous, je connois des femmes assez médiocrement estimables, qui se sont fait à peu de risque un mérite de cette sincérité, peut-être pour obtenir à ce prix une confiance dont elles pussent abuser au besoin. Mais dans des lieux où la sainteté du mariage est plus respectée, dans des lieux où ce lien sacré forme une union solide, & où les maris ont un véritable

attachement pour leurs femmes, ils leur demandent un compte plus sévère d'elles-mêmes; ils veulent que leurs cœurs n'aient connu que pour eux un sentiment tendre; usurpant un droit qu'ils n'ont pas, ils exigent qu'elles soient à eux seuls avant de leur appartenir, & ne pardonnent pas plus l'abus de la liberté qu'une infidélité réelle.

Croyez-moi, vertueuse Julie, défiez-vous d'un zèle sans fruit & sans nécessité. Gardez un secret dangereux que rien ne vous oblige à révéler, dont la communication peut vous perdre & n'est d'aucun usage à votre époux. S'il est digne de cet aveu, son ame en sera contristée, & vous l'aurez affligée sans raison. S'il n'en est pas digne, pourquoi voulez-vous donner un prétexte à ses torts envers vous? Que savez-vous si votre vertu, qui vous a soutenue contre les attaques de votre cœur, vous soutiendrait encore contre des chagrins domestiques toujours renaissans? N'empirez point volontairement vos maux, de peur qu'ils ne deviennent plus

forts que votre courage, & que vous ne retombiez à force de scrupules dans un état pire que celui dont vous avez eu peine à sortir. La sagesse est la base de toute vertu; consultez-la, je vous en conjure, dans la plus importante occasion de votre vie; & si ce fatal secret vous pèse si cruellement, attendez du moins, pour vous en décharger, que le temps, les années, vous donnent une connoissance plus parfaite de votre époux, & ajoutent dans son cœur à l'effet de votre beauté, l'effet plus sûr encore des charmes de votre caractère, & la douce habitude de les sentir. Enfin, quand ces raisons, toutes solides qu'elles sont, ne vous persuaderoient pas, ne fermez point l'oreille à la voix qui vous les expose. O Julie! écoutez un homme capable de quelque vertu, & qui mérite au moins de vous quelque sacrifice par celui qu'il vous fait aujourd'hui!

Il faut finir cette lettre. Je ne pourrois, je le sens, m'empêcher d'y reprendre un ton que vous ne devez plus entendre.

Julie , il faut vous quitter ! si jeune encore , il faut déjà renoncer au bonheur ! O temps qui ne dois plus revenir ! temps passé pour toujours , source de regrets éternels ! plaisirs , transports , douces extases , momens délicieux , ravisssemens célestes ! mes amours , mes uniques amours , honneur & charme de ma vie ! adieu pour jamais.



LETTRE XLVIII.

DE JULIE.

Vous me demandez si je suis heureuse. Cette question me touche, & en la faisant vous m'aidez à y répondre ; car, bien loin de chercher l'oubli dont vous parlez, j'avoue que je ne saurois être heureuse si vous cessiez de m'aimer : mais je le suis à tous égards, & rien ne manque à mon bonheur que le vôtre. Si j'ai évité dans ma lettre précédente de parler de M. de Wolmar, je l'ai fait par ménagement pour vous. Je connoissois trop votre sensibilité pour ne pas craindre d'aigrir vos peines ; mais votre inquiétude sur mon sort m'obligeant à vous parler de celui dont il dépend, je ne puis vous en parler que d'une manière digne de lui, comme il convient à son épouse & à une amie de la vérité.

M. de Wolmar a près de cinquante

ans ; sa vie unie , réglée , & le calme des passions lui ont conservé une constitution si saine & un air si frais , qu'il paroît à peine en avoir quarante ; & il n'a rien d'un âge avancé que l'expérience & la sagesse. Sa physionomie est noble & prévenante , son abord simple & ouvert , ses manières sont plus honnêtes qu'empressées ; il parle peu & d'un grand sens ; mais sans affecter ni précision ni sentences. Il est le même pour tout le monde , ne cherche & ne fuit personne , & n'a jamais d'autre préférence que celle de la raison.

Malgré sa froideur naturelle , son cœur secondant les intentions de son père , crut sentir que je lui convenois , & pour la première fois de sa vie il prit un attachement. Ce goût modéré , mais durable , s'est si bien réglé sur les bien-séances , & s'est maintenu dans une telle égalité , qu'il n'a pas eu besoin de changer de ton en changeant d'état , & que , sans blesser la gravité conjugale , il con-

serve avec moi depuis son mariage les mêmes manières qu'il avoit auparavant. Je ne l'ai jamais vu ni gai ni triste ; mais toujours content ; jamais il ne me parle de lui , rarement de moi : il ne me cherche pas , mais il n'est pas fâché que je le cherche , & me quitte peu volontiers. Il ne rit point ; il est sérieux sans donner envie de l'être ; au contraire , son abord serein semble m'inviter à l'enjouement : & comme les plaisirs que je goûte sont les seuls auxquels il paroît sensible , une des attentions que je lui dois est de chercher à m'amuser. En un mot , il veut que je sois heureuse ; il ne me le dit pas , mais je le vois ; & vouloir le bonheur de sa femme n'est-ce pas l'avoir obtenu ?

Avec quelque soin que j'aie pu l'observer , je n'ai su lui trouver de passion d'aucune espèce que celle qu'il a pour moi. Encore cette passion est-elle si égale & si tempérée , qu'on diroit qu'il n'aime qu'autant qu'il veut aimer , & qu'il ne le

veut qu'autant que la raison le permet. Il est réellement ce que Mylord Edouard croit être; en quoi je le trouve bien supérieur à tous nos autres gens à sentiment que nous admirions tant nous-mêmes; car le cœur nous trompe en mille manières, & n'agit que par un principe toujours suspect; mais la raison n'a d'autre fin que ce qui est bien; ses règles sont sûres, claires, faciles dans la conduite de la vie, & jamais elle ne s'égare que dans d'inutiles spéculations qui ne font pas faites pour elle.

Le plus grand goût de M. de Wolmar est d'observer. Il aime à juger des caractères des hommes & des actions qu'il voit faire. Il en juge avec une profonde sagesse & la plus parfaite impartialité. Si un ennemi lui faisoit du mal; il en discuteroit les motifs & les moyens aussi paisiblement que s'il s'agissoit d'une chose indifférente. Je ne fais comment il a entendu parler de vous: mais il m'en a parlé plusieurs fois lui-même avec

beaucoup d'estime, & je le connois incapable de déguisement. J'ai cru remarquer quelquefois qu'il m'observoit durant ces entretiens, mais il y a grande apparence que cette prétendue remarque n'est que le secret reproche d'une conscience alarmée. Quoi qu'il en soit, j'ai fait en cela mon devoir; la crainte ni la honte ne m'ont point inspiré de réserve injuste, & je vous ai rendu justice auprès de lui, comme je la lui rends auprès de vous.

J'oubliois de vous parler de nos revenus & de leur administration. Le débris des biens de M. de Wolmar, joint à celui de mon père, qui ne s'est réservé qu'une pension, lui fait une fortune honnête & modérée, dont il use noblement & sagement, en maintenant chez lui, non l'incommode & vain appareil du luxe, mais l'abondance, les véritables commodités de la vie (1), & le nécessaire chez les

(1) Il n'y a pas d'association plus commune

voisins indigens. L'ordre qu'il a mis dans sa maison est l'image de celui qui règne au fond de son ame, & semble imiter,

que celle du faste & de la lésine. On prend sur la nature, sur les vrais plaisirs, sur le besoin même, tout ce qu'on donne à l'opinion. Tel homme orne son palais aux dépens de sa cuisine; tel autre aime mieux une belle vaisselle qu'un bon diner; tel autre fait un repas d'appareil, & meurt de faim tout le reste de l'année. Quand je vois un buffet de vermeil, je m'attends à du vin qui m'empoisonne. Combien de fois dans des maisons de campagne, en respirant le frais au matin, l'aspect d'un beau jardin vous tente! On se lève de bonne heure, on se promene, on gagne de l'appétit, on veut déjeûner. L'officier est parti, ou les provisions manquent, ou Madame n'a pas donné ses ordres, ou l'on nous fait ennuyer d'attendre. Quelquefois on vous prévient, on vient magnifiquement vous offrir de tout, à condition que vous n'accepterez rien. Il faut rester à jeun jusqu'à trois heures, ou déjeûner avec des tulipes. Je me souviens de m'être promené dans un très-beau parc, dont on disoit que la maîtresse aimoit beaucoup le café & n'en prenoit jamais, attendu qu'il coûtoit

dans un petit ménage, l'ordre établi dans le gouvernement du monde. On n'y voit ni cette inflexible régularité qui donne plus de gêne que d'avantage, & n'est supportable qu'à celui qui l'impose, ni cette confusion mal entendue qui, pour trop avoir, ôte l'usage de tout. On y reconnoît toujours la main du maître & l'on ne la sent jamais ; il a si bien ordonné le premier arrangement qu'à présent tout va tout seul, & qu'on jouit à la fois de la règle & de la liberté.

Voilà, mon bon ami, une idée abrégée, mais fidelle du caractère de M. de Wolmar, autant que je l'ai pu connoître depuis que je vis avec lui. Tel il m'a paru le premier jour, tel il me paroît le dernier sans aucune altération ; ce qui me fait espérer que je l'ai bien vu, &

quatre sols la tasse ; mais elle donnoit de grand cœur mille écus à son jardinier. Je crois que j'aimerois mieux avoir des charmilles moins bien taillées, & prendre du café plus souvent.

qu'il ne me reste plus rien à découvrir ; car je n'imagine pas qu'il pût se montrer autrement sans y perdre.

Sur ce tableau vous pouvez d'avance vous répondre à vous-même, & il faudroit me mépriser beaucoup pour ne pas me croire heureuse avec tant de sujets de l'être (1). Ce qui m'a long-temps abusée, & qui peut-être vous abuse encore, c'est la pensée que l'amour est nécessaire pour former un heureux mariage. Mon ami, c'est une erreur ; l'honnêteté, la vertu, de certaines convenances, moins de conditions & d'âges que de caractères & d'humeurs, suffisent entre deux époux ; ce qui n'empêche point qu'il ne résulte de cette union un attachement très-tendre, qui, pour n'être pas précisément de l'amour, n'en est pas moins

(1) Apparemment qu'elle n'avoit pas découvert encore le fatal secret qui la tourmenta si fort dans la suite, ou qu'elle ne voulut pas alors le confier à son ami.

doux , & n'en est que plus durable. L'amour est accompagné d'une inquiétude continuelle de jalousie ou de privation , peu convenable au mariage , qui est un état de jouissance & de paix. On ne s'épouse point pour penser uniquement l'un à l'autre , mais pour remplir conjointement les devoirs de la vie civile , gouverner prudemment sa maison , bien élever ses enfans. Les amans ne voient jamais qu'eux , ne s'occupent incessamment que d'eux , & la seule chose qu'ils sachent faire est de s'aimer. Ce n'est pas assez pour des époux qui ont tant d'autres soins à remplir. Il n'y a point de passion qui nous fasse une si forte illusion que l'amour. On prend sa violence pour un signe de durée ; le cœur , surchargé d'un sentiment si doux , l'étend , pour ainsi dire , sur l'avenir , & , tant que cet amour dure , on croit qu'il ne finira point. Mais , au contraire , c'est son ardeur même qui le consume ; il s'use avec la jeunesse , il s'efface

s'effacent avec la beauté, il s'éteint sous les glaces de l'âge, &, depuis que le monde existe, on n'a jamais vu deux amans en cheveux blancs soupirer l'un pour l'autre. On doit donc compter qu'on cessera de s'adorer tôt ou tard; alors, l'idole qu'on seroit détruite, on se voit réciproquement tel qu'on est. On cherche avec étonnement l'objet qu'on aime; ne le trouvant plus, on se dépîte contre celui qui reste, & souvent l'imagination le défigure autant qu'il l'avoit paré. Il y a peu de gens, dit la Rochefoucault; qui ne soient honteux de s'être aimés, quand ils ne s'aiment plus (1). Combien alors il reste à craindre que l'ennui ne succède à des sentimens trop vifs; que leur déclin, sans s'arrêter à l'indifférence, ne passe jusqu'au dégoût; qu'on

(1) Je serois bien surpris que Julie eût lu & cité la Rochefoucault en toute autre occasion. Jamais son triste livre ne sera goûté des bonnes gens.

ne se trouve enfin tout-à-fait rassasiés l'un de l'autre ; & que, pour s'être trop aimés amans, on n'en vienne à se haïr époux ! Mon cher ami , vous m'avez toujours paru bien aimable , beaucoup trop pour mon innocence & pour mon repos ; mais je ne vous ai jamais vu qu'amoureux : que fais-je ce que vous seriez devenu cessant de l'être ? L'amour éteint vous eût toujours laissé la vertu , je l'avoue ; mais en est-ce assez pour être heureux dans un lien que le cœur doit ferrer , & combien d'hommes vertueux ne laissent pas d'être des maris insupportables ? Sur tout cela , vous en pouvez dire autant de moi.

Pour M. de Wolmar , nulle illusion ne nous prévient l'un pour l'autre ; nous nous voyons tels que nous sommes ; le sentiment qui nous joint n'est point l'aveugle transport des cœurs passionnés ; mais l'immuable & constant attachement de deux personnes honnêtes & raisonnables , qui , destinées à passer

ensemble le reste de leurs jours, sont contentes de leur sort, & tâchent de se le rendre doux l'une à l'autre. Il semble que, quand on nous eût formés exprès pour nous unir, on n'auroit pu réussir mieux. S'il avoit le cœur aussi tendre que moi, il seroit impossible que tant de sensibilité de part & d'autre ne se heurtât quelquefois, & qu'il n'en résultât des querelles. Si j'étois aussi tranquille que lui, trop de froideur régneroit entre nous, & rendroit la société moins agréable & moins douce. S'il ne m'aimoit point, nous vivrions mal ensemble; s'il m'eût trop aimée, il m'eût été importun. Chacun des deux est précisément ce qu'il faut à l'autre; il m'éclaire, & je l'anime; nous en valons mieux réunis, & il me semble que nous soyons destinés à ne faire entre nous qu'une seule ame, dont il est l'entendement & moi la volonté. Il n'y a pas jusqu'à son âge un peu avancé qui ne tourne au commun avantage: car avec la

passion dont j'étois tourmentée, il est certain que, s'il eût été plus jeune, je l'aurois épousé avec plus de peine encore, & cet excès de répugnance eût peut-être empêché l'heureuse révolution qui s'est faite en moi.

Mon ami, le ciel éclaire la bonne intention des pères, & récompense la docilité des enfans. A Dieu ne plaise que je veuille insulter à vos déplaisirs. Le seul desir de vous rassurer pleinement sur mon sort, me fait ajouter ce que je vais vous dire. Quand, avec les sentimens que j'eus ci-devant pour vous, & les connoissances que j'ai à présent, je serois libre encore, & maîtresse de me choisir un mari, je prends à témoin de ma sincérité ce Dieu qui daigne m'éclairer & qui lit au fond de mon cœur; ce n'est pas vous que je choisirois, c'est M. de Wolmar.

Il importe peut-être à votre entière guérison que j'achève de vous dire ce qui me reste sur le cœur. M. de Wol-

mar est plus âgé que moi. Si, pour me punir de mes fautes, le ciel m'ôtoit le digne époux que j'ai si peu mérité, ma ferme résolution est de n'en prendre jamais un autre. S'il n'a pas eu le bonheur de trouver une fille chaste, il laissera du moins une chaste veuve. Vous me connoissez trop bien pour croire qu'après vous avoir fait cette déclaration, je sois femme à m'en rétracter jamais.

Ce que j'ai dit pour lever vos doutes, peut servir encore à résoudre en partie vos objections contre l'aveu que je crois devoir faire à mon mari. Il est trop sage pour me punir d'une démarche humiliante que le repentir seul peut m'arracher, & je ne suis pas plus incapable d'user de la ruse des dames dont vous parlez, qu'il l'est de m'en soupçonner. Quant à la raison sur laquelle vous prétendez que cet aveu n'est pas nécessaire, elle est certainement un sophisme : car, quoi qu'on ne soit tenue à rien envers un époux qu'on n'a pas encore,

cela n'autorise point à se donner à lui pour autre chose que ce qu'on est. Je l'avois senti, même avant de me marier ; & si le serment extorqué par mon père m'empêcha de faire, à cet égard, mon devoir, je n'en fus que plus coupable, puisque c'est un crime de faire un serment injuste, un second de le tenir. Mais j'avois une autre raison que mon cœur n'osoit s'avouer, & qui me rendoit beaucoup plus coupable encore. Grace au ciel, elle ne subsiste plus.

Une considération plus légitime & d'un plus grand poids, est le danger de troubler inutilement le repos d'un honnête-homme qui tire son bonheur de l'estime qu'il a pour sa femme. Il est sûr qu'il ne dépend plus de lui de rompre le nœud qui nous unit, ni de moi d'en avoir été plus digne. Ainsi je risque, par une confiance indiscrete, de l'affliger à pure perte, sans tirer d'autre avantage de ma sincérité, que de décharger mon cœur d'un secret funeste qui me pèse

cruellement. J'en ferai plus tranquille ; je le sens , après le lui avoir déclaré ; mais lui , peut-être , le fera-t-il moins , & ce seroit bien mal réparer mes torts que de préférer mon repos au sien.

Que ferai - je donc dans le doute où je suis ? En attendant que le ciel m'éclaire mieux sur mes devoirs , je suivrai le conseil de votre amitié ; je garderai le silence ; je tairai mes fautes à mon époux , & je tâcherai de les effacer par une conduite qui puisse un jour en mériter le pardon.

Pour commencer une réforme aussi nécessaire , trouvez bon , mon ami , que nous cessions désormais tout commerce entre nous. Si M. de Wolmar avoit reçu ma confession , il décideroit jusqu'à quel point nous pouvons nourrir les sentimens de l'amitié qui nous lie , & nous en donner les innocens témoignages ; mais puisque je n'ose le consulter là-dessus , j'ai trop appris à mes dépens combien nous peuvent égarter les habi-

tudes les plus légitimes en apparence; Il est temps de devenir sage. Malgré la sécurité de mon cœur, je ne veux plus être juge en ma propre cause, ni me livrer étant femme à la même présomption qui me perdit étant fille. Voici la dernière lettre que vous recevrez de moi. Je vous supplie aussi de ne plus m'écrire. Cependant, comme je ne cesserai jamais de prendre à vous le plus tendre intérêt, & que ce sentiment est aussi pur que le jour qui m'éclaire, je ferai bien-aïse de savoir quelquefois de vos nouvelles, & de vous voir parvenir au bonheur que vous méritez. Vous pourrez de temps à autre écrire à Madame d'Orbe, dans les occasions où vous aurez quelque évènement intéressant à nous apprendre. J'espère que l'honnêteté de votre ame se peindra toujours dans vos lettres. D'ailleurs, ma cousine est vertueuse & sage, pour ne me communiquer que ce qu'il me conviendra de voir, & pour supprimer cette corres-

pondance , si vous étiez capable d'en abuser.

Adieu , mon cher & bon ami ; si je croyois que la fortune pût vous rendre heureux , je vous dirois : courez à la fortune ; mais peut-être avez-vous raison de la dédaigner , avec tant de trésors pour vous passer d'elle. J'aime mieux vous dire : courez à la félicité , c'est la fortune du sage ; nous avons toujours senti qu'il n'y en avoit point sans la vertu ; mais prenez garde que ce mot de *vertu* trop abstrait n'ait plus d'éclat que de solidité , ne soit un nom de parade qui sert plus à éblouir les autres qu'à nous contenter nous-mêmes. Je frémis , quand je songe que des gens qui portoient l'adultère au fond de leurs cœurs , osoient parler de vertu. Savez-vous bien ce que signifioit pour nous un terme si respectable & si profané , tandis que nous étions engagés dans un commerce criminel ? C'étoit cet amour forcené dont nous étions embrâsés l'un & l'autre qui déguis

soit ses transports sous ce saint enthousiasme, pour nous les rendre encore plus chers, & nous abuser plus long-temps. Nous étions faits, j'ose le croire, pour suivre & chérir la véritable vertu; mais nous nous trompions en la cherchant, & ne suivions qu'un vain fantôme. Il est temps que l'illusion cesse; il est temps de revenir d'un trop long égarement. Mon ami, ce retour ne vous fera pas difficile. Vous avez votre guide en vous-même; vous l'avez pu négliger, mais vous ne l'avez jamais rebuté. Votre ame est saine, elle s'attache à tout ce qui est bien, & si quelquefois il lui échappe, c'est qu'elle n'a pas usé de toute sa force pour s'y tenir. Rentrez au fond de votre conscience, & cherchez si vous n'y retrouveriez point quelque principe oublié qui serviroit à mieux ordonner toutes vos actions, à les lier plus solidement entre elles, & avec un objet commun. Ce n'est pas assez, croyez-moi, que la vertu soit la base de votre conduite, si

vous n'établissez cette base même sur un fondement inébranlable. Souvenez-vous de ces Indiens qui font porter le monde sur un grand éléphant, & puis l'éléphant sur une tortue; & quand on leur demande sur quoi porte la tortue, ils ne savent plus que dire.

Je vous conjure de faire quelque'attention aux discours de votre amie, & de choisir, pour aller au bonheur, une route plus sûre que celle qui nous a si longtemps égarés. Je ne cesserai de demander au ciel, pour vous & pour moi, cette félicité pure, & ne serai contente qu'après l'avoir obtenue pour tous les deux. Ah! si jamais nos cœurs se rappellent, malgré nous, les erreurs de notre jeunesse, faisons au moins que le retour qu'elles auront produit en autorise le souvenir, & que nous puissions dire avec cet ancien: hélas! nous périssions, si nous n'eussions péri.

Ici finissent les sermons de la prêchese. Elle aura désormais assez à faire

à se prêcher elle-même. Adieu, mon aimable ami, adieu pour toujours; ainsi l'ordonne l'inflexible devoir. Mais croyez que le cœur de Julie ne fait point oublier ce qui lui fut cher... mon Dieu! que fais je?... Vous le verrez trop à l'état de ce papier. Ah! n'est-il pas permis de s'attendrir, en disant à son ami le dernier adieu?

Fin du Tome second.



T A B L E

DES LETTRES ET MATIÈRES

Contenues dans ce Volume.

LETTRE PREMIÈRE, à Julie.

*Reproches que lui fait son Amant en proie
aux peines de l'absence.* Page 1

LETTRE II. de Mylord Édouard à Claire.

*Il l'informe du trouble de l'Amant de
Julie, & promet de ne point le quitter
qu'il ne le voye dans un état sur lequel
il puisse compter.* 8

Fragmens joints à la lettre précédente.

*L'Amant de Julie se plaint que l'amour
& l'amitié le séparent de tout ce qu'il
aime. Il soupçonne qu'on lui a con-
seillé de l'éloigner.* 18

LETTRE III. de Mylord Édouard à Julie.

*Il lui propose de passer en Angleterre
avec son Amant pour l'épouser, &
leur offre une terre qu'il a dans le
duché d'Yorck.* 21

LETTRE IV. de Julie à Claire.

Perplexité de Julie incertaine si elle acceptera, ou non, la proposition de Mylord Édouard; elle demande conseil à son amie.

Page 30

LETTRE V. Réponse.

Claire témoigne à Julie le plus inviolable attachement, & l'assure qu'elle la suivra par-tout, sans lui conseiller néanmoins d'abandonner la maison paternelle.

35

BILLET de Julie à Claire.

Julie remercie sa cousine du conseil qu'elle a cru entrevoir dans la lettre précédente.

46

LETTRE VI. de Julie à Mylord Édouard.

Refus de la proposition qu'il lui a faite. ibid.

LETTRE VII. de Julie.

Elle relève le courage abattu de son Amant, & lui peint vivement l'injustice de ses reproches. Sa crainte de contracter des nœuds abhorrés, & peut-être inévitables.

53

LETTRE VIII. de Claire.

Elle reproche à l'Amant de Julie son ton grondeur & ses mécontentemens,

& lui avoue qu'elle a engagé sa cousine à l'éloigner , & à refuser les offres de Mylord Édouard. Page 64

LETTRE IX. de Mylord Édouard
à Julie.

L'Amant de Julie plus raisonnable. Départ de Mylord Édouard pour Rome. Il doit à son retour reprendre son ami à Paris , l'emmener en Angleterre , & dans quelles vues. 66

LETTRE X. à Claire.

Souçons de l'Amant de Julie contre Mylord Édouard. Suites. Éclaircissements. Son repentir. Son inquiétude causée par quelques mots d'une lettre de Julie. 70

LETTRE XI. de Julie.

Elle exhorte son Amant à faire usage de ses talens dans la carrière qu'il va courir , à n'abandonner jamais la vertu & à n'oublier jamais son Amante ; elle ajoute qu'elle ne l'épousera point sans le consentement du Baron d'Étange , mais qu'elle ne fera point à un autre sans le sien. 80

LETTRE XII. à Julie.

Son Amant lui annonce son départ. 21

LETTRE XIII. à Julie.

Arrivée de son Amant à Paris. Il lui jure une constance éternelle, & l'informe de la générosité de Mylord Édouard à son égard. Page 97

LETTRE XIV. à Julie.

Entrée de son Amant dans le monde. Fausses amitiés. Idée du ton des conversations à la mode. Contraste entre les discours & les actions. 105

LETTRE XV. de Julie.

Critique de la lettre précédente. Prochain mariage de Claire. 118

LETTRE XVI. à Julie.

Son Amant répond à la critique de sa dernière lettre. Où, & comment il faut étudier un peuple. Le sentiment de ses peines, consolation dans l'absence. 128

LETTRE XVII. à Julie.

Son Amant tout-à-fait dans le torrent du monde. Difficultés de l'étude du monde. Soupers priés. Visites. Spectacles. 141

LETTRE XVIII. de Julie.

Elle informe son Amant du mariage de Claire ; prend avec lui des mesures pour continuer leur correspondance

par une autre voie que celle de sa cousine ; fait l'éloge des François , se plaint de ce qu'il ne lui dit rien des Parisiennes ; invite son ami à faire usage de ses talens à Paris ; lui annonce l'arrivée de deux épouseurs , & la meilleure santé de Madame d'Étange.

Page 169

LETTRE XIX. à Julie.

Motifs de la franchise de son Amant vis-à-vis des Parisiens. Par quelle raison il préfere l'Angleterre à la France pour y faire valoir ses talens.

183

LETTRE XX. de Julie.

Elle envoie son portrait à son Amant , & lui annonce le départ des deux épouseurs.

188

LETTRE XXI. à Julie.

Son Amant lui fait le portrait des Parisiennes.

190

LETTRE XXII. à Julie.

Transports de l'Amant de Julie à la vue du portrait de sa Maîtresse.

224

LETTRE XXIII. de l'Amant de Julie à Madame d'Orbe.

Description critique de l'Opéra de Paris.

229

LETTRE XXIV. de Julie.

Elle informe son Amant de la manière dont elle s'y est prise pour avoir le portrait qu'elle lui a envoyé. Page 250

LETTRE XXV. à Julie.

Critique de son portrait. Son Amant le fait réformer. 254

LETTRE XXVI. à Julie.

Son Amant conduit sans le savoir chez des femmes du monde. Suites. Aveu de son crime. Ses regrets. 262

LETTRE XXVII. de Julie.

Elle reproche à son Amant ses sociétés & sa mauvaise honte, comme les premières causes de sa faute; lui conseille de remplir sa fonction d'observateur parmi les bourgeois, & même le bas peuple; se plaint de la différence entre les relations frivoles qu'il lui envoie, & celles beaucoup meilleures qu'il adresse à M. d'Orbe. 271

LETTRE XXVIII. de Julie.

Les lettres de son Amant surprises par sa mère. 292

LETTRE XXIX. de Madame d'Orbe.

Elle annonce à l'Amant de Julie la maladie de Madame d'Étange, l'accu-

blement de sa fille , & l'engage à renoncer à Julie. Page 294

LETTRE XXX. de l'Amant de Julie à Madame d'Étange.

Promesse de rompre tout commerce avec Julie. 303

LETTRE XXXI. de l'Amant de Julie à Madame d'Orbe, en lui envoyant la lettre précédente.

Il lui reproche l'engagement qu'elle lui a fait prendre de renoncer à Julie. 307

LETTRE XXXII. de Madame d'Orbe à l'Amant de Julie.

Elle lui apprend l'effet de sa lettre sur le cœur de Madame d'Étange. 309

LETTRE XXXIII. de Julie à son Amant.

Mort de Madame d'Étange. Désespoir de Julie. Son trouble en disant adieu pour jamais à son Amant. 314

LETTRE XXXIV. de l'Amant de Julie à Madame d'Orbe.

Il lui témoigne combien il ressent vivement les peines de Julie , & la recommande à son amitié. Ses inquiétudes sur la véritable cause de la mort de Madame d'Étange. 319

LETTRE XXXV. Réponse.

Madame d'Orbe félicite l'Amant de Julie du sacrifice qu'il a fait ; cherche à le consoler de la perte de son Amante , & dissipe ses inquiétudes sur la cause de la mort de Madame d'Étange. Page 325

LETTRE XXXVI. de Mylord Édouard à l'Amant de Julie.

Il lui reproche de l'oublier ; le soupçonne de vouloir cesser de vivre , & l'accuse d'ingratitude. 338

LETTRE XXXVII. Réponse.

L'Amant de Julie rassure Mylord Édouard sur ses craintes. 339

BILLET de Julie.

Elle demande à son Amant de lui rendre sa liberté. ibid.

LETTRE XXXVIII. du Baron d'Étange, dans laquelle étoit le précédent billet.

Reproches & menaces à l'Amant de sa fille. 340

LETTRE XXXIX. Réponse.

L'Amant de Julie brave les menaces du Baron d'Étange , & lui reproche sa barbarie. 341

BILLET inclus dans la seconde lettre.

*L'Amant de Julie lui rend le droit de
disposer de sa main.* Page 344.

LETTRE, XL. de Julie.

*Son désespoir de se voir sur le point
d'être séparée à jamais de son Amant.
Sa maladie.* 345.

LETTRE XLI. de Julie à Madame d'Orbe,

*Elle lui reproche les soins qu'elle a pris
pour la rappeler à la vie. Prétendu
rêve qui lui fait craindre que son
Amant ne soit plus.* 347.

LETTRE XLII. Réponse.

*Explication du prétendu rêve de Julie.
Arrivée subite de son Amant. Il s'ino-
cule volontairement en lui baisant la
main. Son départ. Il tombe malade
en chemin. Sa guérison. Son retour à
Paris. avec Mylord Édouard.* 353.

LETTRE XLIII. de Julie.

*Nouveaux témoignages de tendresse pour
son Amant. Elle est cependant résolue
à obéir à son père.* 362.

LETTRE XLIV. Réponse.

*Transports d'amour & de fureur de
l'Amant de Julie. Maximes honteuses
aussi-tôt rétractées qu'avancées. Il*

*suivra Mylord Édouard en Angleterre,
& projette de se dérober tous les ans,
& de se rendre secrettement près de son
Amante.*

Page 365,

LETTRE XLV. de Madame d'Orbe
à l'Amant de Julie.

Elle lui apprend le mariage de Julie. 374

LETTRE XLVI. de Julie à son Ami.

*Récapitulation de leurs amours. Vues
de Julie dans ses rendez-vous. Sa gros-
sesse. Ses espérances évanouies. Com-
ment sa mère fut informée de tout.
Elle proteste à son père qu'elle n'épou-
sera jamais M. de Wolmar. Quels
moyens son père emploie pour vaincre
sa fermeté. Elle se laisse mener à l'é-
glise. Changement total de son cœur.
Réfutation solide des sophismes qui
tendent à disculper l'adultère. Elle
engage celui qui fut son Amant à s'en
tenir, comme elle fait, aux sentimens
d'une amitié fidelle, & lui demande
son consentement pour avouer à son
époux sa conduite passée.*

375.

LETTRE XLVII. Réponse.

*Sentimens d'admiration & de fureur chez
l'Ami de Julie. Il s'informe d'elle si*

*elle est heureuse, & la dissuade de faire
l'aveu qu'elle médite.* Page 439.

LETTRE XLVIII. de Julie.

*Son bonheur avec M. de Wolmar, dont
elle depeint à son Ami le caractère.
Ce qui suffit entre deux époux pour
vivre heureux. Par quelle considéra-
tion elle ne fera pas l'aveu qu'elle
méditoit. Elle rompt tout commerce
avec son Ami; lui permet de lui don-
ner de ses nouvelles par Madame
d'Orbe dans les occasions intéressan-
tes, & lui dit adieu pour toujours.* 448

Fin de la Table.

